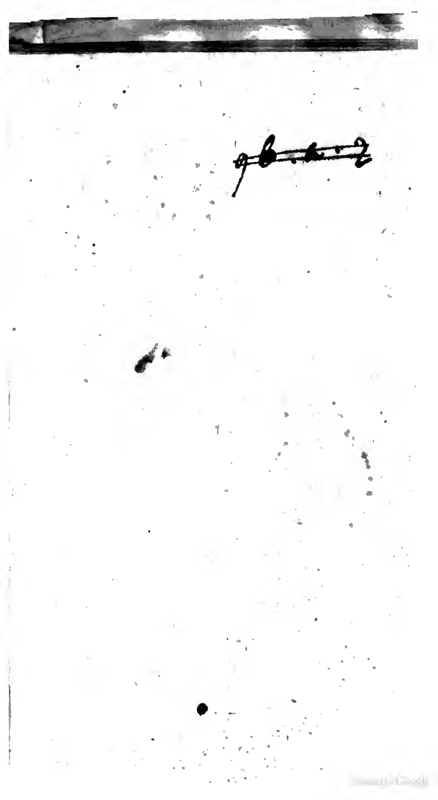



BIBLIOTECA NAZ.
142
D
42
NAPOLI


BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
142
D
42
NAPOLI





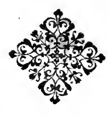
LE SIECLE
DE
LOUIS XIV.

PUBLIE'

Par M. DE FRANCHEVILLE;
Conseiller aulique de Sa Majesté, & membre de l'Académie royale des Sciences & Belles-lettres de Prusse.

TOME PREMIER.

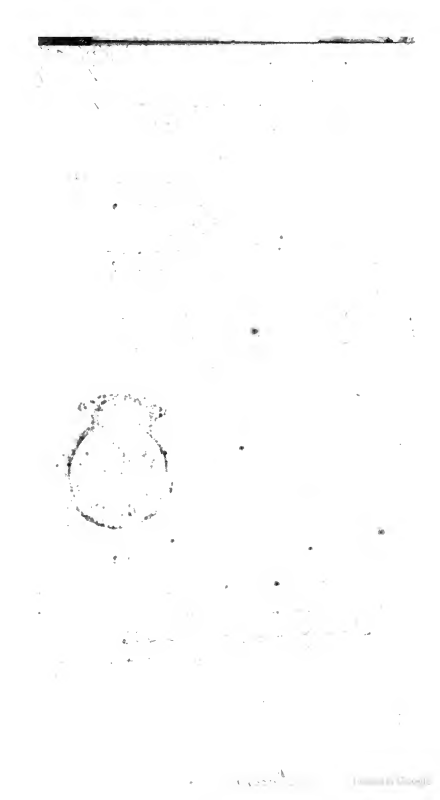
Troisième Edition.





A DRESDE,
Chez GEORGES CONRAD WALTHER,
Libraire du Roi.

M. DCC. LII.
AVEC PRIVILEGE.



PREFACE
DE L'EDITEUR.

LE manuſcrit de cet ouvrage m'ayant été remis par l'Auteur, je le lus avec une très-grande attention ; j'y remarquai un amour extrême de la vérité, & une impartialité entière ſur toutes les matières qui y ſont traitées. C'eſt ſur-tout par ces raiſons, que je me ſuis fait un devoir de le faire imprimer, ſous les auſpices d'un Monarque à qui la vérité n'eſt pas moins chère que la gloire, & qui, de l'aveu de l'Europe, eſt auſſi capable d'inſtruire les hommes, que de juger de leurs ouvrages.

J'ai préféré une édition commode en deux petits volumes, à une plus magnifique & plus grande ; & j'oſe aſſurer, que dans ces deux petits volumes on trouvera plus de faits intéreſſans, & plus d'anecdotes curieuſes, que dans les collections immenſes qu'on nous a données juſqu'ici ſur le régne de LOUIS XIV.

Au reste, quoiqu'il ſoit queſtion à la fin de cet ouvrage des choſes que Louis XV a exécutées par lui-même, & que plus d'un établiſſement de Louis XIV ait été perfectionné par ſon ſucceſſeur ; cependant il a paru que le titre de SIECLE DE LOUIS XIV devait ſubſiſter, non ſeulement, parce que c'eſt l'hiſtoire d'environ-quatre-vingt années, mais parce que la plûpart des grands changemens, dont il eſt parlé, ont été commencés ſous ce régne.



TABLE

DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. *Introduction.* Page 1

CHAP. II. *Minorité de* LOUIS XIV : *Victoire des Français sous le grand Condé, alors Duc d'Enguien.* 45

CHAP. III. *Guerre civile.* 56

CHAP. IV. *Suite de la guerre civile, jusqu'à la fin de la rébellion en 1654.* 72

CHAP. V. *Etat de la France, jusqu'à la mort du Cardinal Mazarin en 1661.* 89

CHAP. VI. LOUIS XIV *gouverne par lui-même : il force la branche d'Autriche-espagnole à lui céder par-tout la préséance, & la cour de Rome à lui faire satisfaction : il achète Dunkerque : il*

donne des secours à l'Empereur, au Portugal, aux Etats-généraux, & rend son Royaume florissant & redoutable. 124

CHAP. VII. *Conquête de la Flandre.* 140

CHAP. VIII. *Conquête de la Franche-Comté : paix d'Aix-la-Chapelle.* 148

CHAP. IX. *Magnificence de* LOUIS XIV : *conquête de la Hollande.* 157

CHAP. X. *Evacuation de la Hollande : seconde conquête de la Franche-Comté.* 188

CHAP. XI. *Belle campagne & mort du Maréchal de Turenne.* 201

CHAP. XII. *Depuis la mort de Turenne jusqu'à la paix de Nimégue en 1678.* 216

CHAP. XIII. *Prise de Strasbourg, bombardement d'Alger : soumission de Genes : ambassade de Siam : Pape humilié : électorat de Cologne disputé.* 234

CHAP. XIV. *Le roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume III, & protégé par* LOUIS XIV. 253

CHAP. XV. *De ce qui se passait dans le continent, tandis que Guillaume III envahissoit l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, jusqu'en* 1697. 273

CHAP. XVI. *Paix de Risvvick : état de la France & de l'Europe : mort & testament de Charles II, Roi d'Espagne.* 299

CHAP. XVII. *Guerre de* 1701 *: conduite du Prince Eugéne, du Maréchal de Villeroi, du Duc de Vendôme, du Duc de Marleborough, du Maréchal de Villars, jusqu'en* 1703. 335

CHAP. XVIII. *Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochstet, & ses suites.* 360

CHAP. XIX. *Pertes en Espagne : perte des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs suites.* 375

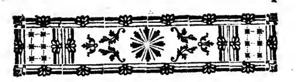
CHAP. XX. *Suite des disgraces de la France & de l'Espagne : humiliation, constance & ressources de* LOUIS XIV *: bataille de Malplaquet.* 393

CHAP. XXI. LOUIS XIV *continue à demander la paix & à se défendre : le Duc de Vendôme affermit le Roi d'Espagne sur le trône.* 422

CHAP. XXII. *Victoire du Maréchal de Villars à Dénain : rétablissement des affaires : paix générale.* 438

CHAP. XXIII. *Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'en* 1750. 456

LE



LE SIECLE DE *LOUIS XIV.*

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Ce n'eſt pas ſeulement la VIE DE LOUIS XIV qu'on prétend écrire ; on ſe propoſe un plus grand objet : on veut eſſayer de peindre à la poſtérité, non les actions d'un ſeul homme, mais l'eſprit des hommes dans le ſiécle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les temps ont produit des héros & des politiques ; tous les peuples ont éprouvé des révolutions ; toutes les hiſtoires ſont preſque égales, pour qui ne veut mettre que des faits dans ſa mémoire. Mais quiconque penſe, & ce

qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siécles dans l'histoire du monde: ces quatre âges heureux, sont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siécles, à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe & d'Alexandre, ou celui des Périclès, des Démosthénes, des Aristotes, des Platons, des Apelles, des Phidias, des Praxitéles; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce; le reste de la terre était barbare.

Le second âge est celui de César & d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Ciceron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troisième est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Alors on vit en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devaient entreprendre les Rois de l'Europe; les Médicis appellèrent à Florence les arts que les Turcs chassaient de la Grèce; c'était le temps de la gloire de l'Italie. Toutes les sciences reprenaient une vie nouvelle; les Italiens les honorèrent du nom de *vertu*, comme les premiers

Grecs les avaient caractérifés du nom de *fageffe*. Tout tendait à la perfection : les Michel-Anges, les Raphaëls, les Titiens, les Taffes, les Arioftes fleurirent. La gravure fut inventée ; la belle architecture reparut plus admirable encore que dans Rome triomphante ; & la barbarie gothique, qui défigurait l'Europe en tout genre, fut chaffée de l'Italie pour faire en tout place au bon goût.

Les arts, toujours tranfplantés de Grèce en Italie, fe trouvaient dans un terrein favorable, où ils fructifiaient tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Efpagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits ; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérèrent trop vîte.

François premier encouragea des favans, mais qui ne furent que favans : il eut des Architectes ; mais il n'eut ni des Michel-Anges, ni des Palladio : il voulut en vain établir des écoles de peinture ; les Peintres Italiens qu'il appella, ne firent point d'élèves Français. Quelques épigrammes & quelques contes libres compofaient toute notre poëfie : Rabelais étoit notre feul livre de profe à la mode, du temps de Henri II.

En un mot, les Italiens feuls avaient

tout, si vous en exceptez la musique, qui n'était encore qu'informe; & la philosophie expérimentale, qui était inconnue par-tout également.

Enfin, le quatrième siécle est celui qu'on nomme le siécle de Louis XIV; & c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été poussés plus loin que sous les Médicis, sous les Augustes & les Alexandres; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine philosophie n'a été connue que dans ce temps: & il est vrai de dire, qu'à commencer depuis les dernières années du Cardinal de Richelieu, jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV, il s'est fait dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France; elle s'est étendue en Angleterre: elle a excité l'émulation dont avait alors besoin cette nation spirituelle & profonde; elle a porté le goût en Allemagne, les sciences en Moscovie; elle

a même ranimé l'Italie qui languiſſait, & l'Europe a dû ſa politeſſe à la Cour de Louis XIV.

Avant ce temps, les Italiens appellaient tous les ultramontains du nom de Barbares. Il faut avouer que les Français méritaient en quelque ſorte cette injure. Nos pères joignaient la galanterie romaneſque des Maures à la groſſièreté gothique : ils n'avaient preſque aucun des arts aimables ; ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés ; car lorſqu'on a perfectionné ce qui eſt néceſſaire, on trouve bientôt le beau & l'agréable ; & il n'eſt pas étonnant que la peinture, la ſculpture, la poëſie, l'éloquence, la philoſophie, fuſſent preſque inconnuës à une nation, qui ayant des ports ſur l'océan & ſur la méditerranée, n'avait pourtant point de flotte, & qui aimant le luxe à l'excès, avait à peine quelques manufactures groſſières.

Les Juifs, les Génois, les Vénitiens, les Portugais, les Flamans, les Hollandais, les Anglais, firent tour-à-tour notre commerce, dont nous ignorions les principes. Louis XIII à ſon avénement à la couronne n'avait pas un vaiſſeau ; Paris ne contenait pas quatre cens mille hommes, & n'était pas décoré de quatre

beaux édifices; les autres villes du Royaume ressemblaient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la noblesse cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés, opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étaient presque impraticables; les villes étaient sans police, l'Etat sans argent, & le Gouvernement presque toujours sans crédit parmi les nations étrangères.

On ne doit pas se dissimuler, que depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la France avait langui plus ou moins dans cette faiblesse, parce qu'elle n'avait presque jamais joui d'un bon gouvernement.

Il faut pour qu'un état soit puissant, ou que le peuple ait une liberté fondée sur les loix, ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction.

En France les peuples furent esclaves jusques vers le temps de Philippe-Auguste ; les Seigneurs furent tyrans jusqu'à Louis XI ; & les Rois toujours occupés à soûtenir leur autorité contre leurs vassaux, n'eurent jamais ni le temps de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI fit beaucoup pour la puissance

royale, mais rien pour la félicité & la gloire de la nation.

François premier fit naître le commerce, la navigation, les lettres & tous les arts; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, & tous périrent avec lui.

Henri le Grand voulait retirer la France des calamités & de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa capitale, au milieu du peuple dont il allait faire le bonheur.

Le Cardinal de Richelieu, occupé d'abbaisser la maison d'Autriche, le Calvinisme & les grands, ne jouit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation, mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf cens années, notre génie a été presque toujours retréci sous un gouvernement gothique, au milieu des divisions & des guerres civiles, n'ayant ni loix ni coûtumes fixes, changeant de deux siécles en deux siécles un langage toujours grossier; les nobles sans discipline, ne connaissant que la guerre & l'oisiveté; les ecclésiastiques vivant dans le desordre & dans l'ignorance; & les peuples sans industrie, croupissant dans leur misère.

Voilà pourquoi les Français n'eurent part, ni aux grandes découvertes, ni aux inventions admirables des autres nations: l'Imprimerie, la poudre, les glaces, les telescopes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai sistême de l'univers, ne leur appartiennent point; ils faisaient des tournois, pendant que les Portugais & les Espagnols découvraient & conquéraient de nouveaux mondes à l'orient & à l'occident du monde connu. Charles-Quint prodiguait déja en Europe les trésors du Méxique, avant que quelques sujets de François premier eussent découvert la contrée inculte du Canada; mais par le peu même que firent les Français dans le commencement du seizième siécle, on vit de quoi ils sont capables quand ils sont conduits.

On se propose de montrer ici ce qu'ils ont été sous Louis XIV; & l'on souhaite que la postérité de ce Monarque, & celle de ses peuples, également animées d'une heureuse émulation, s'efforcent de surpasser leurs ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici les détails presque infinis des guerres entreprises dans ce siécle; on est obligé de laisser aux Annalistes le soin de ramasser avec exactitude tous ces

petits faits, qui ne ſerviraient qu'à détourner la vue de l'objet principal. C'eſt à eux à marquer les marches, les contremarches des armées, & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des villes, priſes & repriſes par les armes, données & rendues par des traités: mille circonſtances intéreſſantes pour les contemporains ſe perdent aux yeux de la poſtérité, & diſparoiſſent pour ne laiſſer voir que les grands événemens qui ont fixé la deſtinée des Empires: tout ce qui s'eſt fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette hiſtoire qu'à ce qui mérite l'attention de tous les temps, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut ſervir d'inſtruction, & conſeiller l'amour de la vertu, des arts & de la patrie.

On eſſayera de faire voir ce qu'étaient & la France & les autres Etats de l'Europe avant la naiſſance de Louis XIV; enſuite on décrira les grands événemens politiques & militaires de ſon règne. Le gouvernement intérieur du Royaume, objet plus important pour les peuples, ſera traité à part. La vie privée de Louis XIV, les particularités de ſa Cour & de ſon règne, tiendront une grande place. D'autres articles ſeront pour les

arts, pour les ſciences, pour les progrès de l'eſprit humain dans ce ſiécle. Enfin on parlera de l'Egliſe, qui depuis ſi long-temps eſt liée au Gouvernement, qui tantôt l'inquiette & tantôt la fortifie; & qui inſtituée pour enſeigner la morale, ſe livre ſouvent à la politique & aux paſſions humaines.

DES ETATS DE L'EUROPE

AVANT LOUIS XIV.

IL y avait déja long-temps qu'on pouvait regarder l'Europe Chrétienne (à la Moſcovie près) comme une grande République partagée en pluſieurs Etats, les uns Monarchiques, les autres Mixtes; ceux-ci Ariſtocratiques, ceux-là Populaires, mais tous correſpondans les uns avec les autres; tous ayant un même fonds de Religion, quoique diviſés en pluſieurs ſectes; tous ayant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde. C'eſt par ces principes que les nations Européanes ne ſont point eſclaves leurs priſonniers; qu'elles reſpectent les Ambaſſadeurs de leurs ennemis; qu'elles conviennent enſemble de la prééminence & de quelques droits de certains Princes,

comme de l'Empereur, des Rois & des autres moindres Potentats; & qu'elles s'accordent ſur-tout dans la ſage politique de tenir entr'elles, autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, employant ſans ceſſe les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les uns chez les autres des Ambaſſadeurs, ou des eſpions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les Cours des deſſeins d'une ſeule, donner à la fois l'alarme à l'Europe, & garantir les plus faibles des invaſions que le plus fort eſt toujours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles Quint la balance penchait trop du côté de la maiſon d'Autriche. Cette maiſon puiſſante était, vers l'an 1630, maîtreſſe de l'Eſpagne, du Portugal & des tréſors de l'Amérique; les Pays-Bas, le Milanais, le royaume de Naples, la Bohême, la Hongrie, l'Allemagne même (ſi on peut le dire) étaient devenus ſon patrimoine, & ſi tant d'Etats avaient été réunis ſous un ſeul chef de cette maiſon, il eſt à croire que l'Europe lui aurait enfin été aſſervie.

De l'Allemagne.

L'Empire d'Allemagne eſt le plus puiſſant voiſin qu'ait la France : il eſt à peu-près de la même étendue ; moins riche peut-être en argent , mais plus fécond en hommes robuſtes & patiens dans le travail. La nation Allemande eſt gouvernée, peu s'en faut , comme l'était la France ſous les premiers Rois Capétiens, qui étaient des chefs ſouvent mal obéis , de pluſieurs grands vaſſaux & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui ſoixante villes libres, & qu'on nomme Impériales ; environ autant de Souverains ſéculiers ; près de quarante Princes eccléſiaſtiques, ſoit Abbés, ſoit Evêques ; neuf Electeurs, parmi leſquels on peut compter trois Rois ; enfin l'Empereur , chef de tous ces Potentats, compoſent ce grand corps germanique , que le flegme allemand fait ſubſiſter avec preſque autant d'ordre , qu'il y avait autrefois de confuſion dans le gouvernement français.

Chaque membre de l'Empire a ſes droits, ſes privilèges, ſes obligations ; & la connaiſſance difficile de tant de loix, ſouvent conteſtées, fait ce que l'on appelle en Allemagne , *l'étude du droit*

public, pour laquelle la nation germanique eſt ſi renommée.

L'Empereur lui-même ne ſerait guères à la vérité plus puiſſant, ni plus riche qu'un Doge de Veniſe. L'Allemagne, partagée en Villes libres & en Principautés, ne laiſſe au Chef de tant d'Etats, que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, ſans domaines, ſans argent, & par conſéquent ſans pouvoir. Il ne poſſéde pas à titre d'Empereur un ſeul village; la ville de Bamberg lui eſt ſeulement aſſignée pour ſa réſidence, quand il n'en a pas d'autre. Cependant cette dignité auſſi vaine que ſuprême, était devenue ſi puiſſante entre les mains des Autrichiens, qu'on a craint ſouvent qu'ils ne convertiſſent en Monarchie abſolue cette République de Princes.

Deux partis diviſaient alors & partagent encore aujourd'hui l'Europe chrétienne, & ſur tout l'Allemagne. Le premier eſt celui des Catholiques plus ou moins ſoumis au Pape; le ſecond eſt celui des ennemis de la domination ſpirituelle & temporelle du Pape & des Prélats Catholiques. Nous appellons ceux de ce parti du nom général de Proteſtans, quoiqu'ils ſoient diviſés en Luthériens, Calviniſtes & autres, qui ſe haïſſent entr'eux, preſque autant qu'ils haïſſent Rome.

En Allemagne, la Saxe, le Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les Etats de la maiſon de Brunſwic, le Wirtemberg, ſuivent la Religion Luthérienne, qu'on nomme Evangélique. Toutes les Villes libres Impériales ont embraſſé cette ſecte, qui a ſemblé plus convenable que la Religion Catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les Calviniſtes, répandus parmi les Luthériens, qui ſont les plus forts, ne ſont qu'un parti médiocre ; les Catholiques compoſent le reſte de l'Empire, & ayant à leur tête la maiſon d'Autriche, ils étaient ſans doute les plus puiſſans.

Non-ſeulement l'Allemagne, mais tous les Etats chrétiens, ſaignaient encore des plaies qu'ils avoient reçues de tant de guerres de Religion, fureur particulière aux Chrétiens ignorée des Idolâtres, & ſuite malheureuſe de l'eſprit dogmatique introduit depuis ſi long-temps dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverſe qui n'aient cauſé une guerre civile, & les nations étrangères (peut-être notre poſtérité) ne pourront un jour comprendre que nos pères ſe ſoient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

En 1619 l'Empereur Mathias étant mort sans enfans, le parti Protestant se remua pour ôter l'Empire à la maison d'Autriche & à la communion romaine; mais Ferdinand, Archiduc de Grats, cousin de Mathias, n'en fut pas moins élu Empereur. Il était déja Roi de Bohême & de Hongrie, par la démission de Mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux Royaumes.

Ce Ferdinand II continua d'abattre le parti Protestant : il se vit quelque temps le plus puissant & le plus heureux Monarque de la chrétienté, moins par lui-même que par le succès de ses deux grands généraux, Valstein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de Princes de la maison d'Autriche, conquérans sans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils sçavoient choisir. Cette puissace menaçait déja du joug, & les Protestans & les Catholiques : l'alarme fut même portée jusqu'à Rome, sur laquelle ce titre d'Empereur & de Roi des Romains donne des droits chimériques, que la moindre occasion peut rendre trop réels. Rome, qui de son côté prétendoit autrefois un droit plus chimérique sur l'Empire, s'unit alors avec la France contre la maison d'Autriche. L'argent des Français, les intrigues

de Rome & les cris de tous les Proteſtans, appellèrent enfin du fond de la Suéde Guſtave-Adolphe, le ſeul Roi de ce temps-là qui pût prétendre au nom de Héros, & le ſeul qui pût renverſer la puiſſance Autrichienne.

L'arrivée de Guſtave ‹ Allemagne changea la face de l'Europe. Il gagna en 1631 contre le général Tilly la bataille de Leipſick, ſi célébre par les nouvelles manœuvres de guerre que ce Roi mit en uſage, & qui paſſent encore pour le chef-d'œuvre de l'art militaire.

L'Empereur Ferdinand ſe vit en 1632 prêt à perdre la Bohême, la Hongrie & l'Empire : ſon bonheur le ſauva ; Guſtave-Adolphe fut tué à la bataille de Lutzen, au milieu de ſa victoire ; & la mort d'un ſeul homme rétablit ce que lui ſeul pouvait détruire.

La politique de la maiſon d'Autriche, qui avait ſuccombé ſous les armes d'Adolphe, ſe trouva forte contre tout le reſte ; elle détacha les Princes les plus puiſſans de l'Empire, de l'alliance des Suédois. Ces troupes victorieuſes, abandonnées de leurs alliés & privées de leur Roi, furent battues à Norlingue ; & quoique plus heureuſes enſuite, elles furent toujours moins à craindre que ſous Guſtave.

Ferdinand II, mort dans ces conjonctures, laiſſa tous ſes Etats à ſon fils Ferdinand III, qui hérita de ſa politique, & fit comme lui la guerre de ſon cabinet : il régna pendant la minorité de Louis XIV.

L'Allemagne n'était point alors auſſi floriſſante qu'elle l'eſt devenue depuis ; le luxe y étant inconnu, & les commodités de la vie étaient encore très-rares chez les plus grands Seigneurs ; elles n'y ont été portées que vers l'an 1686, par les refugiés Français, qui allèrent y établir leurs manufactures. Ce pays fertile & peuplé manquait de commerce & d'argent ; la gravité des mœurs & la lenteur particulière aux Allemans, les privaient de ces plaiſirs & de ces arts agréables, que la ſagacité Italienne cultivait depuis tant d'années, & que l'induſtrie Françaiſe commençait dès-lors à perfectionner. Les Allemans, riches chez eux, étaient pauvres ailleurs ; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de temps ſous les mêmes étendarts tant de peuples différens, les mettait à peu-près comme aujourd'hui dans l'impoſſibilité de porter & de ſoûtenir long-temps la guerre chez leurs voiſins. Auſſi c'eſt preſque toujours dans l'Empire que les Français ont fait

la guerre contre l'Empire. La différence du gouvernement & du génie rend les Français plus propres pour l'attaque, & les Allemans pour la défenſe.

De l'Espagne.

L'Eſpagne, gouvernée par la branche aînée de la maiſon d'Autriche, avait imprimé après la mort de Charles-Quint, plus de terreur que la nation Germanique. Les Rois d'Eſpagne étaient incomparablement plus abſolus & plus riches. Les mines du Méxique & du Potoſi ſemblaient leur fournir de quoi acheter la liberté de l'Europe. Ce projet de la Monarchie univerſelle de notre continent chrétien, commencé par Charles-Quint, fut d'abord ſoûtenu par Philippe II. Il voulut, du fond de l'Eſcurial, aſſervir la chrétienté par les négociations & par la guerre. Il envahit le Portugal; il déſola la France; il menaça l'Angleterre : mais plus propre peut-être à marchander de loin les eſclaves, qu'à combattre de près ſes ennemis, il n'ajoûta aucune conquête à la facile invaſion du Portugal; il ſacrifia de ſon aveu quinze cens millions, qui ſont aujourd'hui plus de trois mille millions de notre monnoie, pour aſſervir la France,

& pour regagner la Hollande ; mais ses trésors ne servirent qu'à enrichir ces pays qu'il vouloit domter.

Philippe III, son fils, moins guerrier encore & moins sage, eut peu de vertus de Roi. La superstition, ce vice des ames faibles, ternit son règne & affaiblit la Monarchie Espagnole. Son Royaume commençait à s'épuiser d'habitans, par les nombreuses colonies que l'avarice transplantait dans le nouveau monde ; & ce fut dans ces circonstances que ce Roi chassa de ses Etats près de huit cens mille Maures, lui qui aurait dû au contraire en faire venir davantage, s'il est vrai que le nombre des sujets soit le trésor des Monarques. L'Espagne fut presque déserte depuis ce temps : la fierté oisive des habitans laissa passer en d'autres mains les richesses du nouveau monde ; l'or du Pérou devint le partage de tous les Marchands de l'Europe : en vain une loi sévère & presque toujours exécutée, ferme les ports de l'Amérique Espagnole aux autres nations ; les négocians de France, d'Angleterre, d'Italie, chargent de leurs marchandises les galions, en rapportent le principal avantage, & c'est pour eux que le Pérou & le Méxique ont été conquis.

La grandeur espagnole ne fut donc

plus ſous Philippe III, qu'un vaſte corps ſans ſubſtance, qui avait plus de réputation que de force.

Philippe IV, héritier de la faibleſſe de ſon père, perdit le Portugal par ſa négligence, le Rouſſillon par la faibleſſe de ſes armes, & la Catalogne par l'abus du deſpotiſme. C'eſt ce même Roi, à qui le comte-duc d'Olivarès, ſon favori & ſon miniſtre, fit prendre le nom de Grand à ſon avénement à la couronne, peut-être pour l'exciter à mériter ce titre, dont il fut ſi indigne, que tout Roi qu'il était, perſonne n'oſa le lui donner. De tels Rois ne pouvaient être long-temps heureux dans leurs guerres contre la France. Si nos diviſions & nos fautes leur donnaient quelques avantage, ils en perdaient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandaient à des peuples que leurs priviléges mettaient en droit de mal ſervir : les Caſtillans avaient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie; les Aragonois diſputaient ſans ceſſe leur liberté contre le Conſeil royal; & les Catalans qui regardaient leurs Rois comme leurs ennemis, ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leurs Provinces. Ainſi ce beau Royaume étoit alors peu puiſſant au-dehors & miſérable au-

dedans; nulle induſtrie ne ſecondait, dans ces climats heureux, les préſens de la nature; ni les ſoies de la Valence, ni les belles laines de l'Andalouſie & de la Caſtille, n'étaient préparées par les mains eſpagnoles: les toiles fines étaient un luxe très-peu connu: les manufactures flamandes, reſte des monumens de la maiſon de Bourgogne, fourniſſaient à Madrid ce que l'on connaiſſait alors de magnificence: les étoffes d'or & d'argent étaient défendues dans cette Monarchie, comme elles le ſeraient dans une République indigente qui craindrait de s'appauvrir. En effet, malgré les mines du nouveau monde, l'Eſpagne était ſi pauvre, que le miniſtère de Philippe IV ſe trouva réduit à la néceſſité de faire de la monnoie de cuivre, à laquelle on donna un prix preſque auſſi fort qu'à l'argent; il fallut que le maître du Méxique & du Pérou fît de la fauſſe monnoie pour payer les charges de l'Etat. On n'oſait, ſi on en croit le ſage Gourville, impoſer des taxes perſonnelles; parce que, ni les bourgeois, ni les gens de la campagne, n'ayant preſque point de meubles, n'auraient jamais pu être contraints à payer. Tel était l'état de l'Eſpagne, & cependant réunie avec l'Empire, elle mettait un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

DU PORTUGAL.

Le Portugal redevenait alors un Royaume. Jean, Duc de Bragance, Prince qui paſſait pour faible, avait arraché cette Province à un Roi plus faible que lui; les Portugais cultivaient par néceſſité le commerce que l'Eſpagne négligeait par fierté; ils venaient de ſe liguer avec la France & la Hollande en 1641 contre l'Eſpagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'euſſent fait les plus ſignalées victoires. Le miniſtère Français, qui n'avait contribué en rien à cet événement, en retira ſans peine le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir contre ſon ennemi, celui de le voir attaqué par une puiſſance irréconciliable.

Le Portugal ſecouant le joug de l'Eſpagne, étendant ſon commerce & augmentant ſa puiſſance, rappelle ici l'idée de la Hollande, qui jouiſſait des mêmes avantages d'une manière bien différente.

DE LA HOLLANDE.

Ce petit Etat de ſept Provinces unies, pays ſtérile, mal-ſain & preſque ſubmergé par la mer, étoit depuis environ

un demi fiécle, un exemple presque unique fur la terre, de ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices espagnoles, & qui n'étaient comptés encore pour rien dans l'Europe, réfistèrent à toutes les forces de leur maître & de leur tyran Philippe II; éludèrent les desseins de plusieurs Princes, qui voulaient les fecourir pour les asservir, & fondèrent une puissance, que nous avons vu balancer le pouvoir de l'Espagne même. Le desespoir qu'inspire la tyrannie les avait d'abord armés; la liberté avait élevé leur courage, & les Princes de la maison d'Orange en avaient fait d'excllens soldats. A peine vainqueurs de leurs maîtres, ils établirent une forme de gouvernement, qui conserve, autant qu'il est possible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce gouvernement & la tolérance de toutes les manières d'adorer Dieu, dangereuse peut-être ailleurs, mais là nécessaire, peuplèrent la Hollande d'une foule d'étrangers, & fur tout de Wallons, que l'Inquisition perfécutait dans leur patrie, & qui d'esclaves devinrent citoyens.

La religion calviniſte, dominant dans la Hollande, ſervit encore à ſa puiſſance. Ce pays, alors ſi pauvre, n'aurait pu ni ſuffire à la magnificence des Prélats, ni nourrir des ordres Religieux ; & cette terre où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par ferment à laiſſer périr, autant qu'il eſt en eux, l'eſpéce humaine. On avait l'exemple de l'Angleterre, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les Miniſtres des Autels jouiſſaient de la douceur du mariage, & que les eſpérances des familles n'étaient point enſevelies dans le célibat du cloître.

Tandis que les Hollandais établiſſaient, les armes à la main, ce gouvernement nouveau, ils le ſoûtenaient par le négoce. Ils allèrent attaquer au fond de l'Aſie ces mêmes maîtres, qui jouiſſaient alors des découvertes des Portugais ; ils leur enlevèrent les iſles où croiſſoient ces épiceries précieuſes, tréſors auſſi réels que ceux du Pérou, & dont la culture eſt auſſi ſalutaire à la ſanté, que le travail des mines eſt mortel aux hommes.

La Compagnie des Indes orientales, établie en 1602, gagnait déja près de troi cens pour cent en 1620 : ce gain augmentait chaque année. Bientôt cette ſociété

ſociété de Marchands, devenue une puiſſance formidable, bâtit dans l'iſle de Java, la ville de Batavia, la plus belle de l'Aſie & le centre du commerce, dans laquelle réſident cinq mille Chinois, & où abordent toutes les nations de l'univers. La Compagnie peut y armer trente vaiſſeaux de guerre, de quarante piéces de canon, & mettre au moins vingt mille hommes ſous les armes. Un ſimple Marchand, Gouverneur de cette colonie, y paraît avec la pompe des plus grands Rois, ſans que ce faſte aſiatique corrompe la frugale ſimplicité des Hollandais en Europe. Ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des ſept Provinces.

Anvers, ſi long-temps floriſſante, & qui avait englouti le commerce de Veniſe, ne fut plus qu'un déſert. Amſterdam, malgré les incommodités de ſon port, devint à ſon tour le magaſin du monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenſes. Les eaux de la mer furent contenues par de doubles digues: des canaux creuſés dans toutes les villes, furent revêtus de pierre; les rues devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. Les barques chargées de marchandiſes, abordèrent aux portes des particuliers, &

les étrangers ne se lassent point d'admirer ce mêlange singulier, formé par les faîtes des maisons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaisseaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le spectacle de la mer, de la ville & de la campagne.

Cet état d'une espèce si nouvelle, était depuis sa fondation, attaché intimément à la France: l'intérêt les réunissait; ils avaient les mêmes ennemis : Henri le Grand & Louis XIII avaient été ses alliés & ses protecteurs.

De l'Angleterre.

L'Angleterre beaucoup plus puissante, affectait la souveraineté des mers, & prétendait mettre une balance entre les dominations de l'Europe ; mais Charles I, qui régnait depuis 1625, loin de pouvoir soûtenir le poids de cette balance, sentait le sceptre échapper déja de sa main; il avait voulu rendre son pouvoir en Angleterre indépendant des loix & changer la Religion en Ecosse. Trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter; bon mari, bon maître, bon père, honnête-homme, mais Monarque mal conseillé, il s'engagea dans une guerre civile, qui

lui fit perdre enfin le trône & la vie ſur un échafaut, par une révolution preſque inouïe.

Cette guerre civile, commencée dans la minorité de Louis XIV, empêcha pour un temps l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ſes voiſins : elle perdit ſa conſidération avec ſon bonheur ; ſon commerce fut interrompu ; les autres nations la crurent enſevelie ſous ſes ruines, juſqu'au temps où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais ſous la domination de Cromwel, qui l'aſſujettit en portant l'Evangile dans une main, l'épée dans l'autre, le maſque de la religion ſur le viſage, & qui dans ſon gouvernement, couvrit des qualités d'un grand Roi tous les crimes d'un uſurpateur.

De Rome.

Cette balance, que l'Angleterre s'était long-temps flatée de maintenir entre les Rois par ſa puiſſance, la Cour de Rome eſſayait de la tenir par ſa politique. L'Italie était diviſée, comme aujourd'hui en pluſieurs Souverainetés : celle que poſſéde le Pape eſt aſſez grande pour le rendre reſpectable comme Prince, & trop petite pour le rendre redoutable.

La nature du gouvernement ne ſert pas à peupler ſon pays, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce ; ſon autorité ſpirituelle, toujours un peu mêlée de temporel, eſt détruite & abhorrée dans la moitié de la Chrétienté ; & ſi dans l'autre il eſt regardé comme un père, il a des enfans qui lui réſiſtent quelquefois avec raiſon & avec ſuccès. La maxime de la France eſt de le regarder comme une perſonne ſacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiſer les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encore dans tous les pays catholiques, les traces des pas que la Cour de Rome a fait autrefois vers la Monarchie univerſelle. Tous les Princes de la Religion Catholique envoient au Pape, à leur avénement, des ambaſſades qu'on nomme d'*obédience*. Chaque Couronne a dans Rome un Cardinal, qui prend le nom de protecteur. Le Pape donne des bulles de tous les Evêchés, & s'exprime dans ſes bulles, comme s'il conférait ces dignités de ſa ſeule puiſſance. Tous les Evêques Italiens, Eſpagnols, Flamans, & même quelques Français, ſe nomment Evêques, par la permiſſion divine, & par celle du ſaint Siége. Il n'y a point de Royaume dans lequel il n'y ait beaucoup de Bénéfices à ſa

nomination; il reçoit en tribut les revenus de la première année des bénéfices consistoriaux.

Les Religieux, dont les chefs résident à Rome, sont encore autant de sujets immédiats du Pape, répandus dans tous les Etats. La coutume qui fait tout, & qui est cause que le monde est gouverné par des abus comme par des loix, n'a pas toujours permis aux Princes de remédier entièrement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son Souverain, est un crime de lése-majesté dans un laïque; c'est dans le cloître un acte de religion. La difficulté de sçavoir à quel point on doit obéir à ce souverain étranger, la facilité de se laisser séduire, le plaisir de secouer un joug naturel, pour en prendre un qu'on se donne à soi-même, l'esprit de trouble, le malheur des temps, n'ont que trop souvent porté des ordres entiers de Religieux à servir Rome contre leur patrie.

L'esprit éclairé qui règne en France depuis un siécle, & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions, a été le meilleur reméde à cet abus. Les bons livres écrits sur cette matière, sont de vrais services rendus aux Rois & aux

peuples: & un des grands changemens qui se soient faits par ce moyen dans nos mœurs sous Louis XIV, c'est la persuasion dans laquelle les Religieux comencent tous à être, qu'ils sont sujets du Roi, avant que d'être serviteurs du Pape. La jurisdiction, cette marque essentielle de la souveraineté, est encore demeurée au Pontife romain : la France même, malgré toutes ses libertés de l'Eglise gallicane, souffre que l'on appelle au Pape en dernier ressort dans les causes ecclésiastiques.

Si on veut dissoudre un mariage, épouser sa cousine ou sa niéce, se faire relever de ses vœux, c'est à Rome, & non à son Evêque, qu'on s'adresse ; les graces y sont taxées, & les particuliers de tous les états y achètent des dispenses à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de personnes comme la suite des plus grands abus, & par d'autres comme les restes des droits les plus sacrés, sont toujours soûtenus avec art. Rome ménage son crédit avec autant de politique, que la République Romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais Cour ne sçut mieux se conduire, selon les hommes & selon les

temps. Les Papes ſont preſque toujours des Italiens, blanchis dans les affaires, ſans paſſions qui les aveuglent ; leur Conſeil eſt compoſé de Cardinaux, qui leur reſſemblent & qui ſont tous animés du même eſprit : de ce Conſeil émanent des ordres, qui vont juſqu'à la Chine & à l'Amérique ; il embraſſe en ce ſens l'univers ; & on peut dire ce que diſait autrefois un étranger du Sénat de Rome : *j'ai vu un Conſiſtoire de Rois.* La plûpart de nos écrivains ſe ſont élevés avec raiſon contre l'ambition de cette Cour ; mais je n'en vois point qui ait rendu aſſez de juſtice à ſa prudence. Je ne ſçais ſi une autre nation eût pu conſerver ſi long-temps dans l'Europe tant de prérogatives toujours combatuës : toute autre Cour les eût peut-être perduës, ou par ſa fierté, ou par ſa molleſſe, ou par ſa lenteur, ou par ſa vivacité ; mais Rome employant preſque toujours à propos la fermeté & la ſoupleſſe, a conſervé tout ce qu'elle a pu humainement garder. On la vit rampante ſous Charles-Quint, terrible à notre Roi Henri III, ennemie & amie tour-à-tour de Henri IV, adroite avec Louis XIII, oppoſée ouvertement à Louis XIV, dans le temps qu'il fut à craindre, & ſouvent ennemie ſecrette des Empereurs,

dont elle se défiait plus que du Sultan des Turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique & de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui à Rome de cette ancienne puissance, qui six siécles auparavant avait voulu soumettre l'Empire & l'Europe à la tiare.

Naples est un témoignage subsistant encore de ce droit que les Papes sçurent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des royaumes : mais le Roi d'Espagne, possesseur de cet état, ne laissait à la Cour Romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant.

Du reste de l'Italie.

Au reste, l'Etat du Pape était dans une paix heureuse, qui n'avait été altérée que par une petite guerre entre les cardinaux Barberin, neveux du Pape Urbain VIII, & le duc de Parme ; guerre peu sanglante & passagère, telle qu'on la devoit attendre de ces nouveaux Romains, dont les mœurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur gouvernement. Le cardinal Barberin, auteur de ces troubles, marchait à la tête de sa petite armée avec des indulgences :

la plus forte bataille, qui se donna, fut entre quatre ou cinq cens hommes de chaque parti : la forteresse de Piégaia se rendit à discrétion, dès qu'elle vit approcher l'artillerie ; cette artillerie consistoit en deux coulevrines. Cependant il fallut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'histoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne Rome & de Carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de Rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne Rome fiinissait tout par des victoires.

Les autres provinces d'Italie écoutaient des intérêts divers. Venise craignait les Turcs & l'Empereur ; elle défendait à peine ses états de terre-ferme, des prétentions de l'Allemagne & de l'invasion du grand-Seigneur. Ce n'était plus cette Venise autrefois la maîtresse du commerce du monde, qui cent cinquante ans auparavant avait excité la jalousie de tant de Rois : la sagesse de son gouvernement subsistait ; mais son grand commerce anéanti lui ôtait presque toute sa force, & la ville de Venise étoit par sa situation, incapable d'être domtée, & par sa faiblesse, incapable de faire des conquêtes.

L'état de Florence jouissait de la tranquillité & de l'abondance sous le gouvernement des Médicis; les lettres, les arts & la politesse, que les Médicis avaient fait naître, florissaient encore. La Toscane alors était en Italie ce qu'Athènes avait été en Grèce.

La Savoie déchirée par une guerre civile, & par les troupes françaises & espagnoles, s'était enfin réunie toute entiére en faveur de la France, & contribuait en Italie à l'affaiblissement de la puissance autrichienne.

Les Suisses conservaient comme aujourd'hui, leur liberté, sans chercher à opprimer personne : ils vendaient leurs troupes à leurs voisins plus riches qu'eux; ils étaient pauvres ; ils ignoraient les sciences & tous les arts que le luxe a fait naître, mais ils étaient sages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les nations du nord de l'Europe, la Pologne, la Suéde, le Danemarck, la Moscovie, etaient comme les autres puissances, toujours en défiance ou en guerre entr'elles. On voyait, comme aujourd'hui, dans la Pologne les mœurs & le gouvernement des Goths & des

Francs, un Roi électif, des nobles partageant sa puissance, un peuple esclave, une faible infanterie, une cavalerie composée de nobles, point de villes fortifiées, presque point de commerce. Ces peuples étaient tantôt attaqués par les Suédois, ou par les Moscovites, & tantôt par les Turcs. Les Suédois, nation plus libre encore par sa constitution, qui admet les paysans même dans les états généraux, mais alors plus soumise à ses Rois que la Pologne, furent victorieux presque par-tout. Le Danemarck, autrefois formidable à la Suéde, ne l'était plus à personne. La Moscovie n'était encore que barbare.

Des Turcs.

Les Turcs n'étaient pas ce qu'ils avoient été sous les Sélims, les Mahomets & les Solimans ; la mollesse corrompait le sérail, sans en bannir la cruauté. Les Sultans étaient en même temps & les plus despotiques des souverains, & les moins assurés de leur trône & de leur vie. Osman & Ibrahim venoient de mourir par le cordeau : Mustapha avait été deux fois déposé. L'empire Turc ébranlé par ces secousses, était encore attaqué par les Persans,

mais quand les Perſans le laiſſaient reſpirer, & que les révolutions du ſérail étaient finies, cet empire redevenait formidable à la Chrétienté ; car depuis l'embouchure du Boriſthène juſqu'aux états de Veniſe, on voyait la Moſcovie, la Hongrie, la Grèce, les Iſles, tour-à-tour en proie aux armes des Turcs : & dès l'an 1640, ils faiſaient conſtamment cette guerre de Candie ſi funeſte aux Chrétiens. Telles étaient la ſituation, les forces & l'intérêt des principales nations européennes, vers le temps de la mort du roi de France Louis XIII.

SITUATION DE LA FRANCE.

La France alliée à la Suéde, à la Hollande, à la Savoie, au Portugal, & ayant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, ſoûtenait contre l'Empire & l'Eſpagne, une guerre ruineuſe aux deux partis, & funeſte à la maiſon d'Autriche. Cette guerre était ſemblable à toutes celles qui ſe font depuis tant de ſiécles entre les Princes Chrétiens, dans leſquelles des millions d'hommes ſont ſacrifiés, & des provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites villes frontières, dont

la possession vaut raremement ce qu'a coûté la conquête.

Les Généraux de Louis XIII avaient pris le Roussillon ; les Catalans venaient de se donner à la France, protectrice de la liberté qu'ils défendaient contre leurs Rois ; mais ces succès n'avaient pas empêché les ennemis de prendre Corbie en 1637, & de venir jusqu'à Pontoise. La peur avait chassé de Paris la moitié de ses habitans ; & le cardinal de Richelieu, au milieu de ses vastes projets d'abaisser la puissance autrichienne, avait été réduit à taxer les portes cochères de Paris à fournir chacune un laquais pour aller à la guerre, & pour repousser les ennemis des portes de la Capitale.

Les Français avaient donc fait beaucoup de mal aux Espagnols & aux Allemans, & n'en avaient pas moins essuyé.

MOEURS DU TEMPS.

Les guerres avaient produit des généraux illustres, tels qu'un Gustave-Adolphe, un Valstein, un duc de Veimar, Picolomini, Jean de Vert, le maréchal de Guébriant, les princes d'Orange, le comte d'Harcourt. Des Ministres d'état ne s'étaient pas moins signalés : le chancelier Oxenstiern, le comte duc d'Olivarès,

mais ſur-tout le cardinal duc de Richelieu, avaient attiré ſur eux l'attention de l'Europe. Il n'y a aucun ſiécle qui n'ait eu des hommes d'état & de guerre célébres ; la politique & les armes ſemblent malheureuſement être les deux profeſſions les plus naturelles à l'homme ; il faut toujours ou négocier, ou ſe battre : le plus heureux paſſe pour le plus grand, & le public attribue ſouvent au mérite tout le ſuccès de la fortune.

La guerre ne ſe faiſait pas comme nous l'avons vu faire du temps de Louis XIV ; les armées n'étaient pas ſi nombreuſes : aucun Général, depuis le ſiége de Metz par Charles-Quint, ne s'était vu à la tête de cinquante mille hommes : on aſſiégeait & on défendait les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encore dans ſon enfance ; les piques & les arquebuſes étaient en uſage ; on ſe ſervait beaucoup de l'épée, devenue inutile aujourd'hui. Il reſtait encore des anciennes loix des nations, celle de déclarer la guerre par un hérault : Louis XIII fut le dernier qui obſerva cette coûtume ; il envoya un hérault-d'armes à Bruxelles, déclarer la guerre à l'Eſpagne en 1635.

Rien n'était plus commun alors que de voir des Prêtres commander des armées :

le cardinal Infant, le cardinal de Savoie, Richelieu, la Valette, Sourdis archevêque de Bordeaux, avaient endossé la cuirasse, & fait la guerre eux-mêmes. Les Papes menacèrent quelquefois d'excommunication ces Prêtres guerriers: le Pape Urbain VIII, fâché contre la France, fit dire au cardinal de la Valette, qu'il le dépouilleroit du cardinalat, s'il ne quittait les armes; mais réuni avec la France, il le combla de bénédictions.

Les Ambassadeurs, non moins ministres de paix que les Ecclésiastiques, ne faisaient aucune difficulté de servir dans les armées des puissances alliées, auprès desquelles ils étaient employées. Charnacé, envoyé de France en Hollande, y commandait un régiment en 1637; & depuis même, l'ambassadeur d'Estrade fut colonel à leur service.

La France n'avait en tout qu'environ quatre-vingt mille hommes effectifs sur pied: la marine anéantie depuis des siécles, rétablie un peu par le cardinal de Richelieu, fut ruinée sous Mazarin. Louis XIII n'avait qu'environ quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire; mais l'argent étoit à vingt-six livres le marc: ces quarante-cinq millions revenaient à environ quatre-vingt cinq millions de notre temps, où la valeur

arbitraire du marc d'argent eſt pouſſée juſqu'à quarante-neuf livres & demie ; valeur numéraire exorbitante , & que l'interêt public & la juſtice demandent qui ne ſoit jamais augmentée.

Le commerce, généralement répandu aujourd'hui, étoit en très-peu de mains ; la police du Royaume était entièrement négligée , preuve certaine d'une adminiſtration peu heureuſe. Le cardinal de Richelieu , occupé de ſa propre grandeur attachée à celle de l'état , avait commencé à rendre la France formidable au dehors, ſans avoir encore pu la rendre bien floriſſante au dedans : les grands chemins n'étaient ni réparés ni gardés ; les brigands les infeſtaient; les ruës de Paris, étroites, mal pavées & couvertes d'immondices dégoûtantes, étaient remplies de voleurs : on voit par les régiſtres du Parlement, que le guet de cette ville était réduit alors à quarante-cinq hommes mal payés, & qui même ne ſervaient pas.

Depuis la mort de François II, la France avait été toujours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublée par des factions : jamais le joug n'avait été porté d'une manière paiſible & volontaire : les Seigneurs avaient été élevés dans les conſpirations ; c'était l'art de la Cour,

comme celui de plaire au Souverain l'a été depuis.

Cet eſprit de diſcorde & de faction avait paſſé de la Cour juſqu'aux moindres Villes, & poſſédait toutes les Communautés du Royaume. On ſe diſputait tout, parce qu'il n'y avoit rien de réglé: il n'y avait pas juſqu'aux paroiſſes de Paris qui n'en vinſſent aux mains; les proceſſions ſe battaient les unes contre les autres, pour l'honneur de leurs bannières: on avait vu ſouvent les Chanoines de Notre-Dame aux priſes avec ceux de la ſainte-Chapelle: le Parlement & la Chambre des Comptes s'étaient battus pour le pas, dans l'Egliſe de Notre-Dame, le jour que Louis XIII mit ſon royaume ſous la protection de la Vierge Marie.

Preſque toutes les Communautés du royaume étaient armées; preſque tous les particuliers reſpiraient la fureur du duel. Cette barbarie gothique, autoriſée autrefois par les Rois même, & devenue le caractère de la nation, contribuait encore autant que les guerres civiles & étrangères à dépeupler le pays: ce n'eſt pas trop dire, que dans le cours de vingt années, dont dix avaient été troublées par la guerre, il était mort plus de Français de la main des Français même, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la manière dont les arts & les ſciences étaient cultivés ; on trouvera cette partie de l'hiſtoire de nos mœurs à ſa place : on remarquera ſeulement que la nation françaiſe était plongée dans l'ignorance, ſans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On conſultait les Aſtrologues, & on y croyait. Tous les mémoires de ces temps-là, à commencer par l'hiſtoire du préſident de Thou, ſont remplis de prédictions. Le grave & ſévère duc de Sully rapporte ſérieuſement celles qui furent faites à Henri IV : cette crédulité, la marque la plus infaillible de l'ignorance, était ſi accréditée, qu'on eut ſoin de tenir un aſtrologue caché près de la chambre de la reine Anne d'Autriche, au moment de la naiſſance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui eſt pourtant rapporté par l'abbé Vittorio Siry, auteur contemporain, très-inſtruit ; c'eſt que Louis XIII eut dès ſon enfance le ſurnom de juſte, parce qu'il était né ſous le ſigne de la balance.

La même faibleſſe, qui mettait en vogue cette chimère abſurde de l'aſtrologie judiciaire, faiſait croire aux poſſeſſions, & aux ſortiléges : on en faiſait un point de religion : l'on ne voyait que des prêtres qui conjuraient des démons.

Les tribunaux, composés de magiſtrats qui devaient être plus éclairés que le vulgaire, étaient occupés à juger des ſorciers. On reprochera toujours à la mémoire du cardinal de Richelieu, la mort de ce fameux curé de Loudun, Urbain Grandier, condamné au feu comme magicien, par une commiſſion du Conſeil : on s'indigne, que le Miniſtre & les Juges aient eu la faibleſſe de croire aux diables de Loudun, ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flammes. On ſe ſouviendra avec étonnement juſqu'à la dernière poſtérité, que la maréchale d'Ancre fut brûlée en place de gréve comme ſorcière, & que le conſeiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel ſortilége elle s'était ſervie pour gouverner l'eſprit de Marie de Médicis ; que la Maréchale lui répondit : *je me ſuis ſervie du pouvoir qu'ont les ames fortes ſur les eſprits faibles ;* & qu'enfin cette réponſe ne ſervit qu'à précipiter l'arrêt de ſa mort.

On voit encore dans une copie de quelques régiſtres duChâtelet, un procès commencé en 1601, au ſujet d'un cheval, qu'un maître induſtrieux avait dreſſé à peu-près de la manière dont nous avons vu des exemples à la foire ; on voulait faire brûler & le maître & le cheval comme ſorciers.

En voilà aſſez pour faire connaître en général les mœurs & l'eſprit du ſiécle qui précéda celui de Louis XIV.

Ce défaut de lumières dans tous les ordres de l'état, fomentait chez les plus honnêtes gens des pratiques ſuperſtitieuſes, qui deshonoraient la religion. Les Calviniſtes, confondant avec le culte raiſonnable des Catholiques, les abus qu'on faiſait de ce culte, n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre Egliſe. Ils oppoſaient à nos ſuperſtitions populaires, ſouvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractère de preſque tous les réformateurs : ainſi l'eſprit de parti déchirait & aviliſſait la France ; & l'eſprit de ſociété, qui rend aujourd'hui cette nation ſi célébre & ſi aimable, était abſolument inconnu. Point de maiſons où les gens de mérite s'aſſemblaſſent pour ſe communiquer leurs lumières ; point d'académies, point de théatres : enfin, les mœurs, les loix, les arts, la ſociété, la religion, la paix & la guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le ſiécle qu'on appelle le ſiécle de Louis XIV.

CHAPITRE II.

Minorité de LOUIS XIV. Victoires des Français sous le grand Condé, alors Duc d'Enguien.

LE Cardinal de Richelieu & Louis XIII venoient de mourir; l'un admiré & haï, l'autre déja oublié. Ils avoient laissé aux Français, alors très-inquiets, de l'aversion pour le nom seul du ministère, & peu de respect pour le trône. Louis XIII par son testament établissait un Conseil de régence. Ce Monarque, mal obéi pendant sa vie, se flata de l'être mieux après sa mort; 18 Août
mais la première démarche de sa veuve 1643.
Anne d'Autriche, fut de faire annuller les volontés de son mari, par un Arrêt du Parlement de Paris. Ce Corps long-temps opposé à la Cour, & qui avait à peine conservé sous Louis, la liberté de faire des remontrances, cassa le testament de son Roi, avec la même facilité qu'il auroit jugé la cause d'un citoyen. Anne d'Autriche s'adressa à cette Compagnie pour avoir la régence illimitée, parce que Marie de Médicis s'était servie du même Tribunal après la mort de

Henri IV ; & Marie de Médicis avait donné cet exemple, parce que toute autre voie eût été longue & incertaine ; que le Parlement entouré de ſes gardes, ne pouvait réſiſter à ſes volontés, & qu'un arrêt rendu au Parlement & par les Pairs, ſemblait aſſurer un droit inconteſtable. *

L'uſage qui donne la régence aux mères des Rois, parut donc alors aux Français une loi preſque auſſi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne. Le Parlement de Paris ayant décidé deux fois cette queſtion, c'eſt-à-dire, ayant ſeul déclaré par des arrêts ce droit des mères, parut en effet avoir donné la régence ; il ſe regarda, non ſans quelque vraiſemblance, comme le tuteur des Rois, & chaque Conſeiller crut être une partie de la ſouveraineté. Par le même arrêt, Gaſton duc d'Orléans, frère du feu Roi, eut le vain titre de Lieutenant général du Royaume ſous la Régente abſolue.

Anne d'Autriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le Roi d'Eſpagne Philippe IV ſon frère, qu'elle

* Riencourt, dans ſon Hiſtoire de Louis XIV, dit que le teſtament de Louis XIII fut vérifié au Parlement. Ce qui trompa cet écrivain, c'eſt qu'en effet Louis XIII avait déclaré la Reine régente ; ce qui fut confirmé ; mais il avait limité ſon autorité, ce qui fut caſſé,

aimait. Il eſt difficile de dire préciſément pourquoi l'on faiſoit cette guerre ; on ne demandait rien à l'Eſpagne, pas même la Navarre, qui aurait dû être le patrimoine des Rois de France. On ſe battait depuis 1635, parce que le Cardinal de Richelieu l'avait voulu, & il eſt à croire qu'il l'avoit voulu pour ſe rendre néceſſaire. Il s'était lié contre l'Empereur avec la Suéde, & avec le Duc Bernard de Saxe-Veimar, l'un de ces Généraux que les Italiens nommaient Condottieri, c'eſt-à-dire, qui vendaient des troupes. Il attaquait auſſi la branche Autrichienne-Eſpagnole dans ces dix provinces, que nous appellons en général du nom de Flandre ; & il avait partagé avec les Hollandais, alors nos alliés, cette Flandre qu'on ne conquit point.

Le fort de la guerre était du côté de la Flandre ; les troupes Eſpagnoles ſortirent des frontières du Hainaut au nombre de vingt-ſix mille hommes, ſous la conduite d'un vieux général expérimenté, nommé Dom Franciſco de Mello : ils vinrent ravager les frontières de Champagne : ils attaquèrent Rocroi, & ils crurent pénétrer bientôt juſqu'aux portes de Paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII, la faibleſſe d'une minorité, relevaient leurs

eſpérances; & quand ils virent qu'on ne leur oppoſait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de vingt-un ans, leur eſpérance ſe changea en ſécurité.

Ce jeune homme ſans expérience, qu'ils mépriſoient, était Louis de Bourbon, alors Duc d'Enguien, connu depuis ſous le nom du grand Condé. La plûpart des grands Capitaines ſont devenus tels par degrés. Ce Prince était né général; l'art de la guerre ſemblait en lui un inſtinct naturel : il n'y avait en Europe que lui & le Suédois Torſtenſon, qui euſſent eu à vingt ans ce génie qui peut ſe paſſer de l'expérience.

Le Duc d'Enguien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hazarder de bataille. Le Maréchal de l'Hôpital, qui lui avait été donné pour le conſeiller & pour le conduire, ſecondait par ſa circonſpection ces ordres timides. Le Prince ne crut ni le Maréchal ni la Cour; il ne confia ſon deſſein qu'à Gaſſion, Maréchal de Camp, digne d'être conſulté par lui; ils forcèrent le Maréchal à trouver la bataille néceſſaire.

19 Mai. On remarque que le Prince ayant tout réglé le ſoir, veille de la bataille, s'endormit ſi profondément, qu'il fallut le réveiller

réveiller pour la donner. On conte la même chose d'Aléxandre : il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein ; il l'est aussi, qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le Prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voyait à la fois le danger & la ressource, par son activité exempte de trouble, qui le portoit à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie Espagnole, jusques-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, & qui s'ouvrait avec une agilité que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons, qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le Prince l'entoura & l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les Officiers Espagnols se jettaient à ses genoux, pour trouver auprès de lui un asyle contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enguien eut autant de soin de les épargner, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie Espagnole,

mourut percé de coups. Condé en l'apprenant, dit : *qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.*

Le respect qu'on avait encore en Europe pour les armées Espagnoles fut anéanti, & l'on commença à faire cas des armées Françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célèbre ; car la sanglante journée de Marignan, disputée plutôt que gagnée par François premier sur les Suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires allemandes, autant que des troupes françaises.

Les journées de Pavie & de Saint-Quentin étaient encore des époques fatales à la réputation de la France. Henri IV avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation : sous Louis XIII, le Maréchal de Guébriant avait eu de petits succès, mais toujours balancés par des pertes : les grandes batailles, qui ébranlent les états & qui restent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été données en ce temps que par Gustave-Adolphe.

Cette journée de Rocroi devint l'époque de la gloire française, & de celle de Condé : il sçut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la Cour firent

résoudre le siége de Thionville, que le cardinal de Richelieu n'avoit pas osé hazarder; & ses couriers revenus trouvèrent tout préparé pour cette expédition.

Le prince de Condé passa à travers le pays ennemi, trompa la vigilance du général Beck, & prit enfin Thionville; de-là il courut mettre le siége devant Cirq, & s'en rendre maître: il fit repasser le Rhin aux Allemans; il le passa après eux; il vint réparer les pertes & les défaites que les Français avoient essuyées sur ces frontières après la mort du maréchal de Guébriant. Il trouva Fribourg pris, & le général Merci sous ses murs avec une armée supérieure encore à la sienne. Condé avait sous lui deux Maréchaux de France, dont l'un était Grammont, & l'autre ce Turenne, fait Maréchal depuis peu de mois, après avoir servi heureusement en Piémont contre les Espagnols. Il jettait alors les fondemens de la grande réputation qu'il eut depuis. Le Prince avec ces deux généraux, attaqua le camp de Merci, retranché sur deux éminences: le combat recommença trois fois, à trois jours différens: on dit que le duc d'Enguien jetta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main,

8 Août 1643.

31 Août 1644.

à la tête du régiment de Conti. Il fallait peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de Fribourg, plus meurtrière que décisive, fut la seconde victoire de ce Prince. Merci décampa quatre jours après. Philisbourg & Mayence rendus furent la preuve & le fruit de la victoire.

Le Duc d'Enguien retourne à Paris, reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenses à la Cour; il laisse son armée au Maréchal de Turenne; mais ce Général tout habile qu'il est déja, est battu à Mariendal. Le Prince
3 Avril 1645. revole à l'armée, reprend le commandement & joint à la gloire de commander encore Turenne, celle de réparer sa
3 Août 1645. défaite : il attaque Merci dans les plaines de Norlingue; il y gagne une bataille complette : le Maréchal de Grammont y est pris, mais le Général Gléen, qui commandait sous Merci, est fait prisonnier, & Merci est au nombre des morts. Ce Général regardé comme un des plus grands Capitaines, fut enterré dans le champ de bataille; & on grava sur sa tombe; *sta, viator, heroem calcas* : arrête, voyageur, tu foules un héros.

Le nom du Duc d'Enguien éclipsait alors tous les autres noms : il assiégea

ensuite Dunkerque à la vue de l'armée 7 Oct.
Espagnole, & il fut le premier qui donna 1646.
cette place à la France.

Tant de succès & de services, moins récompensés que suspects à la Cour, le faisaient craindre du ministère autant que des ennemis. On le tira du théatre de ses conquêtes & de sa gloire, & on l'envoya en Catalogne avec de mauvaises troupes mal payées ; il assiégea Lérida, & fut obligé de lever le siége. On l'accuse dans quelques livres, de fanfaronade, pour avoir ouvert la tranchée avec des 1647.
violons : on ne sçavait pas que c'était l'usage en Espagne.

Bientôt les affaires chancelantes forcèrent la Cour de rappeller Condé en Flandre. L'archiduc Léopold, frère de l'Empereur, assiégeait Lens en Artois. Condé rendu à ses troupes qui avaient toujours vaincu sous lui, les mena droit à l'Archiduc : c'était pour la troisième fois qu'il donnait bataille avec le desavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles : *amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg & de Norlingue.* Cette bataille de Lens mit le comble à sa gloire.

Il dégagea lui-même le maréchal de 20 Août
Grammont, qui pliait avec l'aîle gau- 1648.
che ; il prit le général Beck : l'Archiduc

se sauva à peine avec le comte de Fuensaldagne. Les Impériaux & les Espagnols, qui composaient cette armée, furent dissipés; ils perdirent plus de cent drapeaux, trente-huit piéces de canons, ce qui était alors très-considérable : on leur fit cinq mille prisonniers, on leur tua trois mille hommes; le reste déserta, & l'Archiduc demeura sans armée.

Tandis que le prince de Condé * comptait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le duc d'Orléans, frère de Louis XIII, avait aussi soutenu la réputation d'un fils de Henri
Juillet IV, & celle de la France, par la prise
1644. Nov. de Gravelines, par celle de Courtrai &
1644. de Mardik; le vicomte de Turenne avait pris Landau; il avait chassé les Espagnols de Treves & rétabli l'Electeur.

Il gagna avec les Suédois la bataille
Nov. de Lavingen, celle de Sommerhausen,
1647. & contraignit le duc de Bavière à sortir de ses états à l'âge de près de quatre-
1645. vingt ans. Le comte de Harcourt prit Balaguier & battit les Espagnols. Ils
1646. perdirent en Italie Portolongone : vingt vaisseaux & vingt galères de France, qui composaient presque toute la marine, rétablie par Richelieu, battirent la flotte espagnole sur la côte d'Italie.

* *Son père était mort en 1646.*

Ce n'était pas tout ; les armées françaises avaient encore envahi la Lorraine sur le duc Charles IV, Prince guerrier, mais inconstant, imprudent & malheureux, qui se vit à la fois dépouillé de son état par la France, & retenu prisonnier par les Espagnols. Les alliés de la France pressaient la puissance Autrichienne au midi & au nord. Le duc d'Albuquerque, Général des Portugais, gagna contre l'Espagne la bataille de Badajox : Torstenson défit les Impériaux près de Tabor, & remporta une victoire complette : le prince d'Orange à la tête des Hollandais, pénétra jusques dans le Brabant. Mai 1644. Mars 1645.

Le roi d'Espagne, battu de tous côtés, voyait le Roussillon & la Catalogne entre les mains des Français. Naples révoltée contre lui, venait de se donner au duc de Guise, dernier Prince de cette branche d'une maison si féconde en hommes illustres & dangereux. Celui-ci qui ne passa que pour un aventurier audacieux, parce qu'il ne réussit pas, avait eu du moins la gloire d'aborder seul dans une barque au milieu de la flotte d'Espagne, & de défendre Naples, sans autres secours que son courage. 1647.

A voir tant de malheurs qui fondaient sur la maison d'Autriche, tant de victoires accumulées par les Français, &

ſecondées des ſuccès de leurs alliés, on croirait que Vienne & Madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'Empereur & le roi d'Eſpagne étaient preſque ſans états ; cependant cinq années de gloire à peine traverſées par quelques revers, ne produiſirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de ſang répandu, & nulle révolution : s'il y en eut une à craindre, ce fut pour la France ; elle touchait à ſa ruine au milieu de ces proſpérités apparentes.

CHAPITRE III.

Guerre Civile.

La reine Anne d'Autriche, régente abſolue, avait fait du cardinal Mazarin, le maître de la France, & le ſien. Il avait ſur elle cet empire, qu'un homme adroit devait avoir ſur une femme née avec aſſez de faibleſſe pour être dominée, & avec aſſez de fermeté pour perſiſter dans ſon choix.

On lit dans quelques mémoires de ces temps-là, que la Reine ne donna ſa confiance à Mazarin, qu'au défaut de Potier, évêque de Beauvais, qu'elle avait

d'abord choisi pour son ministre. On peint cet Evêque comme un homme incapable : il est à croire qu'il l'était, & que la Reine ne s'en était servie quelque temps que comme d'un fantôme, pour ne pas effaroucher d'abord la nation par le choix d'un second Cardinal & d'un étranger. Mais ce qu'il ne faut pas croire, c'est que Potier eût commencé son ministère passager par déclarer aux Hollandais : *qu'il fallait qu'ils se fissent Catholiques s'ils voulaient demeurer dans l'alliance de la France.* Il aurait donc dû faire la même proposition aux Suédois. Presque tous les Historiens rapportent cette absurdité, parce qu'ils l'ont lue dans les mémoires des Courtisans & des Frondeurs : il n'y a que trop de traits dans ces mémoires, ou falsifiés par la passion, ou rapportés sur des bruits populaires : le puérile ne doit pas être cité, & l'absurde ne peut être cru.

Mazarin usa d'abord avec modération de sa puissance. Il faudrait avoir vécu long-temps avec un ministre, pour peindre son caractère, pour dire quel degré de courage ou de faiblesse il avait dans l'esprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe : ainsi sans vouloir deviner ce qu'était Mazarin, on dira seulement ce qu'il fit. Il affecta dans les commencemens

de ſa grandeur, autant de ſimplicité que Richelieu avait déployé de hauteur: loin de prendre des gardes & de marcher avec un faſte royal, il eut d'abord le train le plus modeſte; il mit de l'affabilité & même de la molleſſe par-tout où ſon prédéceſſeur avait fait paraître une fierté infléxible. La Reine voulait faire aimer ſa régence & ſa perſonne de la Cour & des Peuples, & elle y réuſſiſſait. Gaſton, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, & le prince de Condé, appuyaient ſon pouvoir, & n'avaient d'émulation que pour ſervir l'Etat.

Il fallait des impôts pour ſoutenir la guerre contre l'Eſpagne & contre l'Empire; on en établit quelques-uns, bien modérés ſans doute en comparaiſon de ce que nous avons payé depuis, & bien peu ſuffiſans pour les beſoins de la Monarchie.

1647. Le Parlement en poſſeſſion de vérifier les Edits de ces taxes, s'oppoſa vivement à l'Edit du tarif; il acquit la confiance des peuples, par les contradictions dont il fatigua le miniſtère.

Enfin, douze charges de Maîtres des Requêtes nouvellement créées, & environ quatre-vingt mille écus de gages des Compagnies ſupérieures, retenus, ſoulevèrent toute la robe, & avec la robe

tout Paris ; ce qui ferait à peine aujourd'hui dans le royaume la matière d'une nouvelle, excita alors une guerre civile.

Brouſſel, Conſeiller-clerc de la grand-chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avait d'autre mérite, que d'ouvrir toujours les avis contre la Cour, ayant été arrêté, le peuple en montra plus de douleur, que la mort d'un bon Roi n'en a jamais cauſée : on vit renouveller les barricades de la ligue ; le feu de la ſédition parut allumé dans un inſtant, & difficile à éteindre ; il fut attiſé par la main du Coadjuteur, depuis cardinal de Rets : c'eſt le premier Evêque qui ait fait une guerre civile ſans avoir la Religion pour prétexte. Cet homme ſingulier s'eſt peint lui-même dans ſes mémoires, écrits avec un air de grandeur, une impétuoſité de génie & une inégalité, qui ſont l'image de ſa conduite. C'était un homme qui du ſein de la débauche, & languiſſant encore des ſuites qu'elle entraîne, prêchait le peuple, & s'en faiſait idolâtrer : il reſpirait la faction & les complots ; il avait été à l'âge de vingt-trois ans l'ame d'une conſpiration contre la vie de Richelieu ; il fut l'auteur des barricades ; il précipita le Parlement dans les cabales, & le peuple dans les ſéditions. Ce qui paraît ſurprenant, c'eſt que

le Parlement entraîné par lui, leva l'étendard contre la Cour, avant même d'être appuyé par aucun Prince.

Cette Compagnie depuis long-temps était regardée bien différemment par la cour & par le peuple. Si l'on en croyait la voix de tous les Miniſtres & de la Cour, le Parlement de Paris était une Cour de Juſtice, faite pour juger les cauſes des citoyens : il tenait cette prérogative de la ſeule volonté des Rois ; il n'avait ſur les autres Parlemens du royaume, d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un reſſort plus conſidérable ; il n'était la cour des Pairs, que parce que la Cour réſidait à Paris : il n'avait pas plus de droit de faire des remontrances que les autres corps, & ce droit était encore une pure grace : il avait ſuccédé à ces Parlemens qui repréſentaient autrefois la nation Françaiſe ; mais il n'avait de ces anciennes aſſemblées rien que le ſeul nom : & pour preuve inconteſtable, c'eſt qu'en effet les Etats généraux étaient ſubſtitués à la place des aſſemblées de la nation ; & le Parlement de Paris ne reſſemblait pas plus aux Parlemens tenus par nos premiers Rois, qu'un Conſul de Smyrne ou d'Alep ne reſſemble à un Conſul Romain.

Cette ſeule erreur de nom était le

prétexte des prétentions ambitieuſes d'une compagnie d'hommes de Loi, qui tous pour avoir acheté leurs Offices de robe, penſaient tenir la place des Conquérans des Gaules, & des Seigneurs des fiefs de la Couronne. Ce corps en tous les temps avait abuſé du pouvoir que s'arroge néceſſairement un premier Tribunal, toujours ſubſiſtant dans une capitale : il avait oſé donner un arrêt contre Charles VIII, & le bannir du royaume : il avait commencé un procès criminel contre Henri III : il avait en tous les temps réſiſté, autant qu'il l'avait pu à ſes ſouverains ; & dans cette minorité de Louis XIV, ſous le plus doux des gouvernemens, & ſous la plus indulgente des Reines, il voulait faire la guerre civile à ſon Prince, à l'exemple de ce Parlement d'Angleterre, qui tenait alors ſon Roi priſonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étaient les diſcours & les penſées du cabinet.

Mais les citoyens de Paris, & tout ce qui tenait à la robe, voyaient dans le Parlement un corps auguſte, qui avait rendu la juſtice avec une intégrité reſpectable, qui n'aimait que le bien de l'état, & qui l'aimait au péril de ſa fortune, qui bornait ſon ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris,

qui marchait d'un pas égal entre le Roi & le peuple ; & ſans examiner l'origine de ſes droits & de ſon pouvoir, on lui ſuppoſait les droits les plus ſacrés, & le pouvoir le plus inconteſtable, quand on le voyait ſoûtenir la cauſe du peuple contre des miniſtres déteſtés ; on l'appellait *le père de l'état*, & on faiſait peu de différence entre le droit qui donne la couronne aux Rois, & celui qui donnait au Parlement le pouvoir de modérer les volontés des Rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juſte était impoſſible à trouver ; car enfin il n'y avait de loi bien reconnue, que celle de l'occaſion & du temps. Sous un gouvernement vigoureux le Parlement n'était rien : il était tout ſous un Roi faible, & l'on pouvait lui appliquer ce que dit monſieur de Guimené, quand cette compagnie ſe plaignit ſous Louis XIII d'avoir été précédée par les députés de la nobleſſe : *Meſſieurs, vous prendrez bien votre revanche dans la minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a été écrit ſur ces troubles, & copier des livres, pour remettre ſous les yeux tant de détails alors ſi chers & ſi importans, & aujourd'hui preſque oubliés : mais on doit dire ce qui carac-

térise l'esprit de la nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui distingue celle de la fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la paix; un Archevêque & un Parlement de Paris ayant commencé les troubles, le peuple crut tous ses emportemens justifiés. La Reine ne pouvait paraître en public sans être outragée; on ne l'appellait que *dame Anne*; & si on y ajoûtait quelque titre, c'était un opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de sacrifier l'état à son amitié pour Mazarin; & ce qu'il y avait de plus insupportable, elle entendait de tous côtés ces chansons & ces vaudevilles, monumens de plaisanterie & de malignité, qui semblaient devoir éterniser le doute où l'on affectait d'être de sa vertu.

Elle s'enfuit de Paris avec ses enfans, 6 Janv.
son ministre, le duc d'Orléans, frère 1649.
de Louis XIII, le grand Condé lui-même, & alla à Saint-Germain; on fut obligé de mettre en gage chez des usuriers les pierreries de la couronne. Le Roi manqua souvent du nécessaire: les pages de sa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les

nourrir. En ce temps-là même la tante de Louis XIV, fille de Henri le grand, femme du roi d'Angleterre, refugiée à Paris, y était réduite aux extrémités de la pauvreté ; & sa fille, depuis mariée au frère de Louis XIV, restait au lit n'ayant pas de quoi se chauffer, sans que le peuple de Paris, enyvré de ses fureurs, fît seulement attention aux afflictions de tant de personnes royales.

La Reine, les larmes aux yeux, pressa le prince de Condé de servir de protecteur au Roi. Le vainqueur de Rocroi, de Fribourg, de Lens & de Norlingue, ne put démentir tant de services passés : il fut flaté de l'honneur de défendre une cour qu'il croyait ingrate, contre la fronde qui recherchait son appui : le Parlement eut donc le grand Condé à combattre, & il osa soutenir la guerre.

Le prince de Conti, frère du grand Condé, aussi jaloux de son aîné, qu'incapable de l'égaler ; le duc de Longueville, le duc de Beaufort, le duc de Bouillon, animés par l'esprit remuant du Coadjuteur, & avides de nouveautés, se flatant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'état, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvemens aveugles du Parlement, vinrent lui offrir

leurs ſervices. On nomma dans la grand-Chambre les Généraux d'une armée qu'on n'avait pas : chacun ſe taxa pour lever des troupes : il y avait vingt Conſeillers pourvus de charges nouvelles, créées par le cardinal de Richelieu. Leurs confrères, par une petiteſſe d'eſprit dont toute ſociété eſt ſuſceptible, ſemblaient pourſuivre ſur eux la mémoire de Richelieu ; ils les accablaient de dégoûts, & ne les regardaient pas comme membres du Parlement : il fallut qu'ils donnaſſent chacun 15000 liv. pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs confrères.

La grand-Chambre, les Enquêtes, les Requêtes, la chambre des Comptes, la Cour des Aides, qui avaient tant crié contre un impôt faible & néceſſaire, qui n'allait pas à cent mille écus, fournirent une ſomme de près de dix millions de notre monnoie d'aujourd'hui, pour la ſubverſion de la patrie : on leva douze mille hommes par arrêt du Parlement : chaque porte cochère fournit un homme & un cheval : cette cavalerie fut appellée *la cavalerie des portes cochères*. Le Coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait le régiment de Corinthe, parce que le Coadjuteur était Archevêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms de Roi de France, de grand Condé, de Capitale du royaume, cette guerre de la fronde eût été auſſi ridicule que celle des Barberins ; on ne ſavait pourquoi on était en armes. Le prince de Condé aſſiégea cinq cens mille bourgeois avec huit mille ſoldats : les Pariſiens ſortaient en campagne ornés de plumes & de rubans ; leurs évolutions étaient le ſujet de plaiſanterie des gens du métier : ils fuyaient dès qu'ils rencontraient deux cens hommes de l'armée royale. Tout ſe tournait en raillerie ; le régiment de *Corinthe* ayant été battu par un petit parti, on appella cet échec, *la première aux Corinthiens.*

Ces vingt Conſeillers qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eûrent d'autres honneurs, que d'être appellés les *quinze-vingt.*

Le duc de Beaufort, l'idole du peuple & l'inſtrument dont on ſe ſervit pour le ſoulever, prince populaire, mais d'un eſprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour & de la fronde même : on ne parlait jamais de lui, que ſous le nom de *Roi des halles.* Les troupes pariſiennes, qui ſortaient de Paris & qui revenaient toujours battuës, étaient reçuës avec des huées & des éclats de rire : on ne

réparait tous ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes ; les cabarets, & les autres maiſons de débauche, étaient les tentes où l'on tenait les conſeils de guerre, au milieu des plaiſanteries, des chanſons & de la gaieté la plus diſſolue. La licence était ſi effrenée, qu'une nuit les principaux officiers de la fronde, ayant rencontré le ſaint Sacrement qu'on portait dans les ruës à un homme qu'on ſoupçonnait d'être Mazarin, reconduiſirent les Prêtres à coups de plat-d'épée.

Enfin on vit le Coadjuteur, Archevêque de Paris, venir prendre ſéance au Parlement avec un poignard dans ſa poche, dont on appercevait la poignée, & on criait : *voilà le bréviaire de notre Archevêque.*

Au milieu de tous ces troubles, la nobleſſe s'aſſembla en corps aux Auguſtins, nomma des ſyndics, tint publiquement des ſéances réglées. On eût cru que c'était pour réformer l'état, & pour aſſembler les états-généraux : c'était uniquement pour un tabouret, que la Reine avait accordé à madame de Pons ; peut-être n'y a-t-il jamais eu une preuve plus ſenſible de la légèreté des eſprits qu'on reprochait alors aux Français.

Les discordes civiles, qui désolaient l'Angleterre précisément en même temps, servent bien à faire voir les caractères des deux nations. Les Anglais avaient mis dans leurs troubles civils un acharnement mélancolique & une fureur raisonnée : ils donnaient de sanglantes batailles ; le fer décidait tout ; les échafauds étaient dressés pour les vaincus ; leur Roi pris en combattant fut amené devant une cour de justice, interrogé sur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir fait de son pouvoir, condamné à perdre la tête, & exécuté devant tout son peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de justice, que si on avait condamné un citoyen criminel, sans que dans le cours de ces troubles horribles, Londres se fût ressenti un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les Français au contraire se précipitaient dans les séditions, par caprice & en riant ; les femmes étaient à la tête des factions, l'amour faisait & rompait les cabales. La Duchesse de Longueville
1649. engagea Turenne, à peine Maréchal de France, à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le Roi. Turenne n'y réussit pas : il quitta en fugitif l'armée dont il était général, pour plaire à une

femme qui se moquait de sa passion : il devint de général du Roi de France, lieutenant de dom Estevan de Gamarre, avec lequel il fut battu à Retel par les troupes royales. On connaît ce billet du maréchal d'Hoquincourt à la duchesse de Montbazon, *Peronne est à la belle des belles.* On sçait ces vers du duc de la Rochefoucault pour la duchesse de Longueville, lorsqu'il reçut au combat de saint Antoine un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque temps la vue :

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux Rois ; je l'aurais faite aux Dieux.

La guerre finit & recommença à plusieurs reprises ; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. Le Prince de Condé, ayant ramené dans Paris la Cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défendue ; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées à sa gloire & à ses services, il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule, à braver la Reine, & à insulter le gouvernement qu'il dédaignait. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au Cardinal, *à l'illustrissimo*

ſignor faquino : il lui dit un jour, *adieu Mars* : il encouragea un marquis de Jarſai à faire une déclaration d'amour à la Reine, & trouva mauvais qu'elle oſât s'en offenſer : il ſe ligua avec le prince de Conti ſon frère, & le duc de Longueville, qui abandonnèrent le parti de la fronde. On avait appellé la cabale du duc de Beaufort au commencement de la régence, celle des importans ; on appellait celle de Condé, le parti des petits-maîtres, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'état. Il n'eſt reſté de tous ces troubles d'autres traces que le nom de petit-maître, qu'on applique aujourd'hui à la jeuneſſe avantageuſe & mal élevée, & le nom de frondeurs qu'on donne aux cenſeurs du gouvernement.

Le Coadjuteur, qui s'était déclaré l'implacable ennemi du miniſtère, ſe réunit ſecrettement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal, & il ſacrifia le prince de Condé au reſſentiment du Miniſtre. Enfin, ce Prince, qui avait défendu l'état contre les ennemis, & la cour contre les révoltés ; Condé au comble de la gloire, s'étant toujours conduit en héros, & jamais en homme habile, ſe vit arrêté priſonnier avec le prince de Conti & le duc de

Le 18 Janvier 1650.

Longueville. Il eût pu gouverner l'état, s'il avait ſeulement voulu plaire ; mais il ſe contentait d'être admiré. Le peuple de Paris, qui avait fait des barricades pour un Conſeiller-clerc preſque imbécile, fit des feux de joie lorſqu'on mena au donjon de Vincennes le défenſeur & le héros de la France.

Un an après, ces mêmes frondeurs qui avaient vendu le grand Condé & les Princes à la vengeance timide de Mazarin, forcèrent la Reine à ouvrir leurs priſons & à chaſſer du Royaume ſon premier Miniſtre. Condé revint aux acclamations de ce même peuple qui l'avait tant haï : ſa préſence renouvella les cabales & les diſſenſions.

Le Royaume reſta dans cette combuſtion encore quelques années : le gouvernement ne prit jamais que des conſeils faibles & incertains ; il ſemblait devoir ſuccomber : mais les révoltés furent toujours deſunis, & c'eſt ce qui ſauva la Cour. Le Coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du prince de Condé, ſuſcita contre lui une partie du Parlement & du peuple : il oſa en même temps ſervir la Reine en tenant tête à ce Prince, & l'outrager en la forçant d'éloigner le cardinal Mazarin, qui ſe retira à Cologne. La Reine, par une contradiction

trop ordinaire aux gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ſes ſervices & ſes offenſes, & de nommer au Cardinalat ce même Coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avait contraint la famille royale à ſortir de la Capitale & à l'aſſiéger.

CHAPITRE IV.

Suite de la Guerre civile, juſqu'à la fin de la rébellion en 1654.

ENFIN Condé ſe réſolut à une guerre, qu'il eût dû commencer du temps de la fronde, s'il avait voulu être le maître de l'état, ou qu'il n'aurait dû jamais faire, s'il avait été citoyen. Il part de Paris; il va ſoulever la Guienne, le Poitou & l'Anjou, & mendier contre la France le ſecours des Eſpagnols, dont il avait été le fléau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce temps, & le déréglement qui déterminait toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce Prince. On lui envoya un courier de Paris, avec des propoſitions qui devaient l'engager au

retour

retour & à la paix. Le courier ſe trompa ; & au lieu d'aller à Angerville, où était le Prince, il alla à *Augerville*. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avait reçue plutôt, il aurait accepté les propoſitions de paix ; mais puiſqu'il était déja aſſez loin de Paris, ce n'était pas la peine d'y retourner. Ainſi l'équivoque d'un courier, & le pur caprice de ce Prince, replongea la France dans la guerre civile.

Alors le cardinal Mazarin, qui du fond de ſon exil à Cologne avait gouverné la Cour, rentra dans le royaume, Décembre 1651.
moins en miniſtre qui revenait reprendre ſon poſte, qu'en ſouverain qui ſe remettait en poſſeſſion de ſes états ; il était conduit par une petite armée de ſept mille hommes levés à ſes dépens ; c'eſt-à-dire, avec l'argent du royaume qu'il s'était approprié.

On fait dire au Roi dans une déclaration de ce temps-là, que le Cardinal avait en effet levé ces troupes de ſon argent ; ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à ſa première ſortie du Royaume, Mazarin s'étoit trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de ſa petite armée au maréchal d'Hoquincourt : tous les officiers portaient des écharpes vertes ; c'était la

couleur des livrées du Cardinal. Chaque parti avait alors ſon écharpe : la blanche était celle du Roi ; l'iſabelle, celle du prince de Condé. Il était étonnant que le cardinal Mazarin, qui avait juſques alors affecté tant de modeſtie, eût la hardieſſe de faire porter ſes livrées à une armée, comme s'il avait un parti différent de celui de ſon maître ; mais il ne put réſiſter à cette vanité : la Reine l'approuva ; le Roi, déja majeur, & ſon frère, vinrent au-devant de lui.

Aux premières nouvelles de ſon retour, Gaſton d'Orléans, frère de Louis XIII, qui avait demandé l'éloignement du Cardinal, leva des troupes dans Paris, ſans trop ſavoir à quoi elles ſeroient employées. Le Parlement renouvella ſes arrêts ; il proſcrivit Mazarin, & mit ſa tête à prix. Il fallut chercher dans les regiſtres, quel était le prix d'une tête ennemie du Royaume : on trouva que ſous Charles IX, on avait promis par arrêt cinquante mille écus à celui qui repréſenterait l'amiral Coligni mort ou vif. On crut très-ſérieuſement procéder en régle, en mettant ce même prix à l'aſſaſſinat d'un Cardinal, premier miniſtre. Cette proſcription ne donna à perſonne la tentation de mériter les

cinquante mille écus, qui après tout n'eussent point été payés : chez une autre nation & dans un autre temps, un tel arrêt eût trouvé des exécuteurs ; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries : les Blots & les Marigny, beaux esprits qui portaient la gaieté dans les tumultes de ces troubles, firent afficher dans Paris une répartition de cent cinquante mille livres ; tant, pour qui couperait le nez au Cardinal ; tant, pour une oreille ; tant, pour un œil ; tant, pour le faire eunuque : ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. Le Cardinal de son côté, n'employait contre ses ennemis, ni le poison, ni l'assassinat ; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas beaucoup de grands crimes : les chefs des partis furent peu cruels, & les peuples peu furieux, car ce n'était pas une guerre de religion.

L'esprit de vertige qui régnait en ce temps, posséda si bien tout le corps du parlement de Paris, qu'après avoir solemnellement ordonné un assassinat dont on se moquait, il rendit un arrêt, par lequel plusieurs Conseillers devaient se transporter sur la frontière, pour informer contre l'armée du cardinal Mazarin, c'est-à-dire, contre l'armée royale.

Deux Conſeillers furent aſſez imprudens, pour aller avec quelques payſans, faire rompre les ponts par où le Cardinal devait paſſer : ils furent faits priſonniers par les troupes du Roi, relâchés avec indulgence, & moqués de tous les partis.

Préciſément dans le temps que cette Compagnie s'abandonnait à ces extrémités contre le Miniſtre du Roi, elle déclarait criminel de léſe-majeſté le prince de Condé, qui n'était armé que contre ce miniſtre ; & par un renverſement d'eſprit, que toutes les démarches précédentes rendent croyable, elle ordonna que les nouvelles troupes de Gaſton duc d'Orléans marcheraient contre Mazarin ; & elle défendit en même temps qu'on prît aucuns deniers dans les recettes publiques pour les ſoudoyer.

On ne pouvait attendre autre choſe d'une compagnie de Magiſtrats, qui jettée hors de ſa ſphère, & ne connaiſſant ni ſes droits, ni ſon pouvoir réel, ni les affaires politiques, ni la guerre, s'aſſemblant & décidant en tumulte, prenait des partis auxquels elle n'avait pas penſé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnait enſuite.

Le Parlement de Bordeaux ſervait alors le prince de Condé ; mais il tint

une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la Cour, il était moins agité par des factions opposées.

Mais des objets plus considérables intéressaient toute la France.

Condé, ligué avec les Espagnols, était en campagne contre le Roi; & Turenne ayant quitté ces mêmes Espagnols, avec lesquels il avait été battu à Retel, venait de faire sa paix avec la cour, & commandait l'armée royale. L'épuisement des finances ne permettait ni à l'un ni à l'autre des deux partis, d'avoir de grandes armées; mais de petites ne décidaient pas moins du sort de l'état. Il y a des temps où cent mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes: il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit mille hommes peut renverser un trône ou l'affermir.

Louis XIV, élevé dans l'adversité, allait avec sa mère, son frère, & le cardinal Mazarin, de province en province, n'ayant pas autant de troupes autour de sa personne, à beaucoup près, qu'il en eut depuis en temps de paix pour sa seule garde: cinq à six mille hommes, les uns envoyés d'Espagne, les autres levés par les partisans du prince de Condé, le poursuivaient au cœur de son royaume.

Le prince de Condé courait cependant de Bordeaux à Montauban, prenait des villes, & groſſiſſait par-tout ſon parti.

Toute l'eſpérance de la Cour était dans le maréchal de Turenne. L'armée royale ſe trouva auprès de Gien ſur la Loire : celle du prince de Condé était à quelques lieuës ſous les ordres du duc de Nemours & du duc de Beaufort. Les diviſions de ces deux généraux allaient être funeſtes au parti du Prince. Le duc de Beaufort était incapable du moindre commandement : le duc de Nemours paſſait pour être plus brave & plus aimable qu'habile : tous deux enſemble ruinaient leur armée. Les ſoldats ſavaient que le grand Condé était à cent lieuës de-là, & ſe croyaient perdus, lorſqu'au milieu de la nuit un courier ſe préſenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes gardes. Les ſentinelles reconnurent dans ce courier le prince de Condé lui-même, qui venait d'Agen à travers mille aventures, & toujours déguiſé, ſe mettre à la tête de ſon armée.

Sa préſence faiſait beaucoup, & cette arrivée imprévue encore davantage. Il ſavait que tout ce qui eſt ſoudain & inеſpéré, tranſporte les hommes ; il

profita à l'inſtant de la confiance & de l'audace qu'il venait d'inſpirer : le grand talent de ce Prince dans la guerre était de prendre en un inſtant les réſolutions les plus hardies, & de les exécuter avec non moins de prudence que de promptitude.

L'armée royale était ſéparée en deux corps. Condé fondit ſur celui qui était à Blenau, commandé par le maréchal d'Hoquincourt ; & ce corps fut diſſipé en même-temps qu'attaqué. Turenne n'en put être averti : le cardinal Mazarin, effrayé, courut à Gien au milieu de la nuit, réveiller le Roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle : ſa petite Cour fut conſternée ; on propoſa de ſauver le Roi par la fuite, & de le conduire ſecrettement à Bourges. Le prince de Condé victorieux, approchait de Gien ; la déſolation & la crainte augmentaient. Turenne par ſa fermeté raſſura les eſprits, & ſauva la cour par ſon habileté : il fit, avec le peu qui lui reſtait de troupes, des mouvemens ſi heureux, profita ſi bien du terrein & du temps, qu'il empêcha Condé de pourſuivre ſon avantage. Il fut difficile alors de décider, lequel avait acquis plus d'honneur, ou de Condé victorieux, ou de Turenne, qui lui avait arraché

Avril 1652.

le prix de sa victoire. Il est vrai que dans ce combat de Blenau, si long-temps célébre en France, il n'y avait pas eu quatre cens hommes de tués ; mais le prince de Condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la famille royale, & d'avoir entre ses mains son ennemi le cardinal Mazarin : on ne pouvait guères voir un plus petit combat, de plus grands intérêts & un danger plus pressant.

Condé, qui ne se flatait pas de surprendre Turenne, comme il avait surpris d'Hoquincourt, fit marcher son armée vers Paris : il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire, & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce dernier combat, dont on exagérait encore toutes les circonstances, la haine qu'on portait à Mazarin, le nom & la présence du grand Condé, semblaient d'abord le rendre maître absolu de cette Capitale : mais dans le fond, tous les esprits étaient divisés ; chaque parti était subdivisé en factions, comme il arrive dans tous les troubles. Le Coadjuteur devenu cardinal de Retz, raccommodé en apparence avec la Cour, qui le craignait & dont il se défiait, n'était plus le maître du peuple, & ne jouait plus le

principal rôle : il gouvernait le duc d'Orléans, & était opposé à Condé. Le Parlement flotait entre la Cour, le duc d'Orléans & le Prince, quoique tout le monde s'accordât à crier contre Mazarin; chacun ménageoit en secret des intérêts particuliers; le peuple était une mer orageuse, dont les vagues étaient poussées au hazard par tant de vents contraires: on fit promener dans Paris la châsse de sainte Geneviéve, pour obtenir l'expulsion du Cardinal ministre; & la populace ne douta pas que cette Sainte n'opérât ce miracle, comme elle donne de la pluie.

On ne voyait que négociations entre les chefs de partis, députations du Parlement, assemblées de chambres, séditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne : on montait la garde à la porte des monastères. Le Prince avait appellé les Espagnols à son secours: Charles IV, ce duc de Lorraine chassé de ses états, & à qui il restait pour tous biens une armée de huit mille hommes, qu'il vendait tous les ans au Roi d'Espagne, vint auprès de Paris, avec cette armée : le cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner, que le prince de Condé ne lui en avait donné pour venir : le duc de Lorraine

quitta bientôt la France après l'avoir désolée sur son passage, emportant l'argent des deux partis.

Condé resta donc dans Paris, avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encore. Turenne mena le Roi & sa cour vers Paris: le Roi, à l'âge de quinze ans, vit de la hauteur de Charonne la bataille de saint Antoine, où ces deux généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses, que la réputation de l'un & de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le prince de Condé avec un petit nombre de Seigneurs de son parti, suivi de peu de soldats, soûtint & repoussa l'effort de l'armée royale. Le Roi regardait ce combat du haut d'une éminence avec Mazarin. Le duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devait prendre, restait dans son palais du Luxembourg: le cardinal de Retz était cantonné dans son archevêché: le Parlement attendait l'issue de la bataille, pour donner quelque arrêt: le peuple, qui craignait alors également, & les troupes du Roi & celles de monsieur le Prince, avait fermé les portes de la ville, & ne laissait plus entrer ni sortir personne, pendant que ce qu'il y avait de plus grand en

Juillet 1652.

France s'acharnait au combat & versait son sang dans le fauxbourg. Ce fut là que le duc de la Rochefoucault, si illustre par son courage & par son esprit, reçut un coup au-dessous des yeux, qui lui fit perdre la vue pour quelque temps : on ne voyait que jeunes Seigneurs tués ou blessés, qu'on rapportait à la porte saint Antoine, qui ne s'ouvrait point.

Enfin Mademoiselle, fille de Gaston, prenant le parti de Condé, que son père n'osa secourir, fit ouvrir les portes aux blessés, & eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du Roi le canon de la bastille. L'armée royale se retira : Condé n'acquit que de la gloire ; mais Mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du Roi son cousin par cette action violente ; & le cardinal Mazarin, qui savait l'extrême envie qu'avait Mademoiselle d'épouser une tête couronnée, dit alors : *ce canon-là vient de tuer son mari.*

La plûpart de nos historiens n'étalent à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique ; mais qui saurait quels ressorts honteux il fallait faire jouer, dans quelles misères on était obligé de plonger les peuples, & à quelles bassesses on était

réduit, verrait la gloire des héros de ce temps-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les seuls traits que rapporte Gourville, homme attaché à monsieur le Prince : il avoue que lui-même, pour lui procurer de l'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans son logis un directeur des postes, à qui il fit payer une rançon ; & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

Après le sanglant & inutile combat de saint Antoine, le Roi ne put rentrer dans Paris, & le Prince n'y put demeurer long-temps : une émotion populaire, & le meurtre de plusieurs citoyens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peuple. Cependant il avait encore sa brigue au Parlement : ce corps, peu intimidé alors par une
20 Juil. 1652. Cour errante, & chassée en quelque façon de la Capitale, pressée par les cabales du duc d'Orléans & du Prince, déclara par un arrêt le duc d'Orléans Lieutenant-général du Royaume, quoique le Roi fût majeur : c'était le même titre qu'on avait donné au duc de Mayenne du temps de la ligue. Le prince de Condé fut nommé généralissime des armées : la Cour irritée, ordonna au Parlement de se transférer à

Pontoiſe ; quelques Conſeillers obéirent : on vit ainſi deux Parlemens, qui ſe conteſtaient l'un à l'autre leur autorité, qui donnaient des arrêts contraires, & qui par-là ſe feraient rendus le mépris du peuple, s'ils ne s'étaient toujours accordés à demander l'expulſion de Mazarin ; tant la haine contre ce miniſtre ſemblait alors le devoir eſſentiel d'un Français.

Il ne ſe trouva dans ce temps aucun parti qui ne fût faible ; celui de la Cour l'était autant que les autres ; l'argent & les forces manquaient à tous ; les factions ſe multipliaient ; les combats n'avaient produit de chaque côté que des pertes & des regrets : la Cour ſe vit obligée de ſacrifier encore Mazarin, que tout le monde appellait la cauſe des troubles, & qui n'en était que le prétexte : il ſortit une ſeconde fois du royaume ; pour ſurcroît de honte, il fallut que le Roi donnât une déclaration publique, par laquelle il renvoyait ſon Miniſtre, en vantant ſes ſervices, & en ſe plaignant de ſon éxil. 12 Août 1652.

Charles premier, roi d'Angleterre, venait de perdre la tête ſur un échafaud, pour avoir dans le commencement des troubles, abandonné le ſang de Stafford ſon ami, à ſon Parlement.

Louis XIV, au contraire, devint le maître paiſible de ſon royaume en ſouffrant l'exil de Mazarin : ainſi les mêmes faibleſſes eurent des ſuccès bien différens. Le roi d'Angleterre, en abandonnant ſon favori, enhardit un peuple qui reſpirait la guerre & qui haïſſait les Rois ; & Louis XIV (ou plutôt la Reine mère) en renvoyant le Cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimait la royauté.

Le Cardinal à peine parti pour aller à Bouillon, lieu de ſa nouvelle retraite, les citoyens de Paris, de leur ſeul mouvement, députèrent au Roi pour le ſupplier de revenir dans ſa Capitale : il y rentra ; & tout y fut ſi paiſible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avait été dans la confuſion. Gaſton d'Orléans, malheureux dans ſes entrepriſes qu'il ne ſçut jamais ſoutenir, fut relégué à Blois, où il paſſa le reſte de ſa vie dans le repentir ; & il fut le deuxiéme fils de Henri le grand, qui mourut ſans beaucoup de gloire. Le cardinal de Retz, peut-être auſſi imprudent que ſublime & audacieux, fut arrêté dans le Louvre ; & après avoir été conduit de priſon en priſon, il mena long-

temps une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que son grand courage n'avait pu connaître dans les agitations de sa fortune,

Quelques Conseillers, qui avaient le plus abusé de leur ministère, payèrent leurs démarches par l'exil, les autres se renfermèrent dans les bornes de la magistrature, & quelques-uns s'attachèrent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq cens écus, que Fouquet, procureur général & surintendant des finances, leur fit donner sous-main. *

Le prince de Condé cependant, abandonné en France de presque tous ses partisans, & mal secouru des Espagnols, continuait sur les frontières de la Champagne une guerre malheureuse : il restait encore des factions dans Bordeaux ; mais elles furent bientôt appaisées.

Ce calme du Royaume était l'effet du bannissement du cardinal Mazarin ; cependant à peine fut-il chassé par le cri général des Français, & par une déclaration du Roi, que le Roi le fit revenir : il fut étonné de rentrer dans

Mars 1653.

* Mémoires de Gourville.

Paris, tout-puissant & tranquille. Louis XIV le reçut comme un père, & le peuple comme un maître : on lui fit un festin à l'Hôtel de ville, au milieu des acclamations des citoyens ; il jetta de l'argent à la populace ; mais on dit que dans la joie d'un si heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconstance. Le Parlement, après avoir mis sa tête à prix, comme celle d'un voleur public, le complimenta par députés ; & ce même Parlement peu de temps après condamna par contumace le prince de Condé à perdre la vie ;
27 Mars 1653. changement ordinaire dans de pareils temps, & d'autant plus humiliant, que l'on condamnait par des arrêts celui dont on avait si long-temps partagé les fautes.

On vit le Cardinal, qui pressait cette condamnation de Condé, marier au prince de Conti son frère l'une de ses niéces ; preuve que le pouvoir de ce ministre allait être sans bornes.



CHAPITRE V.

Etat de la France, jusqu'à la mort du Cardinal Mazarin en 1661.

PENDANT que l'état avait été ainsi déchiré au-dedans, il avait été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroi, de Lens & de Norlingue fut perdu : la place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols ; ils chassèrent les Français de Barcelone ; ils reprirent Casal en Italie. Cependant, malgré les 1651.
tumultes d'une guerre civile, & le poids d'une guerre étrangère, Mazarin avait été assez heureux pour conclure cette célébre paix de Westphalie, par laquelle 1648.
l'Empereur & l'empire vendirent au Roi & à la couronne de France, la souveraineté de l'Alsace, pour trois millions de livres payables à l'Archiduc ; c'est-à-dire, pour six millions d'aujourd'hui. Par ce traité, devenu pour l'avenir la base de tous les traités, un nouvel électorat fut créé pour la maison de Bavière : les droits de tous les Princes & des villes impériales, les priviléges

des moindres gentilshommes Allemans furent confirmés : le pouvoir de l'Empereur fut restreint dans des bornes étroites, & les Français joints aux Suédois devinrent législateurs de l'Allemagne. Cette gloire de la France était au moins en partie due aux armes de la Suéde ; Gustave-Adolphe avait commencé d'ébranler l'Empire : ses Généraux avaient encore poussé assez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de sa fille Christine : son général Vrangel était prêt d'entrer en Autriche. Le comte de Konigsmarck était maître de la moitié de la ville de Prague, & assiégeait l'autre, lorsque cette paix fut conclue : pour accabler ainsi l'Empereur, il n'en coûta guères à la France qu'un million par an donné aux Suédois.

Aussi la Suéde obtint par ces traités de plus grands avantages que la France ; elle eut la Poméranie, beaucoup de places & de l'argent : elle força l'Empereur de faire passer entre les mains des Luthériens des bénéfices qui appartenaient aux Catholiques romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cause de Dieu était trahie : les Protestans se vantèrent qu'ils avaient sanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des Papistes : l'intérêt seul fit parler tout le monde.

L'Espagne n'entra point dans cette paix, & avec assez de raison; car voyant la France plongée dans les guerres civiles, le Ministre Espagnol espéra profiter de nos divisions : les troupes allemandes licenciées devinrent aux Espagnols un nouveau secours : l'Empereur depuis la paix de Munster fit passer en Flandre, en quatre ans de temps, près de trente mille hommes : c'était une violation manifeste des traités ; mais ils ne sont jamais exécutés autrement.

Les Ministres de Madrid eurent, dans ce traité de Westphalie, l'adresse de faire une paix particulière avec la Hollande : la Monarchie Espagnole fut enfin trop heureuse de n'avoir plus pour ennemis, & de reconnaître pour souverains, ceux qu'elle avait traité si long-temps de rebelles, indignes de pardon : ces républicains augmentèrent leurs richesses, & affermirent leur grandeur & leur tranquillité, en traitant avec l'Espagne, sans rompre avec la France.

Ils étaient si puissans, que dans une guerre qu'ils eurent quelque temps après avec l'Angleterre, ils mirent en mer cent 1653.
vaisseaux de ligne ; & la victoire demeura souvent indécise entre Black l'amiral Anglais, & Tromp l'amiral de Hollande, qui étaient tous deux sur mer ce

que les Condés & les Turennes étaient ſur terre. La France n'avait pas en ce temps dix vaiſſeaux de cinquante piéces de canon qu'elle pût mettre en mer ; ſa marine s'anéantiſſait de jour en jour.

Louis XIV ſe trouva donc en 1653 maître abſolu d'un royaume, encore ébranlé des ſecouſſes qu'il avait reçuës, rempli de deſordres en tout genre d'adminiſtration, mais plein de reſſources ; n'ayant aucun allié, excepté la Savoie, pour faire une guerre offenſive, & n'ayant plus d'ennemis étrangers que l'Eſpagne, qui était alors en plus mauvais état que la France. Tous les Français, qui avaient fait la guerre civile, étaient ſoumis, hors le prince de Condé & quelques-uns de ſes partiſans, dont un ou deux lui étaient demeurés fidéles, par amitié & par grandeur d'ame, comme le comte de Coligni & Bouteville ; & les autres, parce que la Cour ne voulut pas les acheter aſſez chèrement.

Condé, devenu général des armées eſpagnoles, ne put relever un parti qu'il avait affaibli lui-même par la deſtruction de leur infanterie aux journées de Rocroi & de Lens : il combattait avec des troupes nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux régimens français, qui avaient appris à vaincre ſous lui, &

qui étaient commandés par Turenne.

Le sort de Turenne & de Condé fut d'être toujours vainqueurs, quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, & d'être battus, quand ils commandèrent les Espagnols. Turenne avait à peine sauvé les débris de l'armée d'Espagne à la bataille de Rétel, lorsque de Général du Roi de France, il s'était fait le Lieutenant de dom Estevan de Gamarre.

Le prince de Condé eut le même sort devant Arras : l'Archiduc & lui assiégeaient cette ville ; Turenne les assiégea dans leur camp, & força leurs lignes ; les troupes de l'Archiduc furent mises en fuite. Condé avec deux régimens de Français & de Lorrains, soutint seul les efforts de l'armée de Turenne ; & tandis que l'Archiduc fuyait, il battit le maréchal d'Hoquincourt, il repoussa le maréchal de la Ferté, & se retira victorieux en couvrant la retraite des Espagnols vaincus. Aussi le Roi d'Espagne lui écrivit ces propres paroles : *j'ai sçu que tout était perdu, & que vous avez tout conservé.* 25 Août 1654.

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles ; mais il est certain que Condé était un des grands hommes de guerre qui eussent jamais paru, & l'Archiduc & son Conseil ne

voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avait proposé.

Arras sauvé, les lignes forcées, & l'Archiduc mis en fuite, comblèrent Turenne de gloire; & on observa que dans la lettre écrite au nom du Roi au Parlement * sur cette victoire, on y attribua le succès de toute la campagne au cardinal Mazarin, & qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le Cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieuës d'Arras avec le Roi : il était même entré dans le camp au siége de Stenai, que Turenne avait pris avant de secourir Arras. On avait tenu devant le Cardinal des conseils de guerre: sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du ministère ne put effacer.

Le Roi ne se trouva point à la bataille d'Arras, & aurait pu y être : il était allé à la tranchée au siége de Stenai : mais le cardinal Mazarin ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne, à laquelle le repos de l'Etat & la puissance du Ministre semblaient attachés.

D'un côté, Mazarin maître absolu de la France & du jeune Roi; de l'autre, dom Louis de Haro, qui gouvernait

* *Datée de Vincennes du 11 Septembre 1654.*

l'Espagne & Philippe IV, continuaient sous le nom de leurs maîtres cette guerre peu vivement soûtenue. Il n'était pas encore question dans le monde du nom de Louis XIV, & jamais on n'avait parlé du roi d'Espagne : il n'y avait alors aucune tête couronnée en Europe qui eût une gloire personnelle : la seule Christine, reine de Suéde, gouvernait par elle-même, & soûtenait l'honneur du trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres états.

Charles II, roi d'Angleterre, fugitif en France avec sa mère & son frère, y traînait ses malheur & ses espérances. Un simple citoyen avait subjugué l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande : Cromwel, cet usurpateur digne de régner, avait pris le nom de protecteur, & non celui de Roi ; parce que les Anglais sçavaient jusqu'où les droits de leurs Rois devaient s'étendre, & ne connoissaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un protecteur.

Il affermit son pouvoir en sçachant le réprimer à propos : il n'entreprit point sur les priviléges, dont le peuple était jaloux ; il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de Londres ; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offensa point les yeux par trop de faste ;

il ne se permit aucun plaisir ; il n'accumula point des trésors ; il eut soin que la justice fût observée avec cette impartialité impitoyable, qui ne distingue point les grands des petits.

Le frère de Pantaléon Sa, ambassadeur de Portugal en Angleterre, ayant cru que sa licence seroit impunie, parce que la personne de son frère était sacrée, insulta des citoyens de Londres, & en fit assassiner un pour se venger de la résistance des autres ; il fut condamné à être pendu. Cromwel qui pouvait lui faire grace, le laissa exécuter, & signa le lendemain un traité avec l'Ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si florissant ; jamais l'Angleterre n'avait été si riche : ses flottes victorieuses faisaient respecter son nom dans toutes les mers ; tandis que Mazarin, uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, laissait languir dans la France la justice, le commerce, la marine, & même les finances. Maître de la France, comme Cromwel de l'Angleterre, après une guerre civile, il eût pu faire pour le pays qu'il gouvernoit, ce que Cromwel avait fait pour le sien ; mais il étoit étranger, & l'ame de Mazarin qui n'avait pas la barbarie de celle de Cromwel, n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les nations de l'Europe, qui avaient négligé l'alliance de l'Angleterre sous Jacques premier & sous Charles, la briguèrent sous le Protecteur: la reine Christine elle-même, quoiqu'elle eût détesté le meurtre de Charles premier, entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle estimait.

Mazarin & dom Louis de Haro prodiguèrent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le Protecteur : il goûta quelque temps la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissans Royaumes de la Chrétienté.

Le Ministre Espagnol lui offrait de l'aider à prendre Calais; Mazarin lui proposait d'assiéger Dunkerque, & de lui remettre cette Ville. Cromwel avait à choisir entre les clefs de la France & celles de la Flandre : il fut beaucoup sollicité aussi par Condé; mais il ne voulut point négocier avec un Prince qui n'avait plus pour lui que son nom, & qui était sans parti en France, & sans pouvoir chez les Espagnols.

Le Protecteur se détermina pour la France, mais sans faire de traité particulier; & sans partager des conquêtes par avance : il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises : son dessein était d'enlever l'Amérique

aux Espagnols; mais ils furent avertis à
Mai 1655. temps : les Amiraux de Cromwel leur
prirent du moins la Jamaïque, province
que les Anglais possèdent encore, & qui
assure leur commerce dans le nouveau
monde. Ce ne fut qu'après l'expédition
de la Jamaïque, que Cromwel signa son
traité avec le roi de France, mais sans
faire encore mention de Dunkerque. Le
Protecteur traita d'égal à égal ; il força
le Roi à reconnoître ce titre de Protecteur :
son Secrétaire signa avant le Plénipotentiaire de France, dans la minute
du traité qui resta en Angleterre ; mais
8 Novembre 1655. il traità véritablement en supérieur, en
obligeant le Roi de France de faire sortir
de ses états Charles II & le duc d'Yorck,
petit-fils de Henri IV, à qui la France
devait un asyle.

Tandis que Mazarin faisait ce traité,
Charles II lui demandait une de ses nièces en mariage. Le mauvais état de ses
affaires, qui obligeait ce Prince à cette
démarche, fut ce qui lui attira un refus :
on a même soupçonné le Cardinal d'avoir
voulu marier au fils de Cromwel celle
qu'il refusait au roi d'Angleterre : ce
qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite
le chemin du trône moins fermé à Charles II,
il voulut renouer ce mariage ;
mais il fut refusé à son tour.

La mère de ces deux Princes, Henriette de France, fille de Henri le Grand, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le Cardinal d'obtenir au moins de Cromwel qu'on lui payât son douaire : c'était le comble des humiliations les plus douloureuses, de demander une subsistance à celui qui avait versé le sang de son mari sur un échafaut. Mazarin fit de faibles instances en Angleterre au nom de cette Reine, & lui annonça qu'il n'avait rien obtenu : elle resta à Paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de Cromwel ; tandis que ses enfans allaient dans l'armée de Condé & de dom Juan d'Autriche, apprendre le métier de la guerre contre la France qui les abandonnait.

Les enfans de Charles premier chassés de France, se refugièrent en Espagne. Les Ministres Espagnols éclatèrent dans toutes les Cours, & sur-tout à Rome, de vive voix & par écrit, contre un Cardinal, qui sacrifiait, disoient-ils, les loix divines & humaines, l'honneur & la religion, au meurtrier d'un Roi, & qui chassait de France Charles II & le duc d'Yorck, cousins de Louis XIV, pour plaire au bourreau de leur père. Pour toute réponse aux cris de ces Espagnols,

on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au Protecteur.

La guerre continuait toujours en Flandre avec des sujets divers. Turenne ayant assiégé Valenciennes avec le maréchal de la Ferté, éprouva le même revers que
17 Juill. 1656. Condé avait essuyé devant Arras. Le Prince, secondé alors de dom Juan d'Autriche, plus digne de combattre à ses côtés, que n'était l'Archiduc, força les lignes du Maréchal de la Ferté, le prit prisonnier & délivra Valenciennes. Turenne fit ce que Condé avait fait dans une déroute pareille : il sauva l'armée battue, & fit tête par-tout à l'ennemi; il alla même un mois après assiéger & prendre la petite ville de la Capelle : c'était peut-être la première fois qu'une armée battue avait osé faire un siége.

Cette marche de Turenne, si estimée, après laquelle la Capelle fut prise, fut éclipsée par une marche plus belle encore du prince de Condé. Turenne assiégeait
30 Mai 1658. à peine Cambrai, que Condé suivi de deux mille chevaux, perça à travers l'armée des assiégeans, & ayant renversé tout ce qui voulait l'arrêter, il se jetta dans la Ville : les citoyens reçurent à genoux leur libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déployaient les ressources de leur génie :

on les admirait dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes même qu'ils sçavaient toujours réparer. Leurs talens arrêtaient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre Monarchie; mais le desordre des finances en Espagne & en France était encore un plus grand obstacle à leurs succès.

La ligue faite avec Cromwel donna enfin à la France une supériorité plus marquée; d'un côté, l'amiral Blak alla brûler les galions d'Espagne auprès des isles Canaries, & leur fit perdre les seuls trésors avec lesquels la guerre pouvait se soûtenir : de l'autre, vingt vaisseaux anglais vinrent bloquer le port de Dunkerque, & six mille vieux soldats qui avaient fait la révolution d'Angleterre, renforcèrent l'armée de Turenne.

Alors Dunkerque, la plus importante place de la Flandre, fut assiégée par mer & par terre. Condé & dom Juan d'Autriche, ayant ramassé toutes leurs forces, se présentèrent pour la secourir : l'Europe avait les yeux sur cet événement : le cardinal Mazarin mena Louis XIV auprès du théatre de la guerre, sans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans : ce Prince se tint dans Calais, tandis que son armée

14 Juin 1658. attaqua celle d'Eſpagne près des Dunes, & qu'elle remporta la plus belle victoire dont on eût entendu parler depuis la journée de Rocroi.

Le génie du prince de Condé ne put rien ce jour-là contre les meilleures troupes de France & d'Angleterre : l'armée Eſpagnole fut détruite : Dunkerque ſe rendit bientôt après : le Roi accourut avec ſon Miniſtre pour voir paſſer la garniſon. Le Cardinal ne laiſſa paraître Louis XIV, ni comme guerrier, ni comme roi ; il n'avait pas d'argent à diſtribuer aux ſoldats ; à peine était-il ſervi : il allait manger chez Mazarin, ou chez le vicomte de Turenne, quand il allait à l'armée.

Cet oubli de la dignité royale, n'était pas dans Louis XIV l'effet du mépris pour le faſte, mais celui du dérangement de ſes affaires, & du ſoin que le Cardinal avait de réunir pour ſoi-même la ſplendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans Dunkerque, que pour la rendre au lord Lockhart, ambaſſadeur de Cromwel. Mazarin eſſaya ſi par quelque fineſſe il pourrait éluder le traité & ne pas remettre la place : mais Lockhart menaça, & la fermeté anglaiſe l'emporta ſur l'habileté italienne.

Pluſieurs perſonnes ont aſſuré que le

Cardinal, qui s'était attribué l'événement d'Arras, voulut engager Turenne à lui céder encore l'honneur de la bataille des Dunes. Du Bec-crépin, comte de Moret, vint, dit-on, de la part du Ministre, proposer au Général d'écrire une lettre, par laquelle il parût que le Cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. Turenne reçut avec mépris ces insinuations, & ne voulut point donner un aveu, qui eût produit la honte d'un général d'armée & le ridicule d'un homme d'Eglise. Mazarin, qui avait eu cette faiblesse, eut celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec Turenne.

Quelque temps après le siége de Dunkerque, Cromwel mourut à l'âge de cinquante-cinq ans, au milieu des projets qu'il faisait pour l'affermissement de sa puissance & pour la gloire de sa nation: il avait humilié la Hollande, imposé les conditions d'un traité au Portugal, vaincu l'Espagne & forcé la France à briguer son appui: il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ses Amiraux s'étaient conduits à Lisbonne: *Je veux qu'on respecte la République Anglaise, autant qu'on a respecté autrefois la République Romaine.* Il est faux qu'il ait fait l'enthousiaste & le faux

13 Septembre 1658.

prophéte à ſa mort, comme l'ont débité quelques écrivains ; mais il eſt ſûr qu'il mourut avec la fermeté d'ame qu'il avait montrée toute ſa vie : il fut enterré en Monarque légitime, & laiſſa la réputation d'un grand Roi, qui couvrait les crimes d'un uſurpateur.

Le chevalier Temple prétend que Cromwel avait voulu avant ſa mort s'unir avec l'Eſpagne contre la France, & ſe faire donner Calais avec le ſecours des Eſpagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français : rien n'était plus dans ſon caractère & dans ſa politique. Il eût été l'idole du peuple Anglais, en dépouillant ainſi, l'une après l'autre, deux nations que la ſienne haïſſait également : la mort renverſa ſes grands deſſeins, ſa tyrannie, & la grandeur de l'Angleterre.

Il eſt à remarquer qu'on porta le deuil de Cromwel à la Cour de France, & que Mademoiſelle fut la ſeule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un Roi ſon parent.

Richard Cromwel ſuccéda paiſiblement & ſans contradiction au Protectorat de ſon père, comme un Prince de Galles aurait ſuccédé à un Roi d'Angleterre.

Richard fit voir, que du caractère d'un ſeul homme dépend la deſtinée d'un

état : il avait un génie bien contraire à celui d'Olivier Cromwel, toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce qui sacrifie tout à ses intérêts. Il eût conservé l'héritage acquis par les travaux de son père, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux Officiers de l'armée, qui s'opposaient à son élévation : il aima mieux se démettre du gouvernement, que de régner par des assassinats ; il vécut particulier, & même ignoré, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans dans le pays dont il avait été quelques jours le souverain. Après sa démission du Protectorat, il voyagea en France : on sçait qu'à Montpellier le prince de Conti, frère du grand Condé, en lui parlant sans le connaître, lui dit un jour : *Olivier Cromwel était un grand homme, mais son fils Richard est un misérable de n'avoir pas sçu jouir du fruit des crimes de son père.* Cependant ce Richard vécut heureux, & son père n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque temps auparavant la France vit un autre exemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. Christine, reine de Suéde, vint à Paris : on admira en elle une jeune Reine, qui à vingt-sept ans avait renoncé à la souveraineté dont elle était digne, pour vivre

libre & tranquille. Il eſt honteux aux écrivains proteſtans, d'avoir oſé dire ſans la moindre preuve, qu'elle ne quitta ſa couronne, que parce qu'elle ne pouvait plus la garder: elle avait formé ce deſſein dès l'âge de vingt ans, & l'avait laiſſé meurir ſept années. Cette réſolution, ſi ſupérieure aux idées vulgaires & ſi long-temps méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui reprochèrent de la légèreté & une abdication involontaire: l'un de ces deux reproches détruiſait l'autre; mais il faut toujours que ce qui eſt grand ſoit attaqué par les petits eſprits.

Pour connaître le génie unique de cette Reine, on n'a qu'à lire ſes lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à Chanut, autrefois ambaſſadeur de France auprès d'elle: « J'ai poſſédé ſans faſte; » je quitte avec facilité: après cela, ne » craignez pas pour moi; mon bien n'eſt » pas au pouvoir de la fortune. » Elle écrivit au prince de Condé: « Je me » tiens autant honorée par votre eſtime » que par la couronne que j'ai portée. » Si après l'avoir quittée, vous m'en » jugez moins digne, j'avouerai que le » repos que j'ai tant ſouhaité me coûte » cher: mais je ne me repentirai pour» tant point de l'avoir acheté au prix

» d'une couronne, & je ne noircirai » jamais une action qui m'a semblé si » belle, par un lâche repentir ; & s'il » arrive que vous condamniez cette ac- » tion, je vous dirai pour toute excuse, » que je n'aurais pas quitté les biens que » la fortune m'a donnés, si je les eusse » crus nécessaires à ma félicité, & que » j'aurais prétendu à l'empire du monde, » si j'eusse été aussi assurée d'y réussir, » ou de mourir, que le serait le grand » Condé. »

Telle était l'ame de cette personne si singulière : tel était son stile dans notre langue, qu'elle avait parlée rarement. Elle sçavait huit langues ; elle avait été disciple & amie de Descartes, qui mourut à Stockholm dans son palais, après n'avoir pu obtenir seulement une pension en France, où ses ouvrages furent même proscrits pour les seules bonnes choses qui y fussent. Elle avait attiré en Suéde tous ceux qui pouvaient l'éclairer : le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses sujets, l'avait dégoûtée de régner sur un peuple qui n'était que soldat : elle crut qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui pensent, que de commander à des hommes sans lettres ou sans génie. Elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus :

ſon deſſein était d'aller ſe retirer au milieu d'eux en Italie. Elle ne vint en France, que pour y paſſer, parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître : ſon goût la fixait à Rome. Dans cette vue elle avait quitté la religion luthérienne pour la catholique ; indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne fit point ſcrupule de ſe conformer en apparence aux ſentimens du peuple chez lequel elle voulut paſſer ſa vie. Elle avait quitté ſon royaume en 1654, & fait publiquement à Inſpruck la cérémonie de ſon abjuration. Elle plut à la cour de France, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme dont le génie pût atteindre au ſien. Le Roi la vit & lui fit de grands honneurs, mais il lui parla à peine : élevé dans l'ignorance, le bon ſens avec lequel il était né, le rendait timide.

La plûpart des femmes & des courtiſans n'obſervèrent autre choſe dans cette Reine philoſophe, ſinon qu'elle n'était pas coëffée à la françaiſe, & qu'elle danſait mal : les ſages ne condamnèrent dans elle que le meurtre de Monaldeſchi ſon écuyer, qu'elle fit aſſaſſiner à Fontainebleau dans un ſecond voyage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, ayant renoncé à la royauté, elle n'avait plus aucun droit de faire

justice : ce n'était pas une Reine qui punissait un crime d'état ; c'était une femme qui terminait une galanterie par un meurtre. Cette honte & cette cruauté ternirent la philosophie, qui lui avait fait quitter un trône : elle eût été punie en Angleterre ; mais la France ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité du Roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité.

Après la mort de Cromwel, & la déposition de son fils, l'Angleterre resta un an dans la confusion de l'anarchie. Charles-Gustave, à qui la reine Christine avait donné le royaume de Suéde, se faisait redouter dans le Nord & dans l'Allemagne. L'empereur Ferdinand était mort en 1657 ; son fils Léopold âgé de dix-sept ans, déja roi de Hongrie & de Bohème, n'avait point été élu roi des Romains du vivant de son père. Mazarin voulut essayer de faire Louis XIV empereur : ce dessein était chimérique ; il eût fallu ou forcer les Electeurs, ou les séduire. La France n'était ni assez forte pour ravir l'empire, ni assez riche pour l'acheter ; aussi les premières ouvertures faites à Francfort par le maréchal de Grammont & par Lionne, furent-elles abandonnées aussi-tôt que proposées. Léopold fut élu : tout ce que put

la politique de Mazarin, ce fut de faire une ligue avec les princes Allemans, pour l'obſervation des traités de Munſter, & pour donner un frein à l'autorité de l'Empereur ſur l'empire.

Août 1658.

La France, après la bataille des Dunes, était puiſſante au dehors, par la gloire de ſes armes, & par l'état où étaient réduites les autres nations : mais le dedans ſouffrait ; il était épuiſé d'argent ; on avait beſoin de la paix.

Les nations, dans les monarchies chrétiennes, n'ont preſque jamais d'intérêt aux guerres de leurs ſouverains : des armées mercénaires levées par ordre d'un Miniſtre, & conduites par un Général qui obéit en aveugle à ce Miniſtre, font pluſieurs campagnes ruineuſes, ſans que les Rois au nom deſquels elles combattent, ayent l'eſpérance, ou même le deſſein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu : il paye tout ; il ſouffre dans la proſpérité des armes, comme dans l'adverſité ; & la paix lui eſt preſque auſſi néceſſaire, après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ſes places frontières.

Il fallait deux choſes au Cardinal, pour conſommer heureuſement ſon miniſtère ; faire la paix, & aſſurer le repos

de l'état par le mariage du Roi. Ce prince avait été malade dangereusement après la campagne de Dunkerque; on avait tremblé pour sa vie : le Cardinal, qui n'était pas aimé de Monsieur, frère du Roi, avait songé dans ce péril à mettre à couvert ses richesses immenses, & à préparer sa retraite. Toutes ces considérations le déterminèrent à marier Louis XIV promptement : deux partis se présentaient, la fille du Roi d'Espagne, & la princesse de Savoie. Le cœur du Roi avait pris un autre engagement; il aimait éperdument mademoiselle Mancini, l'une des niéces du cardinal : né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ses volontés, plein de passion & sans expérience, il aurait pu se résoudre à épouser sa maîtresse.

Madame de Motteville, favorite de la Reine mère, dont les mémoires ont un grand air de vérité, prétend que Mazarin fut tenté de laisser agir l'amour du Roi, & de mettre sa niéce sur le trône: il avait déja marié une autre niéce au prince de Conti, une au duc de Mercœur: celle que Louis XIV aimait, avait été demandée en mariage par le roi d'Angleterre; c'étaient autant de titres qui pouvaient justifier son ambition. Il pressentit adroitement la Reine mère : *je*

crains bien, lui dit-il, *que le Roi ne veuille trop fortement épouſer ma niéce.* La Reine, qui connoiſſait le Miniſtre, comprit qu'il ſouhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une Princeſſe du ſang d'Autriche, fille, femme & mère de Rois; & avec l'aigreur que lui inſpirait depuis quelque temps un Miniſtre qui affectait de ne plus dépendre d'elle; elle lui dit: *Si le Roi était capable de cette indignité, je me mettrois avec mon ſecond fils à la tête de toute la nation, contre le Roi & contre vous.*

Mazarin ne pardonna jamais, dit-on, cette réponſe à la Reine: mais il prit le ſage parti de penſer comme elle; il ſe fit lui-même un honneur & un mérite de s'oppoſer à la paſſion de Louis XIV; ſon pouvoir n'avait pas beſoin d'une Reine de ſon ſang pour appui; il craignait même le caractère de ſa niéce; & il crut affermir encore la puiſſance de ſon miniſtère, en fuyant la gloire dangereuſe d'élever trop ſa maiſon.

Dès l'année 1656, il avait envoyé Lionne en Eſpagne, ſolliciter la paix & demander l'Infante; mais dom Louis de Haro, perſuadé que quelque faible que fût l'Eſpagne, la France ne l'était pas moins, avait rejeté les offres du Cardinal:

l'Infante, fille du premier lit, était destinée au jeune Léopold. Le roi d'Espagne n'avait alors de son second mariage qu'un fils, dont l'enfance mal-saine faisait craindre pour sa vie : on voulait que l'Infante, qui pouvait être héritière de tant d'états, portât ses droits dans la maison d'Autriche, & non dans une maison ennemie : mais enfin, Philippe IV ayant eu un autre fils, dom Philippe Prosper, & sa femme étant encore enceinte, le danger de donner l'Infante au roi de France lui parut moins grand, & la bataille des Dunes lui rendit la paix nécessaire.

Les Espagnols promirent l'Infante, & demandèrent une suspension d'armes. Mazarin & dom Louis se rendirent sur les frontières d'Espagne & de France, dans l'isle des Faisans. Quoique le mariage d'un roi de France & la paix générale fussent l'objet de leurs conférences ; cependant plus d'un mois se passa à arranger les difficultés sur la préséance & à régler des cérémonies : les Cardinaux se disaient égaux aux Rois, & supérieurs aux autres souverains. La France prétendait avec plus de justice la prééminence sur les autres Rois : cependant dom Louis de Haro mit une égalité

parfaite entre Mazarin & lui, entre la France & l'Eſpagne.

Les conférences durèrent quatre mois. Mazarin & dom Louis y déployèrent toute leur politique : celle du Cardinal était la fineſſe, celle de dom Louis la lenteur : celui-ci ne donnait preſque jamais de paroles, & celui-là en donnait toujours d'équivoques. Le génie du miniſtre Italien était de vouloir ſurprendre; celui de l'Eſpagnol était de s'empêcher d'être ſurpris. On prétend qu'il diſait du Cardinal : *il a un grand défaut en politique, c'eſt qu'il veut toujours tromper.*

Telle eſt la viciſſitude des choſes humaines, que de ce fameux traité des Pyrenées, il n'y a pas deux articles qui ſubſiſtent aujourd'hui. Le roi de France garda le Rouſſillon, qu'il eût toujours conſervé ſans cette paix : mais à l'égard de la Flandre, la monarchie eſpagnole n'y a plus rien. Nous étions alors les amis néceſſaires du Portugal; nous ne le ſommes plus; tout eſt changé. Mais ſi dom Louis de Haro avait dit que le cardinal Mazarin ſçavait tromper, on a dit depuis qu'il ſçavait prévoir : il méditait dès long-temps l'alliance de la France & de l'Eſpagne. On cite cette fameuſe lettre de lui, écrite pendant

les négociations de Munster: « Si le Roi
» très-chrétien pouvait avoir les Pays-bas
» & la Franche-comté en dot, en épou-
» sant l'Infante ; alors nous pourrions
» aspirer à la succession d'Espagne, quel-
» que renonciation qu'on fît faire à l'In-
» fante ; & ce ne seroit pas une attente
» fort éloignée, puisqu'il n'y a que la
» vie du Prince son frère qui l'en pût
» exclure. » Ce Prince était alors Balthasar qui mourut en 1649.

Le Cardinal se trompait évidemment, en pensant qu'on pourrait donner les Pays-bas & la Franche-comté en mariage à l'Infante : on ne stipula pas une seule ville pour sa dot ; au contraire on rendit à la monarchie espagnole des villes considérables qu'on avait conquises, comme Saint-Omer, Ypres, Menin, Oudenarde & d'autres places : on en garda quelques-unes. Le Cardinal ne se trompa pas, en croyant que la renonciation serait un jour inutile : mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le prince dom Balthasar mourrait en 1649 ; qu'ensuite les trois enfans du second mariage seraient enlevés au berceau ; que Charles, le cinquième de tous ses enfans mâles, mourrait sans postérité, & que ce Roi autrichien ferait un jour un testament en

faveur d'un petit-fils de Louis XIV. Mais enfin le cardinal Mazarin prévit ce que vaudraient des renonciations, en cas que la poſtérité mâle de Philippe IV s'éteignît ; & des événemens étrangers l'ont juſtifié, après plus de cinquante années.

Marie-Thérèſe, pouvant avoir pour dot les villes que la France rendait, n'apporta par ſon contrat de mariage, que cinq cens mille écus d'or au ſoleil ; il en coûta davantage au Roi pour l'aller récevoir ſur la frontière. Ces cinq cens mille écus, valant alors deux millions cinq cens mille livres, furent pourtant le ſujet de beaucoup de conteſtations entre les deux Miniſtres : enfin la France n'en reçut jamais que cent mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage préſent & réel, que celui de la paix, l'Infante renonça à tous les droits qu'elle pourrait jamais avoir ſur aucune des terres de ſon père ; & Louis XIV ratifia cette renonciation de la manière la plus ſolemnelle, & la fit enſuite enrégiſtrer au Parlement.

Ces renonciations & ces cinq cens mille écus de dot ſemblaient être les clauſes ordinaires des mariages des Infantes d'Eſpagne avec les rois de France : la reine Anne d'Autriche, fille de Philippe III, avait été mariée à Louis XIII

à ces mêmes conditions ; & quand on avait marié Isabelle, fille de Henri le grand, avec Philippe IV, roi d'Espagne, on n'avait pas stipulé plus de cinq cens mille écus d'or pour sa dot, dont même on ne lui paya jamais rien : de sorte qu'il ne paraissait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages ; on n'y voyait que des filles de Rois mariées à des Rois, ayant à peine un présent de noces.

Le duc de Lorraine Charles IV, de qui la France & l'Espagne avaient beaucoup à se plaindre, ou plutôt, qui avait beaucoup à se plaindre d'elles, fut compris dans le traité, mais en Prince malheureux, qu'on punissait, parce qu'il ne pouvait se faire craindre. La France lui rendit ses états en démolissant Nanci, & & en lui défendant d'avoir des troupes. Dom Louis de Haro obligea le cardinal Mazarin à faire recevoir en grace le prince de Condé, en menaçant de lui laisser en souveraineté Rocroi, le Catelet & d'autres places dont il était en possession : ainsi la France gagna à la fois ces villes & le grand Condé : il perdit sa charge de grand-maître de la maison du Roi, & ne revint presque qu'avec sa gloire.

Charles II, roi titulaire d'Angleterre,

plus malheureux alors que le duc de Lorraine, vint près des Pyrenées, où l'on traitait cette paix : il implora le ſecours de dom Louis & de Mazarin : il ſe flatait que leurs Rois, ſes couſins-germains, réunis, oſeraient enfin venger une cauſe commune à tous les ſouverains, puiſqu'enfin Cromwel n'était plus; il ne put ſeulement obtenir une entrevue, ni avec Mazarin, ni avec dom Louis. Lockhart, cet ambaſſadeur de Cromwel, était à ſaint-Jean de Luz, & ſe faiſait reſpecter encore même après la mort du Protecteur; & les deux Miniſtres, dans la crainte de choquer cet Anglais, refusèrent de voir Charles II : ils penſaient que ſon rétabliſſement était impoſſible, & que toutes les factions anglaiſes, quoique diviſées entr'elles, conſpiraient également à ne jamais reconnaître de Rois. Ils ſe trompèrent tous deux : la fortune fit peu de mois après ce que ces deux Miniſtres auraient pu avoir la gloire d'entreprendre. Charles fut rappellé dans ſes états par les Anglais, ſans qu'un ſeul potentat de l'Europe ſe fût jamais mis en devoir, ni d'empêcher le meurtre du père, ni de ſervir au rétabliſſement du fils : il fut reçu dans les plaines de Douvres, par vingt mille citoyens, qui ſe jettèrent à genoux devant

lui : des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit que presque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut peut-être jamais de spectacle plus touchant, ni de révolution plus subite : ce changement se fit en bien moins de temps que le traité des Pyrenées ne fut conclu ; & Charles II était déja paisible possesseur de l'Angleterre, que Louis XIV n'était pas même encore marié par procureur.

Enfin le cardinal Mazarin ramena le Roi & la nouvelle Reine à Paris. Un père, qui aurait marié son fils sans lui donner l'administration de son bien, n'en eût pas usé autrement que Mazarin; il revint plus puissant & plus jaloux de sa puissance & même de ses honneurs, que jamais; il ne donna plus la main aux Princes du sang en lieu tiers, comme autrefois. Celui qui avait traité dom Louis de Haro en égal, voulut traiter le grand Condé en inférieur : il marchait alors avec un faste royal, ayant outre ses gardes une compagnie de mousquetaires, qui est aujourd'hui la seconde compagnie des mousquetaires du Roi. On n'eut plus auprès de lui un accès libre : si quelqu'un était assez mauvais courtisan, pour demander une grace au Roi, il étoit perdu. La Reine mère, si long-temps protectrice

obſtinée de Mazarin contre la France, reſta ſans crédit, dès qu'il n'eut plus beſoin d'elle : le Roi ſon fils, élevé dans une ſoumiſſion aveugle pour ce Miniſtre, ne pouvait ſecouer le joug qu'elle lui avait impoſé auſſi bien qu'à elle-même ; elle reſpectait ſon ouvrage, & Louis XIV n'oſait pas encore régner du vivant de Mazarin.

Un Miniſtre eſt excuſable du mal qu'il fait, lorſque le gouvernail de l'état eſt forcé dans ſes mains par les tempêtes ; mais dans le calme il eſt coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. Mazarin ne fit de bien qu'à lui & à ſa famille par rapport à lui. Huit années de puiſſance abſolue & tranquille depuis ſon dernier retour juſqu'à ſa mort, ne furent marquées par aucun établiſſement glorieux ou utile : car le collége des quatre-nations ne fut que l'effet de ſon teſtament : il gouvernait les finances comme l'intendant d'un Seigneur obéré.

Le Roi demanda quelquefois de l'argent à Fouquet, qui lui répondait : *Sire, il n'y a rien dans les coffres de votre Majeſté ; mais monſieur le Cardinal vous en prêtera.* Mazarin était riche d'environ deux cens millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Pluſieurs mémoires diſent qu'il en amaſſa une partie par des

moyens

moyens trop au-dessous de la grandeur de sa place : ils rapportent, qu'il partageait avec les Armateurs les profits de leurs courses : c'est ce qui ne fut jamais prouvé : mais les Hollandais l'en soupçonnèrent, & ils n'auraient pas soupçonné le cardinal de Richelieu.

On dit qu'en mourant il eut des scrupules, quoiqu'au dehors il montrât du courage : du moins il craignit pour ses biens, & il en fit au Roi une donation entière, croyant que le Roi les lui rendrait. Il ne se trompa point, le Roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut ; & il n'y eut que le Roi qui semblât le regretter, car ce Prince savait déja dissimuler : le joug commençait à lui peser ; il était impatient de régner : cependant il voulut paraître sensible à une mort, qui le mettait en possession de son trône.

Louis XIV & la Cour portèrent le deuil du cardinal Mazarin, honneur peu ordinaire, & que Henri IV avait fait à la mémoire de Gabrielle d'Etrée.

On n'entreprendra pas ici d'examiner, si le cardinal Mazarin a été un grand ministre ou non ; c'est à ses actions de parler, & à la postérité de juger : mais on ne peut s'empêcher de combattre l'opinion, qui suppose une étendue

d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure, qui fait les hommes d'état ; c'est leur caractère : les hommes, pour peu qu'ils ayent du bon sens, voient tous à peu près leurs intérêts : un bourgeois d'Amsterdam ou de Berne, en sçait sur ce point autant que Séjan, Ximenés, Boukingham, Richelieu ou Mazarin : mais notre conduite & nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune.

Par exemple : si un génie, tel que le pape Alexandre VI, ou Borgia son fils, avait eu la Rochelle à prendre, il aurait invité dans son camp les principaux chefs sous un serment sacré, & se serait défait d'eux : Mazarin serait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant & en divisant les bourgeois : dom Louis de Haro n'eût pas hazardé l'entreprise. Richelieu fit une digue sur la mer, à l'exemple d'Alexandre, & entra dans la Rochelle en conquérant ; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient la Rochelle, & faisaient passer Richelieu pour un téméraire.

On peut juger du caractère des hommes par leurs entreprises. On peut bien assurer que l'ame de Richelieu respirait la hauteur & la vengeance ; que Mazarin était sage, souple & avide de biens : mais pour connoître à quel point un Ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'état, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans ; celui qui a le plus d'esprit, échoue, & celui qui a dans le caractère plus de patience, de force, de souplesse & de suite, réussit.

En lisant les lettres du cardinal Mazarin & les mémoires du cardinal de Rets, on voit aisément que Rets était le génie supérieur : cependant Mazarin fut tout-puissant, & Rets fut proscrit. Enfin il est très-vrai, que pour faire un puissant ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens & de la fortune ; mais pour être un bon ministre, il faut avoir pour passion dominante, l'amour du bien public : le grand homme d'état est celui dont il reste de grands monumens utiles à la patrie.

CHAPITRE VI.

LOUIS XIV gouverne par lui-même. Il force la branche d'Autriche Espagnole à lui céder par-tout la préséance, & la cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achète Dunkerque : il donne des secours à l'Empereur, au Portugal, aux Etats Généraux, & rend son Royaume florissant & redoutable.

JAMAIS il n'y eut dans une Cour plus d'intrigues & d'espérances, que durant l'agonie du cardinal Mazarin. Les femmes, qui prétendaient à la beauté, se flataient de gouverner un Prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déja séduit jusqu'à offrir sa couronne à sa maîtresse : les jeunes courtisans croyaient renouveller le régne des favoris : chaque Ministre espérait la première place : aucun d'eux ne pensait, qu'un Roi élevé dans l'éloignement des affaires, osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. Mazarin avait prolongé l'enfance de ce Monarque autant

qu'il l'avait pu ; il ne l'instruisait que depuis fort peu de temps, & parce que le Roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier Ministre, il n'y en eut aucun qui demandât au Roi, quand il voudrait les entendre : ils lui demandèrent tous, *à qui nous adresserons-nous ?* & Louis XIV leur répondit : *à moi*. On fut encore plus surpris de le voir persévérer. Il y avait quelque temps qu'il consultait ses forces, & qu'il essayait en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie : il fixa à chacun de ses Ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur ministère, & veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser. Il commença par mettre de l'ordre dans les finances dérangées par un long brigandage.

La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent sa Cour ; les plaisirs même eurent de l'éclat & de la grandeur : tous les arts

furent encouragés, & tous employés à la gloire du Roi & de la France.

Ce n'eſt pas ici le lieu de le repréſenter dans ſa vie privée, ni dans l'intérieur de ſon gouvernement ; c'eſt ce que nous ferons à part : il ſuffit de dire que ſes peuples, qui depuis la mort de Henri le grand n'avaient point vu de véritable Roi, & qui déteſtaient l'empire d'un premier Miniſtre, furent remplis d'admiration & d'eſpérance, quand ils virent Louis XIV faire à vingt-deux ans ce que Henri avait fait à cinquante. Si Henri IV avait eu un premier Miniſtre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puiſſantes. Si Louis XIII n'en avait pas eu, ce Prince, dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût ſuccombé ſous le poids. Louis XIV pouvait, ſans péril, avoir ou n'avoir pas de premier Miniſtre. Il ne reſtait pas la moindre trace des anciennes factions ; il n'y avait plus en France qu'un maître, & des ſujets : il montra d'abord qu'il ambitionnait toute ſorte de gloire, & qu'il voulait être auſſi conſidéré au dehors qu'abſolu au dedans.

Les anciens Rois de l'Europe prétendent entr'eux une entière égalité, ce qui eſt très-naturel ; mais les Rois de

France ont toujours réclamé la préséance, que mérite l'antiquité de leur race & de leur royaume : & s'ils ont cédé aux Empereurs, c'est parce que les hommes ne sont presque jamais assez hardis pour renverser un long usage. Le chef de la république d'Allemagne, Prince électif & peu puissant par lui-même, a le pas sans contredit sur tous les Souverains, à cause de ce titre de César & d'héritier de Charlemagne : sa chancellerie allemande ne traitait alors pas même les autres Rois de Majesté. Les Rois de France pouvaient disputer la préséance aux Empereurs, puisque la France avait fondé le véritable empire d'occident, dont le nom seul subsiste en Allemagne : ils avaient pour eux, non seulement la supériorité d'une couronne héréditaire sur une dignité élective, mais l'avantage d'être issus, par une suite non interrompue, de souverains qui régnaient sur une grande monarchie, plusieurs siécles avant que dans le monde entier aucune des maisons qui possédent aujourd'hui des couronnes, fût parvenue à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puissances de l'Europe : on alléguait en leur faveur le nom de Très-chrétien : les rois d'Espagne opposaient le titre de Catholique;

& depuis que Charles-Quint avait eu un Roi de France prisonnier à Madrid, la fierté espagnole était bien loin de céder ce rang. Les Anglais & les Suédois, qui n'alléguent aujourd'hui aucun de ces surnoms, reconnaissent le moins qu'ils peuvent cette supériorité.

C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois débattuës : les Papes, qui donnaient les états avec un bulle, se croyaient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette Cour, où tout se passe en cérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur : la France y avait eu toujours la supériorité, quand elle était plus puissante que l'Espagne; mais depuis le régne de Charles-Quint; l'Espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité : la dispute restait indécise ; un pas de plus ou de moins dans une procession, un fauteuil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire d'un prédicateur, étaient des triomphes; & établissaient des titres pour cette prééminence : la chimère du point d'honneur était extrême alors sur cet article entre les couronnes, comme les duels entre les particuliers.

Il arriva qu'à l'entrée d'un Ambassadeur de Suéde à Londres, le comte

d'Estrade ambassadeur de France, & le baron de Watteville ambassadeur d'Espagne, se disputèrent le pas. L'Espagnol, 1666.
avec plus d'argent & une plus nombreuse suite, avait gagné la populace anglaise : il fait d'abord tuer les chevaux des carrosses français, & bientôt les gens du comte d'Estrade, blessés & dispersés, laissèrent les Espagnols marcher l'épée nue comme en triomphe.

Louis XIV, informé de cette insulte, rappella l'Ambassadeur qu'il avait à Madrid, fit sortir de France celui d'Espagne, rompit les conférences qui se tenaient encore en Flandres au sujet des limites, & fit dire au roi Philippe IV son beau-père, que s'il ne reconnaissait la supériorité de la couronne de France, & ne réparait cet affront par une satisfaction solemnelle, la guerre allait recommencer. Philippe IV ne voulut pas replonger son royaume dans une guerre nouvelle, pour la préséance d'un Ambassadeur : il envoya le comte de Fuentes 24 Mars
déclarer au Roi à Fontainebleau, en 1662.
présence de tous les Ministres étrangers qui étaient en France, *que les Ministres Espagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de France.* Ce n'en était pas assez pour reconnaître nettement la prééminence du Roi ; mais c'en était

aſſez pour un aveu authentique de la faibleſſe eſpagnole : cette Cour encore fière, murmura long-temps de ſon humiliation. Depuis, pluſieurs Miniſtres eſpagnols ont renouvellé leurs anciennes prétentions : ils ont obtenu l'égalité à Nimégue ; mais Louis XIV acquit alors, par ſa fermeté, une ſupériorité réelle dans l'Europe, en faiſant voir combien il était à craindre.

A peine ſorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encore davantage dans une occaſion, où ſa gloire ſemblait moins intéreſſée. Les jeunes Français, dans les guerres faites depuis long-temps en Italie contre l'Eſpagne, avaient donné aux Italiens circonſpects & jaloux, l'idée d'une nation impétueuſe : l'Italie regardait toutes les nations, dont elle était inondée, comme des barbares, & les Français comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maiſons les plaiſirs avec le mépris, & la débauche avec l'inſulte : ils étaient craints par-tout, & ſurtout à Rome.

Le duc de Créqui, ambaſſadeur auprès du Pape, avait révolté les Romains par ſa hauteur : ſes domeſtiques, gens qui pouſſent toujours à l'extrémité les

défauts de leur maître, commettaient dans Rome les mêmes desordres que la jeunesse indisciplinable de Paris, qui se faisait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Quelques laquais du duc de Créqui s'avisèrent de charger l'épée à la main une escouade des Corses, (ce sont les archers de Rome) & mirent en fuite ces misérables. Tout le corps des Corses, offensé & secrettement animé par dom Mario Chigi frère du Pape Alexandre VII, qui haïssait le duc de Créqui, vint en armes assiéger la maison de l'Ambassadeur : ils tirèrent sur le carosse de **20 Août** l'Ambassadrice qui rentrait alors dans **1662.** son palais ; ils lui tuèrent un page, & blessèrent plusieurs domestiques. Le duc de Créqui sortit de Rome, accusant les parens du Pape & le Pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat. Le Pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiser, & que tout s'oublie : il fit pendre un corse & un sbire au bout de quatre mois, & il fit sortir de Rome le Gouverneur, soupçonné d'avoir autorisé l'attentat : mais il fut consterné d'apprendre que le Roi menaçait de faire assiéger Rome, qu'il faisait déja passer des troupes

en Italie, & que le maréchal Dupleſſis-Pralin était nommé pour les commander. L'affaire était devenue une querelle de nation à nation, & le Roi voulait faire reſpecter la ſienne. Le Pape, avant de faire la ſatisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les Princes catholiques; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV; mais les circonſtances n'étaient pas favorables au Pape: l'Empire était attaqué par les Turcs; l'Eſpagne était embaraſſée dans une guerre peu heureuſe contre le Portugal.

La Cour romaine ne fit qu'irriter le Roi ſans pouvoir lui nuire. Le Parlement de Provence cita le Pape, & fit ſaiſir le comtat d'Avignon. Dans d'autres temps les excommunications de Rome auraient ſuivi ces outrages; mais c'était des armes uſées, & devenues ridicules: il fallut que le Pape pliât; il fut forcé d'exiler de Rome ſon propre frère, d'envoyer ſon neveu le cardinal Chigi, en qualité de Légat *à latere*, faire ſatisfaction au Roi, de caſſer la garde corſe, & d'élever dans Rome une pyramide, avec une inſcription qui contenait l'injure & la réparation. Le cardinal Chigi fut le premier Légat de la Cour romaine, qui fut jamais envoyé pour demander pardon: les Légats auparavant venaient donner

des loix & impoſer des décimes. Le Roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies paſſagères, & par des monumens qui le ſont auſſi; (car il permit quelques années après, la deſtruction de la pyramide) mais il força la cour de Rome à rendre Caſtro & Ronciglione au duc de Parme, à dédommager le duc de Modene de ſes droits ſur Comacchio; & il tira ainſi d'une inſulte, l'honneur ſolide d'être le protecteur des Princes d'Italie.

En ſoûtenant ainſi ſa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter ſon pouvoir. Ses finances bien adminiſtrées par Colbert, le mirent en état d'acheter Dunkerque & Mardik du roi d'Angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-ſix livres dix ſols le marc. Charles II, prodigue & pauvre, eut la honte de vendre le prix du ſang des Anglais. Son chancelier Hide, accuſé d'avoir ou conſeillé ou ſouffert cette faibleſſe, fut banni depuis 27 Oct.
par le parlement d'Angleterre, qui punit 1662.
ſouvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge ſes Rois.

Louis fit travailler trente mille hommes à fortifier Dunkerque du côté de la 1663.
terre & de la mer: on creuſa, entre la ville & la citadelle, un baſſin capable de contenir trente vaiſſeaux de guerre,

de ſorte qu'à peine les Anglais eurent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

30 Août 1663. Quelque temps après, le Roi força le duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marſal. Ce malheureux Charles IV, guerrier aſſez illuſtre, mais prince faible, inconſtant & imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la Lorraine à la France après ſa mort, à condition que le Roi lui permettrait de lever un million ſur l'état qu'il abandonnait, & que les Princes du ſang de Lorraine feraient réputés Princes du ſang de France : ce traité, vainement vérifié au Parlement de Paris, ne ſervit qu'à produire de nouvelles inconſtances dans le duc de Lorraine, trop heureux enſuite de donner Marſal, & de ſe remettre à la clémence du Roi.

Louis augmentait ſes états, même pendant la paix, & ſe tenait toujours prêt pour la guerre, faiſant fortifier ſes frontières, tenant ſes troupes dans la diſcipline, augmentant leur nombre, faiſant des revuës fréquentes.

Les Turcs étaient alors très-redoutables en Europe ; ils attaquaient à la fois l'Empereur d'Allemagne & les Venitiens. La politique des rois de France a toujours été, depuis François premier, d'être alliés

des Empereurs Turcs, non seulement pour les avantages du commerce, mais pour empêcher la maison d'Autriche de trop prévaloir : cependant un Roi chrétien ne pouvait refuser du secours à l'Empereur trop en danger, & l'intérêt de la France était bien, que les Turcs inquiétassent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent ; & enfin ses traités avec l'Empire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoya donc six mille hommes en Hongrie, sous les ordres du Comte de Coligni, seul reste de la maison de ce Coligni autrefois si célébre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet Amiral, par son courage & par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand Condé, & toutes les offres du cardinal Mazarin n'avaient jamais pu l'engager à manquer à son ami : il mena avec lui l'élite de la noblesse de France, & entr'autres le jeune la Feuillade, homme entreprenant, & avide de gloire & de fortune. Ces Français allèrent servir en Hongrie sous le général Montécuculi, qui tenait tête alors au grand-visir Kiuperli, & qui depuis en servant contre la France, balança la réputation de Turenne. Il y eut un grand combat à saint-Gothard au bord du

Août 1664.

Raab, entre les Turcs & l'armée de l'Empereur : les Français y firent des prodiges de valeur ; les Allemans même, qui ne les aiment point, furent obligés de leur rendre justice : mais ce n'est pas la rendre aux Allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les Français eurent seuls l'honneur de la victoire.

Le Roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'Empereur, & à donner de l'éclat aux armes françaises, mettait sa politique à soûtenir secrettement le Portugal contre l'Espagne. Le cardinal Mazarin avait abandonné formellement les Portugais par le traité des Pyrenées ; mais l'Espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le Français en fit une hardie & décisive : le maréchal de Schomberg, étranger & huguenot, passa en Portugal avec quatre mille soldats français, qu'il payait de l'argent de Louis XIV, & qu'il feignait de soudoyer au nom du Roi portugais. Ces quatre mille soldats français, joints aux troupes portugaises,
17. Juin remportèrent à Villaviciosa une victoire
1665. complette, qui affermit le trône dans la maison de Bragance : ainsi Louis XIV passait déja pour un prince guerrier & politique, & l'Europe le redoutait

même avant qu'il eût encore fait la guerre.

Ce fut par cette politique, qu'il évita malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avait alors, aux flottes hollandaises. Il s'était allié avec la Hollande en 1662 : cette République, environ ce temps-là, recommença la guerre contre l'Angleterre, au sujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & du droit réel de son commerce dans les Indes. Louis voyait avec plaisir ces deux puissances maritimes, mettre en mer tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaisseaux, & se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtrées qui se soient jamais données, dont tout le fruit était l'affaiblissement des deux partis : il s'en donna 11, 12 &
une qui dura trois jours entiers. Ce fut 13 Juin
dans ces combats, que le Hollandais 1666.
Ruiter acquit la réputation du plus grand homme de mer qu'on eût vu encore : ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'Angleterre jusques dans ses ports à quatre lieuës de Londres : il fit triompher la Hollande sur les mers dont les Anglais avaient toujours eu l'empire, & où Louis XIV n'était rien encore.

La domination de l'océan était parta-

gée depuis quelque temps entre ces deux nations : l'art de conftruire les vaiffeaux, & de s'en fervir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La France, fous le miniftère de Richelieu, fe croyait puiffante fur mer, parce que d'environ foixante vaiffeaux ronds que l'on comptait dans fes ports, elle pouvait en mettre en mer environ trente, dont un feul portait foixante & dix canons. Sous Mazarin, on acheta des Hollandais le peu de vaiffeaux que l'on avait : on manquait de matelots, d'officiers, de manufactures, pour la conftruction & pour l'équipement. Le Roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donner à la France tout ce qui lui manquait, avec une diligence incroyable ; mais en 1664 & 1665, tandis que les Anglais & les Hollandais couvraient l'océan de près de trois cens gros vaiffeaux de guerre, il n'en avait encore que quinze ou feize du dernier rang, que le duc de Beaufort occupait contre les pirates de Barbarie ; & lorfque les Etats-généraux prefsèrent Louis XIV de joindre fa flotte à la leur, il ne fe trouva dans le port de Breft qu'un feul brûlot, qu'on eut honte de faire partir, & qu'il fallut pourtant leur envoyer fur leurs inftances réitérées : ce fut

une honte, que Louis XIV s'empressa bien vîte d'effacer.

Il donna aux Etats un secours de ses forces de terre, plus essentiel & plus honorable : il leur envoya six mille Français, pour les défendre contre l'évêque de Munster, Christophle-Bernard de Gaalen, prélat guerrier & ennemi implacable, soudoyé par l'Angleterre pour désoler la Hollande : mais il leur fit payer chérement ce secours, & les traita comme un homme puissant, qui vend sa protection à des marchands opulens. Colbert mit sur leur compte, non seulement la solde de ces troupes, mais jusqu'aux frais d'une ambassade envoyée en Angleterre, pour conclure leur paix avec Charles II. Jamais secours ne fut donné de si mauvaise grace, ni reçu avec moins de reconnaissance.

Le Roi ayant ainsi aguerri ses troupes & formé de nouveaux officiers en Hongrie, en Hollande, en Portugal, respecté & vengé dans Rome, ne voyait pas un seul potentat qu'il dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peste, Londres réduite en cendres par un incendie attribué injustement aux catholiques ; la prodigalité & l'indigence continuelle de Charles II, aussi dangereuses pour ses affaires que la contagion & l'incendie,

mettaient la France en fureté du côté des Anglais : l'Empereur réparait à peine l'épuifement d'une guerre contre les Turcs : le roi d'Efpagne Philippe IV mourant, & fa monarchie auffi faible que lui, laiffaient Louis XIV le feul puiffant & le feul redoutable : il était jeune, riche, bien fervi, obéi aveuglément, & marquait l'impatience de fe fignaler & d'être conquérant.

CHAPITRE VII.

Conquête de la Flandre.

L'Occasion fe préfenta bientôt à un Roi qui la cherchait. Philippe IV fon beau-père mourut : il avait eu de fa première femme, fœur de Louis XIII, cette Princeffe Marie-Therèfe mariée à fon coufin Louis XIV ; mariage, par lequel la Monarchie Efpagnole eft enfin tombée dans la maifon de Bourbon, fi long-temps fon ennemie. De fon fecond mariage avec Marie-Anne d'Autriche, il avait eu Charles fecond, enfant faible & mal-fain, héritier de fa couronne & feul refte de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge. Louis XIV

prétendit que la Flandre & la Franche-comté, provinces du royaume d'Espagne, devaient, selon la jurisprudence de ces Provinces, revenir à sa femme, malgré sa renonciation. Si les causes des Rois pouvaient se juger par les loix des nations à un tribunal desintéressé, l'affaire eût été un peu douteuse.

Louis fit examiner ses droits par son Conseil & par des Théologiens, qui les jugèrent incontestables; mais le conseil & le confesseur de la veuve de Philippe IV les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puissante raison, la loi expresse de Charles-Quint; mais les loix de Charles-Quint n'étaient guères suivies par la cour de France.

Un de ces prétextes que prenait le conseil du Roi, était, que les cinq cens mille écus donnés en dot à sa femme, n'avaient point été payés; mais on oubliait que la dot de la fille de Henri IV ne l'avait pas été davantage. La France & l'Espagne combattirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de banquier & des raisons d'avocat; mais la seule raison d'état était écoutée.

Le Roi, comptant encore plus sur ses forces que sur ses raisons, marcha en Flandre à des conquêtes assurées: il était à la tête de trente-cinq mille hommes: 1667.

un autre corps de huit mille fut envoyé vers Dunkerque ; un de quatre mille vers Luxembourg. Turenne était ſous lui le général de cette armée. Colbert avait multiplié les reſſources de l'état, pour fournir à ces dépenſes. Louvois, nouveau miniſtre de la guerre, avait fait des préparatifs immenſes pour la campagne : des magaſins de toute eſpéce étaient diſtribués ſur la frontière. Il introduiſit le premier cette méthode avantageuſe, que la foibleſſe du gouvernement avait juſqu'alors rendue impraticable, de faire ſubſiſter les armées par magaſin : quelque ſiége que le Roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ſes armes, les ſecours & les ſubſiſtances étaient prêtes, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La diſcipline, rendue plus ſévère de jour en jour par l'auſtérité infléxible du Miniſtre, enchaînait tous les Officiers à leur devoir : la préſence d'un jeune Roi, l'idole de ſon armée, leur rendait la dureté de ce devoir aiſée & chère. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup au-deſſus de celui de la naiſſance : les ſervices, & non les aïeux, furent comptés, ce qui ne s'était guères vu encore : par là l'Officier de la plus médiocre naiſſance fut encouragé, ſans

que ceux de la plus haute eussent à se plaindre. L'infanterie, sur qui tombait tout le poids de la guerre depuis l'inutilité reconnue des lances, partagea les récompenses, dont la cavalerie était en possession : des maximes nouvelles dans le gouvernement inspiraient un nouveau courage.

Le Roi, entre un chef & un ministre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre & ne l'en servant que mieux, suivi des meilleures troupes de l'Europe, enfin ligué de nouveau avec le Portugal, attaquait avec tous ces avantages une province mal défendue d'un royaume ruiné & déchiré : il n'avait à faire qu'à sa belle-mère, femme faible dont le gouvernement malheureux laissait la monarchie espagnole sans défense. La veuve de Philippe IV avait pris pour son premier ministre, un Jésuite allemand son confesseur, nommé le père Nitard, homme aussi capable de dominer sur sa pénitente, qu'incapable de gouverner un état, n'ayant rien d'un ministre & d'un prêtre, que la hauteur & l'ambition. Il osa dire un jour au duc de Lerme, même avant de gouverner : *C'est vous qui me devez du respect, puisque j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains, & votre Reine à mes pieds,*

Avec cette fierté si contraire à la vraie grandeur d'esprit, il laissait le trésor sans argent, les places de toute la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline, destituées de chefs, mal payées, & plus mal conduites, devant un ennemi, qui avait tout ce qui manquait à l'Espagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui, n'était pas encore perfectionné, parce que celui de les bien fortifier & de les bien défendre, était plus ignoré : les frontières de la Flandre espagnole étaient presque sans fortifications & sans garnisons.

Louis n'eut qu'à se présenter devant elles : il entra dans Charleroi, comme dans Paris; Ath, Tournai, furent prises en deux jours; Furnes, Armentières,
6 Juillet Courtrai ne tinrent pas davantage : il
27 Août descendit dans la tranchée devant Douai,
1667. & elle se rendit le lendemain. Lille, la plus florissante ville de ces pays, la seule bien fortifiée, & qui avait une
27 Août garnison de six mille hommes, capitula après neuf jours de siége. Les Espagnols n'avaient que huit mille hommes à opposer à l'armée victorieuse ; encore l'arrière-garde de cette petite armée
22 Août fut-elle taillée en piéces par le marquis, depuis maréchal de Créqui ; le reste se cacha

cacha ſous Bruxelles & ſous Mons, laiſſant le Roi vaincre ſans combattre.

Cette campagne faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des ſuccès ſi faciles, parut le voyage d'une cour. La bonne chère, le luxe & les plaiſirs s'introduiſirent alors dans nos armées, dans le temps même que la diſcipline s'affermiſſait : les Officiers faiſaient le ſervice militaire beaucoup plus exactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le maréchal de Turenne n'avait eu long-temps que des aſſiettes de fer en campagne : le marquis d'Humières fut le premier, au ſiége d'Arras en 1658, qui ſe fit ſervir en vaiſſelle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragoûts & des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune Roi aimant la magnificence, étalait celle de ſa cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde ſe piqua de ſomptuoſité & de goût dans la bonne chère, dans les habits, dans les équipages : ce luxe, la marque certaine de la richeſſe d'un grand état, & ſouvent la cauſe de la décadence d'un petit, était cependant encore très-peu de choſe, auprès de celui qu'on a vu depuis. Le Roi, ſes Généraux & ſes Miniſtres, allaient au rendez-vous de l'armée à cheval,

au-lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de Capitaine de cavalerie, ni de Secrétaire d'un Officier général, qui ne faſſe ce voyage en chaiſe de poſte avec des glaces & des reſſorts, plus commodément & plus tranquillement qu'on ne faiſait alors une viſite dans Paris d'un quartier à un autre.

La délicateſſe des officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée avec le pot en tête & la cuiraſſe ſur le dos. Le Roi en donnait l'exemple : il alla ainſi à la tranchée devant Douay & devant Lille. Cette conduite ſage conſerva plus d'un grand homme : elle a été trop négligée depuis par des jeunes gens peu robuſtes, pleins de valeur, mais de molleſſe, & qui ſemblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'alarmes Bruxelles ; les citoyens tranſportaient déja leurs effets dans Anvers. La conquête de la Flandre entière pouvait être l'ouvrage d'une campagne : il ne manquait au Roi que des troupes aſſez nombreuſes, pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ſes armes. Louvois lui conſeilla de mettre de groſſes garniſons dans les villes priſes, & de les fortifier : Vauban, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce

ſiécle pour le ſervice de Louis XIV, fut chargé de ces fortifications : il les fit ſuivant ſa méthode nouvelle, devenue aujourd'hui la régle de tous les bons Ingénieurs. On fut étonné de ne voir plus les places revêtues que d'ouvrages preſque au niveau de la campagne : les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus expoſées à être foudroyées par l'artillerie : plus il les rendit raſantes, moins elles étaient en priſe. Il conſtruiſit la citadelle de Lille ſur ces principes. On n'avait point encore en France détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse : l'exemple commença en faveur de Vauban ; il fut le premier gouverneur d'une citadelle. On peut encore obſerver, que le premier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du Louvre, fut celui des fortifications de Lille. *1668.*

Le Roi ſe hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ſes courtiſans & de ſes maîtreſſes, & des fêtes qu'il donna à ſa cour.



CHAPITRE VIII.

Conquête de la Franche-Comté : paix d'Aix-la-Chapelle.

ON était plongé dans les divertissemens à Saint-Germain, lorsqu'au
1668. cœur de l hiver au mois de Janvier, on fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, aller & revenir sur les chemins de la Champagne, dans les trois Evêchés : des trains d'artillerie, des chariots de munitions, s'arrêtaient sous divers prétextes dans la route qui mène de Champagne en Bourgogne : cette partie de la France était remplie de mouvemens dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt, & les courtisans par curiosité s'épuisaient en conjectures : l'Allemagne était alarmée ; l'objet de ces préparatifs & de ces marches irrégulières était inconnu à tout le monde : le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé, qu'il le fut dans cette entreprise de Louis XIV. Enfin le 2 de Février il part de Saint-Germain avec le jeune duc d'Enguien, fils du grand Condé, & quelques courtisans : les autres Officiers étaient au rendez-vous

des troupes. Il va à cheval à grandes journées, & arrive à Dijon : vingt mille hommes, assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en Franche-comté à quelques lieues de Besançon ; & le grand Condé paraît à leur tête, ayant pour son principal Lieutenant-général, Bouteville-Montmorenci son ami, devenu duc de Luxembourg, toujours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaise fortune. Luxembourg était l'élève de Condé dans l'art de la guerre ; & il obligea à force de mérite le Roi qui ne l'aimait pas, à l'employer.

Tel était le nœud de cette entreprise imprévue : le prince de Condé était jaloux de la gloire de Turenne, & Louvois de sa faveur auprès du maître ; Condé était jaloux en héros, & Louvois en ministre. Le Prince, gouverneur de la Bourgogne qui touche à la Franche-comté, avait formé le dessein de s'en rendre maître en hiver, en moins de temps que Turenne n'en avait mis l'été dernier à conquérir la Flandre française. Il communiqua d'abord son projet à Louvois, qui l'embrassa avidement, pour éloigner & rendre inutile Turenne, & pour servir en même temps son maître.

Cette Province assez pauvre alors en argent, mais très-fertile, bien peuplée,

étendue en long de quarante lieuës, & large de vingt, avait le nom de Franche, & l'était en effet. Les rois d'Eſpagne en étaient plutôt les protecteurs que les maîtres : quoique ce pays fût du gouvernement de la Flandre, il n'en dépendait que peu : toute l'adminiſtration était partagée & diſputée entre le Parlement & le Gouverneur de la Franche-comté. Le peuple jouiſſait de grands priviléges, toujours reſpectés par la cour de Madrid, qui ménageait une province jalouſe de ſes droits, & voiſine de la France. Jamais peuple ne vécut ſous un gouvernement plus doux, & ne fut ſi attaché à ſes ſouverains : leur amour pour la maiſon d'Autriche s'eſt conſervé pendant deux générations ; mais cet amour était plutôt celui de leur liberté.

Enfin la Franche-comté était heureuſe, mais pauvre ; & puiſqu'elle était une eſpéce de république, il y avait des factions : quoi qu'en diſe Péliſſon, on ne ſe borna pas à employer la force.

On gagna d'abord quelques citoyens par des préſens & des eſpérances : on s'aſſura l'abbé Jean de Batteville, frère de celui qui ayant inſulté à Londres l'ambaſſadeur de France, avait procuré par cet outrage l'humiliation de la branche d'Autriche éſpagnole. Cet abbé,

autrefois Officier, puis Chartreux, puis Turc, & enfin Eccléſiaſtique, eut parole d'être grand-Doyen & d'avoir d'autres bénéfices. On corrompit le comte de Saint-Amour, neveu du Gouverneur; & le Gouverneur lui-même, à la fin, ne fut pas infléxible. Quelques Conſeillers de ce Parlement furent achetés peu cher. Ces intrigues ſecrettes, à peine commencées, furent ſoutenuës par vingt mille hommes: Beſançon, la capitale de la province, eſt inveſtie par le prince de Condé; Luxembourg court à Salins: le lendemain Beſançon & Salins ſe rendirent. Beſançon ne demanda pour capitulation, que la conſervation d'un ſaint Suaire, fort révéré dans cette ville; ce qu'on leur accorda très-aiſément. Le Roi arrivait à Dijon: Louvois, qui avait volé ſur la frontière pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre que ces deux villes ſont aſſiégées & priſes: le Roi courut auſſi-tôt ſe montrer à la fortune, qui faiſait tout pour lui.

Il alla aſſiéger Dole en perſonne: cette place était réputée forte; elle avait pour commandant le comte de Montrevel, homme de grand courage, fidéle par grandeur d'ame aux Eſpagnols qu'il haïſſait, & au Parlement qu'il mépriſait. Il n'avait pour garniſon, que quatre

cens ſoldats, & les citoyens, & il oſa ſe défendre. La tranchée ne fut point pouſſée dans les formes; à peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui ſuivaient le Roi, courut attaquer la contreſcarpe & s'y logea. Le prince de Condé, à qui l'âge & l'expérience avaient donné un courage tranquille, les fit ſoutenir à propos, & partagea leur péril, pour les en tirer : ce Prince était par-tout avec ſon fils, & venait enſuite rendre compte de tout au Roi, comme un officier qui aurait eu ſa fortune à faire. Le Roi, dans ſon quartier, montrait plutôt la dignité d'un monarque dans ſa cour, qu'une ardeur impétueuſe, qui n'était pas néceſſaire. Tout le cérémonial de ſaint-Germain était obſervé : il avait ſon petit coucher, ſes grandes, ſes petites entrées, une ſalle des audiences dans ſa tente : il ne tempérait le faſte du trône qu'en faiſant manger à ſa table ſes Officiers-généraux & ſes Aides de camp. On ne lui voyait point dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François premier & de Henri IV, qui cherchaient toutes les eſpéces de dangers : il ſe contentait de ne pas les craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec
14 Févr. 1668. ardeur. Il entra dans Dole au bout de

quatre jours de siége, douze jours après son départ de saint-Germain ; & enfin en moins de trois semaines, toute la Franche-comté lui fut soumise. Le conseil d'Espagne étonné & indigné du peu de résistance, écrivit au Gouverneur : » que le Roi de France aurait dû envoyer » ses laquais prendre possession de ce » pays, au lieu d'y aller en personne. »

Tant de fortune & tant d'ambition réveillèrent l'Europe assoupie ; l'Empire commença à se remuer, & l'Empereur à lever des troupes : les Suisses, voisins des francs-Comtois, & qui n'ont de bien que leur liberté, tremblèrent pour elle. Le reste de la Flandre pouvait être envahi au printemps prochain. Les Hollandais, à qui il avait toujours importé d'avoir les Français pour amis, frémissaient de les avoir pour voisins : l'Espagne alors eut recours à ces mêmes Hollandais, & fut en effet protégée par cette petite nation, qui ne lui paraissait auparavant que méprisable & rébelle.

La Hollande était gouvernée par Jean de With, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait été élu grand-Pensionnaire, homme amoureux de la liberté de son pays, autant que de sa grandeur personnelle : assujetti à la frugalité & à la modestie de sa république, il n'avait

qu'un laquais & une servante, & allait à pied dans la Haye, tandis que dans les négociations de l Europe, son nom était compté avec les noms des plus puissans Rois; homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique, & qui cependant fut depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le chevalier Temple, ambassadeur d'Angleterre à la Haye, une amitié bien rare entre des ministres. Temple était un philosophe qui joignait les lettres aux affaires; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque Burnet lui a fait d'athéisme; né avec le génie d'un sage républicain, aimant la Hollande, comme son propre pays, parce qu'elle était libre, & aussi jaloux de cette liberté que le grand Pensionnaire lui-même. Ces deux citoyens s'unirent avec le comte de Dhona ambassadeur de Suéde, pour arrêter les progrès du roi de France.

Ce temps était marqué pour les événemens rapides : la Flandre, qu'on nomme *Flandre française*, avait été prise en trois mois; la Franche-comté en trois semaines: le traité entre la Hollande, l'Angleterre & la Suéde, pour tenir la balance de l'Europe & réprimer

l'ambition de Louis XIV, fut proposé & conclu en cinq jours.

Louis XIV fut indigné qu'un petit état, tel que la Hollande, conçût l'idée de borner ses conquêtes, & d'être l'arbitre des Rois, & plus encore qu'elle en fût capable: cette entreprise des Provinces-unies lui fut un outrage sensible, qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout puissant & tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe: il proposa lui-même la paix; la France & l'Espagne choisirent Aix-la-chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau Pape Rospigliosi, Clément IX, pour médiateur.

La cour de Rome, pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent, rechercha par toute sorte de moyens, l'honneur d'être l'arbitre entre les couronnes: elle n'avait pu l'obtenir au traité des Pyrenées; elle parut l'avoir au moins à la paix d'Aix-la-chapelle. Un Nonce fut envoyé à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre entre des fantômes de plénipotentiaires. Les Hollandais, déja jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé: tout se traitait en

effet à saint-Germain, par le ministère de leur ambassadeur Van-Beuning : ce qui avait été accordé en secret par lui, était envoyé à Aix-la-chapelle, pour être signé avec appareil par les Ministres assemblés au congrès. Qui eût dit trente ans auparavant, qu'un Bourgeois de Hollande obligerait la France & l'Espagne à recevoir sa médiation?

Ce van-Beuning, bourguemestre d'Amsterdam, avait la vivacité d'un Français & la fierté d'un Espagnol : il se plaisait à choquer dans toutes les occasions la hauteur impérieuse du Roi, & opposait une infléxibilité républicaine au ton de supériorité que les ministres de France commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du Roi?* lui disait Monsieur de Lionne dans une conférence. *J'ignore ce que veut le Roi*, dit van-Beuning; *je considère ce qu'il peut.* Enfin à la cour du plus superbe monarque du monde, un Bourguemestre conclut avec autorité la paix, par laquelle le Roi fut obligé de rendre la Franche-comté. Les Hollandais eussent bien mieux aimé qu'il eût rendu la Flandre, & être délivrés d'un voisin si redoutable: mais toutes les nations trouvèrent que le Roi marquait assez de modération, en se privant de la Franche-

2 Mai 1668.

comté: cependant il gagnait davantage, en retenant les villes de Flandre; & il s'ouvrait les portes de la Hollande qu'il songeait à détruire dans le temps qu'il lui cédait.

CHAPITRE IX.

Magnificence de LOUIS XIV. Conquête de la Hollande.

LOUIS XIV, forcé de rester quelque temps en paix, continua comme il avait commencé, à régler, à fortifier & embellir son Royaume. Il fit voir qu'un Roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à commander; & les succès dans l'administration étaient aussi rapides, que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose véritablement admirable, de voir les ports de mer, auparavant déserts & ruinés, maintenant entourés d'ouvrages, qui faisaient leur ornement & leur défense, couverts de navires & de matelots, & contenant déja près de soixante grands vaisseaux, qu'il pouvait armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous

cotés pour l'Amérique, pour les Indes orientales, pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France, & sous ses yeux, des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle ; & dans l'intérieur de sa cour & de sa capitale, des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la France des plaisirs & une gloire, dont les siécles précédens n'avaient pas eu même l'idée. Les lettres florissaient : le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la Barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nation, trouveront leur véritable place dans cette histoire; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le Portugal donnait en ce temps un spectacle étrange à l'Europe. Dom Alphonse, fils indigne de l'heureux dom Jean de Bragance, y régnait ; il était furieux & imbécile : sa femme, fille du duc de Nemours, amoureuse de dom Pédre, frère d'Alphonse, osa concevoir le projet de détrôner son mari & d'épouser son amant. L'abrutissement de son mari justifia l'audace de la Reine : il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire : il avait eu publiquement d'une courtisane, un enfant qu'il avait

reconnu ; enfin il avait couché très-longtemps avec la Reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance ; & ayant acquis dans le royaume par son habileté, l'autorité que son mari avait perdue par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome une bulle pour épouser son beau-frère. Il n'est pas étonnant que Rome ait accordé cette bulle ; mais il l'est, que des personnes toutes puissantes en ayent besoin. Cet événement, qui ne fit une révolution que dans la famille royale, & non dans le royaume de Portugal, n'ayant rien changé aux affaires de l'Europe, ne mérite d'attention que par sa singularité.

La France reçut bientôt après, un Roi qui descendait du trône d'une autre manière. Jean Casimir, roi de Pologne, renouvella l'exemple de la Reine Christine. Septembre 1658. Fatigué des embarras du gouvernement, & voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à Paris, dans l'abbaye de saint-Germain dont il fut abbé. Paris, devenu depuis quelques années le séjour de tous les arts, était une demeure délicieuse pour un Roi, qui cherchait les douceurs de la société, & qui aimait les lettres. Il avait été Jésuite & Cardinal, avant d'être Roi ; & dégoûté également de la royauté & de l'église, il ne cherchait qu'à vivre

en particulier & en ſage, & ne voulut jamais ſouffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de majeſté.

Mais une affaire plus intéreſſante tenait tous les Princes chrétiens attentifs.

Les Turcs, moins formidables à la vérité que du temps des Mahomets, des Sélims & des Solimans, mais dangereux encore, & forts de nos diviſions, aſſiégeaient depuis deux ans Candie, avec toutes les forces de leur empire. On ne ſçait s'il était plus étonnant, que les Vénitiens ſe fuſſent défendus ſi longtemps, ou que les Rois de l'Europe les euſſent abandonnés.

Les temps étaient bien changés. Autrefois, lorſque l'Europe chrétienne était barbare, un Pape, ou même un Moine, envoyait des millions de Chrétiens combattre les Mahométans dans leur empire: nos états s'épuiſaient d'hommes & d'argent, pour aller conquérir la miſérable & ſtérile province de Judée : & maintenant que l'iſle de Candie, réputée le boulevard de la chrétienté, était inondée de ſoixante mille Turcs, les Rois chrétiens regardaient cette perte avec indifférence : quelques galères de Malte & du Pape, étaient le ſeul ſecours qui défendait cette république contre l'empire ottoman : le Sénat de Veniſe auſſi impuiſſant

que sage, ne pouvait, avec ses soldats mercénaires & des secours si faibles, résister au grand-Visir Kiuperli, bon ministre, meilleur général, maître de l'empire de la Turquie, suivi de troupes formidables, & qui même avait de bons ingénieurs.

Le Roi donna inutilement aux autres Princes l'exemple de secourir Candie : ses galères, & les vaisseaux nouvellement construits dans le port de Toulon, y portèrent sept mille hommes, commandés par le Duc de Beaufort : secours devenu trop faible dans un si grand danger, parce que la générosité française ne fut imitée de personne.

La Feuillade, simple gentilhomme français, fit une action qui n'avait d'exemple que dans les anciens temps de la Chevalerie : il mena près de trois cens gentilshommes à Candie, à ses dépens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelqu'autre nation avait fait pour les Vénitiens à proportion de la Feuillade, il est à croire que Candie eût été délivrée : ce secours ne servit qu'à retarder la prise de quelques jours, & à verser du sang inutilement. Le duc de Beaufort périt dans une sortie ; & Kiuperli entra enfin par capitulation dans cette ville, qui 16 Septembre
n'était plus qu'un monceau de ruines. 1669.

Les Turcs dans ce siége s'étaient montrés supérieurs aux Chrétiens même dans la connaissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus encore en Europe, furent fondus dans leur camp: ils firent pour la première fois, des lignes paralléles dans les tranchées: c'est d'eux que nous avons appris cet usage; mais il ne le tinrent que d'un ingénieur italien. Il est certain que des vainqueurs, tels que les Turcs, avec de l'expérience, du courage, des richesses, & cette constance dans le travail qui faisait alors leur caractère, devaient conquérir l'Italie & prendre Rome en bien peu de temps: mais les lâches Empereurs qu'ils ont eus depuis, leurs mauvais généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le salut de la Chrétienté.

Le Roi, peu touché de ces événemens éloignés, laissait meurir son grand dessein de conquérir tous les Pays-bas, & de commencer par la Hollande: l'occasion devenait tous les jours plus favorables. Cette petite République dominait sur les mers; mais sur la terre rien n'était plus faible: liée avec l'Espagne & avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle se reposait avec trop de sécurité sur les traités, & sur les avantages d'un commerce immense. Autant que ses armées

navales étaient disciplinées & invincibles, autant ses troupes de terre étaient mal tenuës & méprisables : leur cavalerie n'était composée que de bourgeois, qui ne sortaient jamais de leurs maisons, & qui payaient des gens de la lie du peuple pour faire le service en leur place : l'infanterie était à-peu-près sur le même pied ; les officiers, les commandans même des places de guerre, étaient les enfans ou les parens des Bourguemestres, nourris dans l'inexpérience & dans l'oisiveté, regardant leurs emplois, comme des prêtres regardent leurs bénéfices. Le pensionnaire Jean de With avait voulu corriger cet abus, mais il ne l'avait pas assez voulu, & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande : cet appui venant à manquer aux Provinces-unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à Louis XIV d'engager Charles dans ses desseins : le monarque Anglais n'était pas à la vérité fort sensible à la honte que son régne & sa nation avaient reçue, lorsque ses vaisseaux furent brûlés jusques dans la rivière de la Tamise, par la flotte hollandaise : il ne respirait ni la vengeance ni les conquêtes ; il voulait

vivre dans les plaisirs, & régner avec un pouvoir moins gêné : c'est par là qu'on le pouvait séduire. Louis, qui n'avait qu'à parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi
1670. Charles, qui n'en pouvait avoir sans son Parlement. Cette liaison secrette entre les deux Rois ne fut confiée en France qu'à *Madame*, sœur de Charles II & épouse de *Monsieur*, frère unique du Roi, à Turenne & à Louvois.

Une princesse de vingt-six ans fut le plénipotentiaire qui devait consommer ce traité avec le roi Charles. On prit pour prétexte du passage de Madame en Angleterre, un voyage que le Roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers Dunkerque & vers Lille. La pompe & la grandeur des anciens Rois de l'Asie n'approchaient pas de l'éclat de ce voyage : trente mille hommes précédèrent ou suivirent la marche du Roi ; les uns destinés à renforcer les garnisons des pays conquis, les autres à travailler aux fortifications, quelques-uns à applanir les chemins. Le Roi menait avec lui la Reine sa femme, toutes les Princesses & les plus belles femmes de sa cour : Madame brillait au milieu d'elles, & goûtait dans le fond de son cœur le plaisir & la gloire de tout cet

appareil, qui n'était que pour elle ; ce fut une fête continuelle depuis saint-Germain jusqu'à Lille.

Le Roi qui voulait gagner les cœurs de ses nouveaux sujets, & éblouir ses voisins, répandait par-tout ses libéralités avec profusion ; l'or & les pierreries étaient prodiguées à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La princesse Henriette s'embarqua à Calais, pour voir son frère, qui s'était avancé jusqu'à Cantorbery. Charles, séduit par l'amitié qu'il avait pour sa sœur & par l'argent de la France, signa tout ce que Louis XIV voulait, & prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaisirs & des fêtes.

La perte de Madame, morte à son retour d'une manière soudaine & affreuse, jetta des soupçons sur Monsieur, & ne changea rien aux résolutions des deux Rois : les dépouilles de la République, qu'on devait détruire, étaient déja partagées par le traité secret, entre les cours de France & d'Angleterre, comme en 1635 on avait partagé la Flandre avec les Hollandais : ainsi on change de vuës, d'alliés & d'ennemis, & on est souvent trompé dans tous ses projets. Les bruits des cette entreprise prochaine commençaient à se répandre,

mais l'Europe les écoutait en ſilence: l'Empereur occupé des ſéditions de la Hongrie, la Suéde endormie par des négociations, l'Eſpagne toujours faible, toujours irréſolue & toujours lente, laiſſaient une libre carrière à l'ambition de Louis XIV.

La Hollande, pour comble de malheur, était diviſée en deux factions; l'une des républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité deſpotique ſemblait un monſtre contraire aux loix de l'humanité; l'autre des républicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de ſes ancêtres le jeune Prince d'Orange, ſi célébre depuis ſous le nom de Guillaume III. Le grand-Penſionnaire Jean de With & Corneille ſon frère étaient à la tête des partiſans auſtéres de la liberté: mais le parti du jeune Prince commençait à prévaloir; la République, plus occupée de ſes diſſenſions domeſtiques que de ſon danger, contribuait elle-même à ſa ruine.

Louis avait non-ſeulement acheté le roi d'Angleterre, il gagna encore l'électeur de Cologne, & ce Van-Gaalen, évêque de Munſter, avide de guerres & de butin, ennemi naturel des Hollandais: il les avait ſecourus contre cet Evêque, & maintenant il s'uniſſait à lui pour

les perdre. La Suéde, après s'être unie aux Hollandais pour arrêter en 1668 des progrès qui ne les menaçaient pas, les abandonna quand ils furent menacés de leur ruine, & rentra avec la France dans ses anciennes liaisons, moyennant les anciens subsides.

Il est singulier & digne de remarque, que de tous les ennemis qui allaient fondre sur ce petit état, il n'y en eut pas un qui pût alléguer un prétexte de guerre : c'était une entreprise à-peu-près semblable à cette ligue de Louis XII, de l'empereur Maximilien & du Roi d'Espagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de Venise, parce qu'elle était riche & fière.

Les Etats-généraux consternés écrivirent au Roi, lui demandant humblement, si les grands préparatifs qu'il faisait, étaient en effet destinés contre eux, ses anciens & fidéles alliés ? en quoi ils l'avaient offensé ? quelle réparation il exigeait ? Il répondit, « qu'il » ferait de ses troupes l'usage que de- » manderait sa dignité, dont il ne de- » vait compte à personne. » Ses ministres alléguaient pour toute raison, que le gazétier de Hollande avait été trop insolent, & qu'on disait que van-Beuning avait fait fraper une médaille

injurieuſe à Louis XIV. Van-Beuning avait pour nom de baptême, *Joſué* : le goût des deviſes régnait alors en France : on avait donné à Louis XIV la deviſe du ſoleil avec cette légende, *nec pluribus impar*. On prétendait que van-Beuning s'était fait repréſenter avec un ſoleil, & ces mots pour ame, *in conſpectu meo ſtetit ſol* ; *à mon aſpect le ſoleil s'eſt arrêté*. Cette médaille n'exiſta jamais. Il eſt vrai que les Etats avaient fait fraper une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la République avait fait de glorieux ; *aſſertis legibus, emendatis ſacris, adjutis, defenſis, conciliatis regibus, vindicatâ marium libertate, ſtabilitâ orbis Europæ quiete. Les loix affermies, la religion épurée, les Rois ſecourus, défendus & réunis, la liberté des mers vengée, l'Europe pacifiée.*

Ils ne ſe vantaient en effet de rien qu'ils n'euſſent fait : cependant ils firent briſer le coin de cette médaille, pour appaiſer Louis XIV.

Le roi d'Angleterre de ſon côté leur reprochait, que leur flotte n'avait pas baiſſé ſon pavillon devant un bateau anglais, & alléguait encore un certain tableau, où Corneille de With, frère du Penſionnaire, était peint avec les attributs d'un vainqueur ; on voyait des

vaiſſeaux

vaisseaux pris & brûlés dans le fond du tableau. Ce Corneille de With, qui en effet avait eu beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'Angleterre, avait souffert ce faible monument de sa gloire ; mais ce tableau presque ignoré était dans une chambre où l'on n'entrait presque jamais. Les ministres anglais, qui mirent par écrit les griefs de leur Roi contre la Hollande, y spécifièrent des tableaux injurieux, *abusive pictures*. Les Etats qui traduisaient toujours les mémoires des ministres en français, ayant traduit *abusive*, par le mot *fautifs, trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que *ces tableaux trompeurs* : en effet ils ne devinèrent jamais, qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoyens, & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation ; Louis XIV l'avait fait : il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans, qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées & autant d'argent, que

Louis en employa pour ſubjuguer le petit état des Provinces-unies : cinquante millions, qui en feraient aujourd'hui quatre-vingt-dix-ſept, furent conſommés à cet appareil : trente vaiſſeaux de cinquante piéces de canon joignirent la flotte anglaiſe forte de cent voiles : le Roi avec ſon frère alla ſur les frontières de la Flandre eſpagnole & de la Hollande, vers Maſtricht & Charleroi, avec plus de cent douze mille hommes : l'évêque de Munſter & l'électeur de Cologne en avaient environ vingt mille. Les généraux de l'armée du Roi étaient Condé & Turenne : Luxembourg commandait ſous eux ; Vauban devait conduire les ſiéges ; Louvois était par-tout avec ſa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait vu une armée ſi magnifique, & en même temps mieux diſciplinée : c'était ſur-tout un ſpectacle admirable, que la maiſon du Roi nouvellement réformée : on y voyait quatre compagnies des gardes du corps, chacune compoſée de trois cens gentilshommes, entre leſquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* ſans paye ; aſſujettis comme les autres à la régularité du ſervice ; deux cens gendarmes de la garde, deux cen. chevaux-legers, cinq cens mouſquetaires, tous gentilshommes choiſis, parés de leur jeuneſſe & de leur

bonne mine ; douze compagnies de la gendarmerie depuis augmentées jusqu'au nombre de seize ; les cent-suisses même accompagnaient le Roi, & ses régimens des gardes-françaises & suisses montaient la garde devant sa maison, ou devant sa tente. Ces troupes, pour la plûpart couvertes d'or & d'argent, étaient en même temps un objet de terreur & d'admiration, pour des peuples chez qui toute espéce de magnificence était inconnue. Une discipline, devenue encore plus exacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre : il n'y avait point encore d'inspecteurs de cavalerie & d'infanterie, comme nous en avons vu depuis ; mais deux hommes, uniques en leur genre, en faisaient les fonctions. Martinet mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui ; le chevalier de Fourilles faisait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que Martinet avait mis la bayonnette en usage dans quelques régimens ; avant lui on ne s'en servait pas d'une manière constante & uniforme : ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de cuivre, qu'on portait aisément sur des

charrettes ou à dos de mulet. Le Roi avec tant d'avantages, sûr de sa fortune & de sa gloire, menait avec lui un historien, qui devait écrire ses victoires, c'était Pélisson, homme dont il sera parlé dans l'article des beaux arts; plus capable de bien écrire, que de ne pas flater.

Contre Turenne, Condé, Luxembourg, Vauban, cent trente mille combattans, une artillerie prodigieuse, & de l'argent avec lequel on attaquait encore la fidélité des Commandans des places ennemies; la Hollande n'avait à opposer qu'un jeune Prince d'une constitution faible, qui n'avait vu ni siéges ni combats, & environ vingt-cinq mille mauvais soldats, en quoi consistait toute la garde du pays. Le Prince Guillaume d'Orange, âgé de vingt-deux ans, venait d'être élu Capitaine général des forces de terre, par les vœux de la nation: Jean de With y avait consenti par nécessité. Ce Prince nourrissait sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours: son humeur était froide & sévère, son génie actif & perçant: son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible

& languissant, des fatigues au-dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste, né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combattre l'adversité, aimant les affaires & la guerre, ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur ni ceux de l'humanité, enfin presque en tout l'opposé de Louis XIV.

Il ne put d'abord rien opposer au torrent qui se débordait sur sa patrie : ses forces étaient trop peu de chose ; son pouvoir même était limité par les états. Les armes françaises venaient fondre tout à coup sur la Hollande, que rien ne secourait : l'imprudent duc de Lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre sa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la Lorraine saisie par les troupes françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'Avignon, quand on est mécontent du Pape.

Cependant le Roi faisait avancer ses armées vers le Rhin, dans ces pays qui confinent à la Hollande, à Cologne & à la Flandre : il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour payer le dommage que ses troupes pouvaient y faire. Si quelque gentilhomme des environs venait se plaindre, il était

sûr d'avoir un présent. Un envoyé du Gouverneur des Pays-bas, étant venu faire une représentation au Roi sur quelques dégats commis par les troupes, reçut de la main du Roi son portrait enrichi de diamans, estimé plus de douze mille francs : cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de sa puissance.

Le Roi était à la tête de sa maison, & de ses plus belles troupes, qui composaient trente mille hommes ; Turenne les commandait sous lui : le prince de Condé avait une armée aussi forte : les autres corps, conduits tantôt par Luxembourg, tantôt par Chamilli, faisaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement ; Rhinberg, Orsoi, Wésel, Burick : elles furent prises presque aussi-tôt qu'elles furent investies : celle de Rhinberg, que le Roi voulut assiéger en personne, n'essuya pas un coup de canon ; & pour assurer encore mieux sa prise, on eut soin de corrompre le Lieutenant de la place, irlandais de nation, nommé Dosseri, qui eut la lâcheté de se vendre ; & l'imprudence de se retirer ensuite à Mastricht,

où le prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le Rhin & l'Issel, se rendirent. Quelques Gouverneurs envoyèrent leurs clefs, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons français : plusieurs Officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire : la consternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point assez de troupes pour paraître en campagne : toute la Hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le Roi serait au de-là du Rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au de-là de ce fleuve ; & après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'opposer, si on pouvait, à ce passage : en effet l'intention du Roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par Martinet. Des gens du pays informèrent alors le prince de Condé, que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tour qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *toll-huis*, *la maison du péage* : le Roi fit sonder ce gué par

le comte de Guiche : il n'y avait que quarante à cinquante pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, à ce que dit dans ses lettres Pélisson témoin oculaire : cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aisé : il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq cens cavaliers, & deux faibles régimens d'infanterie sans canon : l'artillerie française les foudroyait en flanc. Tandis que la maison du Roi & les meilleures troupes de cavalerie passèrent sans risque au nombre d'environ quinze mille hommes, le prince de Condé les côtoyait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers Hollandais entrèrent dans la rivière pour faire semblant de combattre ; ils s'enfuirent l'instant d'après, devant la multitude qui venait à eux : leur infanterie mit aussi-tôt bas les armes, & demanda la vie. Personne ne périt dans le passage, que quelques cavaliers yvres, qui s'écar-
12 Juin 1672. tèrent du gué ; & il n'y aurait eu personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune duc de Longueville. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant, *point de*

quartier pour cette canaille : il tua du coup, un de leurs officiers. L'infanterie hollandaise desespérée reprit à l'instant ses armes, & fit une décharge, dont le duc de Longueville fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé Ossembrouk, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de Condé, qui montait alors à cheval en sortant de la rivière, & lui appuie son pistolet à la tête : le Prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracassa le poignet : Condé ne reçut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. Les Français irrités firent main-basse sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous côtés : Louis XIV passa sur un pont de bateaux avec l'armée.

Tel fut ce passage du Rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le Roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son régne, l'idolâtrie de ses courtisans, enfin le goût que les peuples, & sur-tout les Parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre, où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes; tout cela fit regarder à Paris le passage

du Rhin comme un prodige : l'opinion commune était, que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appellée le *Tholus*. Il était très-vrai, que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage, & que s'ils avoient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très-périlleuse.

Dès qu'on eut passé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Nosembourg, Nimégue, Skenk, Bommel, Crevecœur, &c. Il n'y avait guères d'heures dans la journée, où le Roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier, nommé Mazel, mandait à monsieur de Turenne : » si vous voulez » m'envoyer cinquante chevaux, je » pourrai prendre avec cela deux ou » trois places. »

Utrecht envoya ses clefs, & capitula avec toute la province qui porte son
20. Juin 1672. nom. Louis fit son entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand Aumônier, son Confesseur & l'Evêque titulaire d'Utrecht : on rendit avec solemnité la grande Eglise aux Catholiques : l'Evêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque

temps établi dans une dignité réelle. La religion de Louis XIV faisait des conquêtes comme ses armes : c'était un droit qu'il acquerait sur la Hollande, dans l'esprit des Catholiques.

Les provinces d'Utrecht, d'Overissel, de Gueldres, étaient soumises ; Amsterdam n'attendait plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine : les Juifs, qui y sont établis, s'empressèrent d'offrir à Gourville, intendant & ami du prince de Condé, deux millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déja Naerden, voisine d'Amsterdam, était prise : quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancèrent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pays, & qui n'est qu'à une lieue d'Amsterdam. Les Magistrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clefs à ces quatre soldats ; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs & fermèrent les portes. Un instant de diligence eût mis Amsterdam dans les mains du Roi : cette capitale une fois prise, non seulement la République périssait, mais il n'y avait plus de nation hollandaise, & bientôt la terre même de ce pays allait disparaître : les plus riches familles, les plus

ardentes pour la liberté, ſe préparaient à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaiſſeaux qui pouvaient faire ce voyage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer : on trouva que deux cens mille familles pouvaient ſe refugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus exiſté qu'au bout des Indes orientales : ſes provinces d'Europe, qui n'achètent leur bled qu'avec leurs richeſſes d'Aſie, qui ne vivent que de leur commerce, & ſi on l'oſe diſe, de leur liberté, auraient été preſque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amſterdam, l'entrepôt & le magaſin de l'Europe, où trois cens mille hommes cultivent le commerce & les arts, ſerait devenue bientôt un vaſte marais. Toutes les terres voiſines demandent des frais immenſes & des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles euſſent probablement à la fois manqué d'habitans & de richeſſes, & auraient été enfin ſubmergées, ne laiſſant à Louis XIV que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus ſingulier & le plus beau monument de l'induſtrie humaine.

La déſolation de l'Etat était augmentée par les diviſions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux

autres les calamités publiques. Le grand Pensionnaire de With ne croyait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie, qu'en demandant la paix au vainqueur : son esprit, à la fois tout républicain & jaloux de son autorité particulière, craignait toujours l'élévation du prince d'Orange encore plus que les conquêtes du Roi de France ; il avait fait jurer à ce Prince même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le Prince était exclus de la charge de Stathouder. L'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, liérent de With à ce serment : il aimait mieux voir sa république subjuguée par un Roi vainqueur, que soumise à un Stathouder.

Le prince d'Orange de son côté plus ambitieux que de With, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du temps & de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le Stathoudérat, & s'opposait à la paix avec la même ardeur. Les Etats résolurent, qu'on demanderait la paix malgré le prince ; mais le Prince fut élevé au Stathoudérat malgré les de With.

Quatre députés vinrent au camp du Roi, implorer sa clémence au nom d'une république, qui six mois auparavant se croyait l'arbitre des Rois. Les députés 1672.

ne furent point reçus des ministres de Louis XIV, avec cette politesse française qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs même du gouvernement. Louvois dur & altier, né pour bien servir, plutôt que pour faire aimer son maître, reçut les supplians avec hauteur, & même avec l'insulte de la raillerie : on les obligea de revenir plusieurs fois. Enfin le Roi leur fit déclarer ses volontés : il voulait que les Etats lui cédassent tout ce qu'ils avaient au-delà du Rhin, Nimégue, des villes & des forts dans le sein de leur pays ; qu'on lui payât vingt millions ; que les Français fussent les maîtres de tous les grands chemins de la Hollande par terre & par eau, sans qu'ils payassent jamais aucun droit ; que la religion catholique fût par-tout rétablie ; que la République lui envoyât tous les ans une ambassade extraordinaire, avec une médaille d'or sur laquelle il fût gravé, qu'ils tenaient leur liberté de Louis XIV ; enfin qu'à ces satisfactions ils joignissent celle qu'ils devaient au roi d'Angleterre & aux princes de l'Empire, tels que ceux de Cologne & de Munster, par qui la Hollande était encore désolée.

Ces conditions d'une paix qui tenait tant de la servitude, parurent intoléra-

bles ; & la fierté du vainqueur inspira un courage de desespoir aux vaincus : on résolut de périr les armes à la main : tous les cœurs & toutes les espérances se tournèrent vers le prince d'Orange : le peuple en fureur éclata contre le grand Pensionnaire, qui avait demandé la paix. A ces séditions se joignit la politique du Prince & l'animosité de son parti : on attente d'abord à la vie du grand Pensionnaire Jean de With ; ensuite on accuse Corneille son frère d'avoir attenté à celle du Prince. Corneille est appliqué à la question : il récita dans les tourmens le commencement de cette ode d'Horace : *Justum & tenacem*, convenable à son état & à son courage, & qu'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le latin :

La mer qui gronde & s'élance,
Les cris des séditieux,
Des fiers tyrans l'insolence,
N'ébranlent pas la constance
D'un cœur ferme & vertueux.

Enfin la populace effrénée massacra dans la Haye les deux frères de With ; l'un, qui avait gouverné l'état pendant dix-neuf ans avec vertu ; & l'autre, qui 20 Août 1672.

l'avait fervi de fon épée. On exerça fur leurs corps fanglans toutes les fureurs dont le peuple eft capable : horreurs communes à toutes les nations, & que les Français avaient fait éprouver au maréchal d'Ancre, à l'amiral Coligni, &c. car la populace eft prefque par-tout la même. On pourfuivit les amis du Penfionnaire : Ruiter même, l'amiral de la République, & qui feul combattait alors pour elle avec fuccès, fe vit environné d'affaffins dans Amfterdam.

Au milieu de ces defordres & de ces défolations, les Magiftrats montrèrent des vertus, qu'on ne voit guères que dans les républiques : les particuliers qui avaient des billets de banque, coururent en foule à la banque d'Amfterdam ; on craignait que l'on eût touché au tréfor public : chacun s'empreffait de fe faire payer du peu d'argent qu'on croyait qui pouvait y être encore. Les Magiftrats firent ouvrir les caves, où ce tréfor fe conferve ; on le trouva tout entier, tel qu'il avait été dépofé depuis foixante ans, l'argent même était encore noirci de l'impreffion du feu, qui avait longtemps auparavant confumé l'hôtel de ville. Les billets de banque s'étaient toujours négociés jufqu'à ce temps, fans que jamais on eût touché au tréfor ;

on paya alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que Charles II, roi d'Angleterre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandais & fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de France, venait de faire banqueroute à ses sujets : autant il était honteux à ce Roi de violer ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux Magistrats d'Amsterdam de la garder, dans un temps où il semblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'esprit, qui prend les partis extrêmes dans les maux sans reméde. Ils firent percer les digues, qui retiennent les eaux de la mer : les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leide, Delft, furent inondées : le paysan ne murmura pas de voir ses troupeaux noyés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples; ils manquèrent sur-tout d'eau douce, elle se vendit six sols la pinte : mais ces extrémités parurent moindres que l'escla-

vage. C'eſt une choſe digne de l'obſervation de la poſtérité, que la Hollande ainſi accablée ſur terre, & n'étant plus un état, demeura encore redoutable ſur la mer : c'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que Louis XIV paſſait le Rhin & prenait trois provinces, l'amiral Ruiter avec environ cent vaiſſeaux de guerre & plus de cinquante brûlots, alla chercher près des côtes d'Angleterre les flottes de deux Rois : leur puiſſance réunie n'avait pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la République. Les Anglais & les Hollandais combattirent comme des nations accoûtumées à ſe diſputer l'empire de l'océan. Cette bataille, qu'on nomme de *Solbaie*, dura un jour entier : Ruiter, qui en
7 Juin 1672. donna le ſignal, attaqua le vaiſſeau amiral d'Angleterre, où était le duc d'Yorck, frère du Roi : la gloire de ce combat particulier demeura à Ruiter. Le duc d'Yorck, obligé de changer de vaiſſeau, ne reparut plus devant l'Amiral Hollandais. Les trente vaiſſeaux français eurent peu de part à l'action ; & tel fut le ſort de cette journée, que les côtes de la Hollande furent en ſûreté.

Après cette bataille, Ruiter, malgré les craintes & les contradictions de ſes

compatriotes, fit entrer la flote marchande des Indes dans le Téxel; défendant ainsi & enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des Hollandais se soûtenait; on ne voyait que leurs pavillons dans les mers des Indes. Un jour qu'un Consul de France disait au Roi de Perse, que Louis XIV avait conquis presque toute la Hollande : *comment cela peut-il être*, répondit le Monarque persan, *puisqu'il y a toujours au port d'Ormus vingt vaisseaux hollandais pour un français ?*

Le prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoyen. Il offrit à l'Etat le revenu de ses charges, & tout son bien pour soûtenir la liberté: il couvrit d'inondations les passages par où les Français pouvaient pénétrer dans le reste du pays. Ses négociations promptes & secrettes réveillèrent de leur assoupissement, l'Empereur, l'Empire le conseil d'Espagne, le Gouverneur de Flandre: il disposa même l'Angleterre à la paix. Enfin le Roi était entré au mois de mai en Hollande, & dès le mois de juillet l'Europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterey, gouverneur de Flandre, fit passer secrettement quelques régimens au secours des Provinces-unies: le conseil de

l'Empereur Léopold envoya Montécuculi à la tête de près de vingt mille hommes, l'Electeur de Brandebourg, qui avait à sa solde vingt-cinq mille soldats, se mit en marche.

Juillet 1672. Alors le Roi quitta son armée : il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pays inondé ; la garde des provinces conquises devenait difficile ; Louis voulait une gloire sûre. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à Saint-Germain au milieu de l'été ; & laissant Turenne & Luxembourg achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de sa conquête, tandis que les puissances de l'Europe travaillaient à la lui ravir.

CHAPITRE X.

Evacuation de la Hollande. Seconde conquête de la Franche-Comté.

ON croit nécessaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage, qu'ils doivent se souvenir, que ce n'est point ici une simple relation de campagnes, mais plutôt une histoire des mœurs des hommes. Assez de livres sont

pleins de toutes les minuties des actions de guerre, & de ces détails de la fureur & de la misère humaine. Le dessein de cet essai est de peindre les principaux caractères de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laisser voir les seuls considérables, & (s'il se peut) l'esprit qui les a conduits.

La France fut alors au comble de sa gloire : le nom de ses Généraux imprimait la vénération : ses Ministres étaient regardés comme des génies supérieurs aux Conseillers des autres Princes ; & Louis était en Europe comme le seul Roi. En effet l'Empereur Léopold ne paraissait pas dans ses armées. Charles II, Roi d'Espagne, fils de Philippe IV, sortait à peine de l'enfance : celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans sa vie, que celle des plaisirs.

Tous ces Princes & leurs Ministres firent de grandes fautes : l'Angleterre agit contre les principes de la raison d'état, en s'unissant avec la France, pour élever une puissance que son intérêt était d'affaiblir.

L'Empereur, l'Empire, le Conseil Espagnol, firent encore plus mal, de ne pas s'opposer d'abord à ce torrent : enfin Louis lui-même commit une aussi grande faute qu'eux tous, en ne poursuivant pas

avec assez de rapidité, des conquêtes si faciles. Condé & Turenne voulaient qu'on démolît la plûpart des places hollandaises. Ils disaient que ce n'était point avec des garnisons que l'on prend des états, mais avec des armées ; & qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entiére. Louvois au contraire voulait que tout fût place & garnison : c'était là son génie, & c'était aussi le goût du Roi. Louvois avait par-là plus d'emplois à sa disposition ; il étendait le pouvoir de son ministère ; il s'applaudissait de contredire les deux plus grands Capitaines du siécle. Louis le crut, & se trompa comme il l'avoua depuis ; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande ; il affaiblit son armée en la divisant dans trop de places ; il laissa à son ennemi le temps de respirer : l'histoire des plus grands Princes est souvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du Roi, les affaires changèrent de face. Turenne fut obligé de marcher vers la Westphalie, pour s'opposer aux Impériaux. Le gouverneur de Flandre Monterey, sans être avoué du conseil timide d'Espagne, renforça la petite armée du prince d'Orange d'environ dix mille hommes : alors ce Prince

fit tête aux Français jusqu'à l'hiver : c'était déja beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hiver vint : les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. Luxembourg, qui commandait dans Utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français, & mit la Hollande dans un nouveau danger, aussi terrible que les précédens.

Il assemble une nuit près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines : on leur avait préparé des patins ; il se met à leur tête, & marche sur la glace, vers Leide & vers la Haye. Un dégel survint ; la Haye fut sauvée. Son armée entourée d'eau, n'ayant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr ; il fallait, pour s'en retourner à Utrecht, marcher sur une digue étroite & fangeuse, où l'on pouvait à peine se traîner quatre de front : on ne pouvait arriver à cette digue, qu'en attaquant un fort, qui semblait imprenable sans artillerie : quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un seul jour, elle serait morte de faim & de fatigue. Luxembourg était sans ressource : mais la fortune, qui avait sauvé la Haye, sauva son armée, par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans

la vie civile, qui sont incompréhensibles : celui-là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté, qui acheva de rendre le nom français odieux dans ces pays. Bodegrave & Suvamerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des soldats, pour le prix de leur fatigue : ils mirent le feu à ces deux villes ; & à la lueur des flammes, ils se livrèrent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat français soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'Officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si exagéré, que plus de quarante ans après, j'ai vu les livres hollandais, dans lesquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette aventure, & inspirer la haine contre les Français à des générations nouvelles.

1673. Cependant le Roi agitait les cabinets de tous les Princes par ses négociations : il gagna le duc de Hanovre : l'électeur de Brandebourg, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une Cour en Allemagne, où Louis n'eût des pensionnaires : ses émissaires fomentaient en Hongrie les troubles

troubles de cette Province sévèrement traitée par le conseil de Vienne. L'argent fut prodigué au roi d'Angleterre, pour faire encore la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation anglaise, indignée de servir la grandeur de Louis XIV, qu'elle eût voulu réprimer. L'Europe était troublée par les armes & par les négociations de Louis. Enfin il ne put empêcher, que l'Empereur, l'Empire & l'Espagne ne s'alliassent avec la Hollande, & ne lui déclarassent solemnellement la guerre : il avait tellement changé le cours des choses, que les Hollandais, ses alliés naturels, étaient devenus les amis de l'Espagne. L'Empereur Léopold envoyait des secours lents, mais il montrait une grande animosité. Il est rapporté, qu'allant à Egra voir les troupes qu'il y rassemblait, il communia en chemin ; & qu'après la communion, il prit en main un crucifix, & appella Dieu à témoin de la justice de sa cause. Cette action eût été à sa place du temps des croisades ; & la prière de Léopold n'empêcha point le progrès des armes du roi de France.

Il parut d'abord combien sa marine était déja perfectionnée : au lieu de trente vaisseaux qu'on avait joints l'année d'auparavant à la flotte anglaise, on en joignit quarante sans compter les brûlots.

Les officiers avaient appris les manœuvres ſavantes des Anglais, avec leſquels ils avaient combattu celles des Hollandais leurs ennemis. C'était le duc d'Yorck, depuis Jacques II, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres ſur mer par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce temps, les Français ne ſavaient pas ranger une armée en bataille : leur expérience conſiſtait à faire battre un vaiſſeau contre un vaiſſeau, non à en faire mouvoir pluſieurs de concert, & à imiter ſur la mer les évolutions des armées de terre, dont les corps ſéparés ſe ſoûtiennent & ſe ſecourent mutuellement. Ils firent à peu-près comme les Romains, qui en une année apprirent des Carthaginois l'art de combattre ſur mer, & égalèrent leurs maîtres.

Les 7, 14 & 21 Juin 1673.

Le vice-amiral d'Etrée & ſon lieutenant Martel, firent honneur à l'induſtrie militaire de la nation françaiſe, dans trois batailles navales conſécutives, qui ſe donnèrent au mois de Juin entre la flotte Hollandaiſe & celle de France & d'Angleterre : l'amiral Ruiter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions ; d'Etrée écrivit à Colbert : « Je voudrais avoir » payé de ma vie la gloire que Ruiter » vient d'acquerir. » D'Etrée méritait que Ruiter eût ainſi parlé de lui ; la valeur &

la conduite furent si égales de tous côtés, que la victoire resta toujours indécise.

Louis, ayant fait des hommes de mer de ses Français par les soins de Colbert, perfectionna encore l'art de la guerre sur terre par l'industrie de Vauban : il vint en personne assiéger Mastricht dans le même temps que ces trois batailles navales se donnaient. Mastricht était pour lui une clef des Pays-bas & des Provinces-unies ; c'était une place forte défendue par un gouverneur intrépide nommé Farjaux, né français, qui avait passé au service d'Espagne & depuis à celui de Hollande : la garnison était de cinq mille hommes. Vauban, qui conduisit ce siége, se servit pour la première fois des paralléles, inventées par des ingénieurs Italiens au service des Turcs devant Candie : il y ajoûta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille & pour les mieux rallier en cas de sorties. Louis se montra dans ce siége, plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encore : il accoûtumait, par son exemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuise bientôt. Mastricht se rendit au bout de huit jours. 29 Juin 1673.

Pour mieux affermir encore la disci-

pline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. Le prince d'Orange, qui n'avait eu, pour opposer à ces conquêtes rapides, que des officiers sans émulation & des soldats sans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau ceux qui avaient abandonné leur poste.

14 Sept. 1673. Le Roi employa aussi les châtimens, la première fois qu'il perdit une place. Un très-brave officier, nommé Du-pas, rendit Naerden au prince d'Orange : il ne tint à la vérité que quatre jours ; mais il ne remit sa ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour éviter un assaut général, qu'une garnison faible & rebutée n'aurait point soûtenu. Le Roi, irrité du premier affront que recevaient ses armes, fit condamner Du-pas à être traîné par le bourreau dans Utrecht, une pelle à la main, & son épée fut rompue : ignominie peut-être inutile pour les officiers français, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut savoir, qu'à la vérité les provisions des commandans des places les obligent à soûtenir trois assauts ; mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais exécutées.

Les soins du Roi, le génie de Vauban,

la vigilance sévère de Louvois, l'expérience & le grand art de Turenne, l'active intrépidité du prince de Condé ; tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée & de manquer Amsterdam.

Le prince de Condé voulut en vain percer dans le cœur de la Hollande inondée. Turenne ne put, ni mettre obstacle à la jonction de Montécuculi & du prince d'Orange, ni empêcher le prince d'Orange de prendre Bonn : l'Evêque de Munster, qui avait juré la ruine des Etats-généraux, fut attaqué lui-même par les Hollandais. Nov. 1673.

Le Parlement d'Angleterre força son Roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix, & de cesser d'être l'instrument mercénaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces hollandaises, avec autant de promptitude qu'on les avait conquises : ce ne fut pas sans les avoir rançonnées ; l'intendant Robert tira de la seule province d'Utrecht, en un an, seize cens soixante & huit mille florins : on était si pressé d'évacuer le pays qu'on avait pris avec tant de rapidité, que vingt-huit mille prisonniers hollandais furent rendus pour un écu par soldat. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis, & les autres

monumens de la conquête, étaient à peine achevés, que la conquête était déja abandonnée. Les Hollandais, dans le cours de cette invaſion, eurent la gloire de diſputer l'empire de la mer, & l'adreſſe de tranſporter ſur terre le théatre de la guerre hors de leur pays. Louis XIV paſſa dans l'Europe pour avoir joui, avec trop de précipitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe paſſager. Le fruit de cette entrepriſe fut d'avoir une guerre ſanglante à ſoûtenir contre l'Eſpagne, l'Empire & la Hollande réunies, d'être abandonné de l'Angleterre, & enfin de Munſter, de Cologne même, & de laiſſer dans les pays qu'il avait envahis & quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

Le Roi tint ſeul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoyance de ſon gouvernement & la force de ſon état, parurent bien davantage encore, lorſqu'il fallut ſe défendre contre tant de puiſſances liguées & contre de grands généraux, que quand il avait pris en voyageant la Flandre françaiſe, la Franche-comté & la moitié de la Hollande, ſur des ennemis ſans défenſe.

On vit ſur-tout quel avantage un Roi abſolu, dont les finances ſont bien adminiſtrées, a ſur les autres Rois: il

fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois mille hommes à Turenne contre les Impériaux, une de quarante mille à Condé contre le prince d'Orange: un corps de troupes était sur la frontière du Roussillon : une flotte chargée de soldats alla porter la guerre aux Espagnols jusques dans Messine ; lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la Franche-comté : il se défendait, & il attaquait par-tout en même temps.

D'abord, dans son entreprise sur la Franche-comté, la supériorité de son gouvernement parut toute entière : il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les Suisses, nation aussi redoutable que pauvre, toujours armée, toujours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontières, murmurant déja & s'effarouchant de voir Louis XIV une seconde fois dans leur voisinage. L'Empereur & l'Espagne sollicitaient les treize Cantons, de permettre au moins un passage libre à leurs troupes, pour secourir la Franche-comté, demeurée sans défense par la négligence du ministère espagnol : le Roi de son côté pressait les Suisses de refuser ce passage ; mais l'Empire & l'Espagne ne prodiguaient que des raisons & des

prières : le Roi, avec un million d'argent comptant & une assurance de six cens mille livres, détermina les Suisses à ce qu'il voulut : le passage fut refusé. Louis, accompagné de son frère & du fils du grand Condé, assiégea Besançon : il aimait la guerre de siéges, & l'entendait bien ; il laissait à Condé & à Turenne celle de campagne. D'ailleurs il n'assiégea jamais une ville, sans être moralement sûr de la prendre : Louvois faisait si bien les préparatifs ; les troupes étaient si bien fournies ; Vauban, qui conduisit presque tous les siéges, était un si grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du Roi était en sûreté.

Vauban dirigea les attaques de Besançon :
15 Mai 1674. elle fut prise en neuf jours ; & au bout de six semaines, toute la Franche-comté fut soumise au Roi. Elle est restée à la France, & semble y être pour jamais annéxée : monument de la faiblesse du ministère autrichien-espagnol, & de la force de celui de Louis XIV.

CHAPITRE XI.

Belle Campagne, & mort du Maréchal de Turenne.

TANDIS que le Roi prenait rapidement la Franche-comté, avec cette facilité & cet éclat attaché encore à sa destinée; Turenne qui ne faisait que défendre les frontières du côté du Rhin, déployait ce que l'art de la guerre à de plus grand & de plus consommé: l'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées; & c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de Turenne.

D'abord il fait une marche longue & vive, passe le Rhin à Philisbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville, & en même temps il attaque & met en fuite Caprata, général de l'Empereur, & le vieux duc de Lorraine Charles IV, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses états & à lever des troupes, & qui venait de réunir sa petite armée avec une partie de celle de l'Empereur. Turenne, après l'avoir battu, le poursuit & bat encore sa cavalerie à Ladimbourg; de là il court à un autre Juin 1674. Juillet 1674.

général des Impériaux, le prince de Bournonville, qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alſace; il prévient la jonction
Octobr. 1674. de ces troupes, l'attaque & lui fait quitter le champ de bataille.

L'Empire raſſemble contre lui toutes ſes forces; ſoixante & dix mille Allemans ſont dans l'Alſace: Briſac & Philiſbourg étaient bloqués par eux. Turenne n'avait plus que vingt mille hommes effectifs tout au plus: le prince de Condé lui envoya de Flandre quelque ſecours de cavalerie; alors il traverſe des montagnes
Déc. 1674. pleines de neige, par Tanne & par Bedfort; il ſe trouve tout d'un coup dans la haute Alſace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croyaient en repos en Lorraine, & qui penſaient que la campagne était finie: il bat à Mulhauſen les quartiers qui réſiſtent; il en fait deux priſonniers: il marche à Colmar, où l'électeur de Brandebourg, qu'on appelle le grand Electeur, alors général des armées de l'Empire, avait ſon quartier. Il arrive dans le temps que ces Princes & les autres Généraux ſe mettaient à table: ils n'eurent que le temps de s'échapper; la campagne était couverte de fuyards.

Turenne, croyant n'avoir rien fait

tant qu'il restait quelque chose à faire, attend encore auprès de Turckheim une partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi, rendait sa victoire sûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de soixante & dix mille hommes se trouve vaincue & dispersée presque sans grand combat : l'Alsace reste au Roi, & les généraux de l'Empire sont obligés de repasser le Rhin. 5 Janv. 1675.

Toutes ces actions consécutives, conduites avec tant d'art, si patiemment digérées, exécutées avec tant de promptitude, furent également admirées des Français & des ennemis. La gloire de Turenne reçut un nouvel accroissement, quand on sçut que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour, & malgré les ordres réitérés de Louvois, donnés au nom du Roi : résister à Louvois tout-puissant, & se charger de l'événement, malgré les cris de la cour, les ordres du maître & la haine du ministre, ne fut pas la moindre marque du courage de Turenne, ni le moindre exploit de la campagne.

Il faut avouer, que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre, gémirent de cette campagne si glorieuse : elle fut célébre par les malheurs des peuples, autant que par les

expéditions de Turenne. Après la bataille de Sintzheim, il mit à feu & à ſang le Palatinat, pays uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opulens. L'électeur Palatin vit du haut de ſon château de Manheim, deux villes & vingt-cinq villages enflammés. Ce prince deſeſpéré, défia Turenne à un combat ſingulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne ayant envoyé la lettre au Roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'Electeur, que par un compliment vague & qui ne ſignifiait rien : c'était aſſez le ſtile & l'uſage de Turenne, de s'exprimer toujours avec modération & ambiguité.

Il brûla, avec le même ſang-froid, les fours & une partie des campagnes de l'Alſace, pour empêcher les ennemis de ſubſiſter. Il permit enſuite à ſa cavalerie de ravager la Lorraine : on y fit tant de deſordre, que l'Intendant, qui de ſon côté déſolait la Lorraine avec ſa plume, lui écrivit & lui parla ſouvent, pour arrêter ces excès. Il répondait froidement ; *je le ferai dire à l'ordre.* Il aimait mieux être appellé le père des ſoldats qui lui étaient confiés, que des peuples qui ſelon les loix de la guerre, ſont toujours ſacrifiés. Tout le mal qu'il faiſait, paraiſſait néceſſaire ; ſa gloire

couvrait tout ; & d'ailleurs, les soixante & dix mille Allemans qu'il empêcha de pénétrer en France, y auraient fait beaucoup plus de mal, qu'il n'en fit à l'Alsace, à la Lorraine & au Palatinat.

Le prince de Condé, de son côté, donnait en Flandre une bataille beaucoup plus sanglante que toutes ces actions du vicomte de Turenne, mais moins heureuse & moins décisive, soit que les circonstances des lieux lui fussent moins favorables, soit qu'il eût pris des mesures moins justes, soit plutôt qu'il eût des généraux plus habiles & de meilleures troupes à combattre. Cette bataille fut celle de Senef : le marquis de Feuquières veut qu'on ne lui donne que le nom de combat, parce que l'action ne se passa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point ; mais il paraît qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée si vive & si meurtrière : le choc de trois mille hommes rangés, dont tous les petits corps agiraient, ne serait qu'un combat : c'est toujours l'importance qui décide du nom.

Le prince de Condé avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq mille hommes, contre le prince d'Orange qui en avait soixante mille. Il attendit que l'armée ennemie passât

un défilé à Senef près de Mons : il attaqua une partie de l'arrière-garde composée d'Espagnols, & y eut un grand
11 Août 1674. avantage. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas pris assez de précaution dans le passage du défilé ; mais on admira la manière dont il rétablit le desordre, & on n'approuva pas que Condé voulût ensuite recommencer le combat, contre des ennemis trop bien retranchés : on se battit à trois reprises. Les deux généraux, dans ce mêlange de fautes & de grandes actions, signalèrent également leur présence d'esprit & leur courage. De tous les combats que donna le grand Condé, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie & celle de ses soldats ; il eut trois chevaux tués sous lui : il voulait, après trois attaques meurtrières, en hazarder encore une quatrième : il parut, dit un officier qui y était, qu'il n'y avait plus que le prince de Condé qui eût envie de se battre. Ce que cette action eut de plus singulier, c'est que les troupes de part & d'autre, après les mêlées les plus sanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite le soir, par une terreur panique. Le lendemain les deux armées se retirèrent chacune de son côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plutôt

également affaiblies & vaincues : il y eut près de sept mille morts & cinq mille prisonniers du côté des Français ; les ennemis firent une perte égale. Tant de sang inutilement répandu, empêcha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de considérable : il importe tant de donner de la réputation à ses armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eu la victoire, assiégea Oudenarde; mais le prince de Condé prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faisant aussi-tôt lever le siége, & en poursuivant le prince d'Orange.

On observa également en France & chez les alliés, la vaine cérémonie de rendre graces à Dieu d'une victoire qu'on n'avait point remportée : usage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toujours tromper.

Turenne en Allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de son génie. Le conseil de Vienne, n'osant plus confier la fortune de l'Empire à des Princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ses armées le général Montécuculi ; celui qui avait vaincu les Turcs à la journée de saint-Gothard, & qui malgré Turenne & Condé, avait joint le prince d'Orange, & avait arrêté la fortune de Louis XIV ;

après la conquête des trois provinces de Hollande.

On a remarqué, que les plus grands généraux de l'Empire ont souvent été tirés d'Italie : ce pays, dans sa décadence & dans son esclavage, porte encore des hommes qui font souvenir de ce qu'il était autrefois. Montécuculi était seul digne d'être opposé à Turenne : tous deux avaient réduit la guerre en art : ils passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers allemans & français. L'un & l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, & ils ne se trompèrent jamais : ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité ; enfin ils étaient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au sort
27. d'une bataille auprès du village de Saltz-
Juillet bach, lorsque Turenne, en allant choisir
1675. une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a personne qui ne sache les circonstances de cette mort ; mais on ne peut se défendre d'en retracer les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle encore tous les jours. Il semble qu'on ne puisse

trop redire, que le même boulet qui le tua, ayant emporté le bras de Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, son fils se jettant en larmes auprès de lui : *ce n'est pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer :* paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque, & le plus digne éloge de Turenne. Il est très-rare, que sous un gouvernement despotique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie meurent regrettés du public : cependant Turenne fut pleuré des soldats & des peuples ; Louvois fut le seul qui se réjouit de sa mort. On sçait les honneurs que le Roi fit rendre à sa mémoire, & qu'il fut enterré à Saint-Denis comme le connétable du Guesclin, au-dessus duquel la voix publique l'éléve, autant que le siécle de Turenne est supérieur au siécle du Connétable.

Turenne n'avait pas eu toujours des succès heureux à la guerre ; il avait été battu à Mariendal, à Rétel, à Cambrai ; aussi disait-il, qu'il avait fait des fautes, & il était assez grand homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision

rend une nation maîtresse de l'autre ; mais ayant toujours réparé ses défaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'Europe ; dans un temps où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la fronde ; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état ; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires ; il eut toujours le bonheur de garder la réputation d'un homme de bien, sage & modéré, parce que ses vertus & ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses & des fautes, qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire, que de tous les généraux des siécles passés, Gonzalve de Cordouë surnommé le grand Capitaine, est celui auquel il ressemblait davantage.

Né calviniste, il s'était fait catholique l'an 1668 : aucun protestant & même aucun philosophe ne pensa que la persuasion seule eût fait ce changement dans un homme de guerre, dans un politique âgé de cinquante années ; qui avait encore des maîtresses. On savait que

Louis XIV en le créant Maréchal général de ses armées, lui avait dit ces propres paroles rapportées dans les lettres de Pélisson & ailleurs, *je voudrais que vous m'obligeassiez à faire quelque chose de plus pour vous.* Ces paroles (selon eux) pouvaient avec le temps opérer une conversion : la place de Connétable pouvait tenter un cœur ambitieux. Il était possible aussi que cette conversion fût sincère : le cœur humain rassemble souvent la politique, l'ambition, les faiblesses de l'amour, les sentimens de religion : les catholiques qui triomphèrent de ce changement, ne crurent pas la grande ame de Turenne capable de dissimuler.

Ce qui arriva en Alsace immédiatement après la mort de Turenne, rendit sa perte encore plus sensible. Montécuculi, retenu par l'habileté du Général français trois mois entiers au de-là du Rhin, passa ce fleuve dès qu'il sçut qu'il n'avait plus Turenne à craindre : il tomba sur une partie de l'armée, qui demeurait éperdue entre les mains de Lorges & de Vaubrun, deux lieutenans généraux desunis & incertains. Cette armée, se défendant avec courage, ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans l'Alsace, dont Turenne les avait tenus écartés : elle avait non seulement

besoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de Créqui, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. Il venait d'être vaincu par sa faute
11 Août 1675. à Consarbruck : un corps de vingt mille Allemans, qui assiégeait Tréves, tailla en piéces & mit en fuite la petite armée de Créqui : il échappe à peine lui quatrième. Il court, à travers de nouveaux périls, se jetter dans Tréves, qu'il aurait dû secourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage : il voulait s'ensevelir sous les ruines de la place ; la bréche était praticable ; il s'obstine à tenir encore : la garnison murmure ; le capitaine Bois-jourdan, à la tête des séditieux, va capituler sur la bréche. On n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace : il menace le Maréchal de le tuer, s'il ne signe. Créqui se retire, avec quelques officiers fidéles, dans une Eglise ; & il aima mieux être pris à discrétion, que de capituler.

Pour remplacer les hommes que la France avait perdus dans tant de siéges & de combats, Louis XIV fut conseillé de ne se point tenir aux recrues de milices

comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arrière-ban.

Par une ancienne coûtume, aujourd'hui hors d'usage, les possesseurs des fiefs étaient dans l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre pour le service de leur Seigneur suzerain, & de rester armés un certain nombre de jours : ce service composait la plus grande partie des loix de nos nations barbares. Tout est changé aujourd'hui en Europe ; il n'y a aucun état qui ne léve des soldats qu'on retient toujours sous le drapeau, & qui forment des corps disciplinés.

Louis XIII convoqua une fois la noblesse de son royaume. Louis XIV suivit alors cet exemple : le corps de la noblesse marcha, sous les ordres du marquis depuis maréchal de Rochefort, sur les frontières de Flandre, & après sur celles d'Allemagne : mais ce corps ne fut ni considérable ni utile, & ne pouvait l'être : les gentilshommes, aimant la guerre & capables de bien servir, étaient officiers dans les troupes ; ceux que l'âge ou le mécontentement tenaient renfermés, ne sortirent point de chez eux ; les autres qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec répugnance au nombre d'environ quatre mille. Rien ne ressemblait moins à une troupe

guerrière : tous montés & armés inégalement, sans expérience & sans exercice, ne pouvant ni ne voulant un service régulier, ils ne causèrent que de l'embarras, & on fut dégoûté d'eux pour jamais. Ce fut la dernière trace dans nos armées réglées, qu'on ait vue de l'ancienne Chevalerie, qui composait autrefois ces armées, & qui avec le courage naturel à la nation, ne fit jamais bien la guerre.

Turenne mort, Créqui battu & prisonnier, Tréves prise, Montécuculi faisant contribuer l'Alsace, le Roi crut que le prince de Condé pouvait seul ranimer la confiance des troupes, que décourageait la mort de Turenne. Condé laissa le maréchal de Luxembourg soûtenir en Flandre la fortune de la France, & alla arrêter les progrès de Montécuculi. Autant il venait de montrer d'impétuosité à Senef, autant il eut alors de patience : son génie, qui se pliait à tout, déploya le même art que Turenne : deux seuls campemens arrêtèrent les progrès de l'armée allemande, & firent lever à Montécuculi les siéges d'Haguenau & de Saverne. Après cette campagne, moins éclatante que celle de Senef & plus estimée, ce Prince cessa de paraître à la guerre : il eût voulu que son fils commandât ; il offrait de lui servir de conseil ; mais le Roi ne

voulait pour généraux, ni de jeunes gens ni de Princes ; c'était même avec quelque peine, qu'il s'était servi de Condé lui-même : la jalousie de Louvois contre Turenne avait contribué, autant que le nom de Condé, à le mettre à la tête des armées.

Ce Prince se retira à Chantilli, d'où il vint très-rarement à Versailles voir sa gloire éclipsée, dans un lieu où le courtisan ne considére que la faveur. Il passa le reste de sa vie tourmenté de la goute, se consolant de ses douleurs & de sa retraite, dans la conversation des hommes de génie en tout genre, dont la France était alors remplie : il était digne de les entendre, & n'était étranger dans aucune des sciences ni des arts où ils brillaient. Il fut admiré encore dans sa retraite : mais enfin ce feu dévorant, qui en avait fait dans sa jeunesse un héros impétueux & plein de passions, ayant consumé les forces de son corps né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le temps ; & son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand Condé les deux dernières années de sa vie : il mourut en 1680. Montécuculi se retira du service de l'Empereur, en même temps que le prince de Condé cessa de commander les armées de France.

CHAPITRE XII.

Depuis la mort de Turenne, jufqu'à la paix de Nimègue en 1678.

APRÈS la mort de Turenne & la retraite du prince de Condé, le Roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage, contre l'Empire, l'Efpagne & la Hollande : il avait des officiers formés par ces deux grands hommes ; il avait Louvois, qui lui valait plus qu'un général, parce que fa prévoyance mettait les généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes, long-temps victorieufes, étaient animées du même efprit, qu'excitait encore la préfence d'un Roi toujours heureux.

(a) 26 avril 1676. (b) 11 mai 1676. (c) 17 mars 1677. (d) 5 avril 1677.

Il prit en perfonne, dans le cours de cette guerre, (a) Condé, (b) Bouchain, (c) Valenciennes, (d) Cambrai. On l'accufa, au fiége de Bouchain, d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint fe préfenter devant lui avec cinquante mille hommes, pour tenter de jetter du fecours dans fa place ; on reprocha auffi au prince d'Orange, d'avoir

d'avoir pu donner bataille à Louis XIV, & de ne l'avoir pas fait : car tel est le sort des Rois & des Généraux, qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas; mais ni lui ni le prince d'Orange n'étaient blâmables: le Prince ne donna point la bataille, quoiqu'il le voulût, parce que Monterey, gouverneur des Pays-bas, qui était dans son armée, ne voulut point exposer son gouvernement au hazard d'un événement décisif; & la gloire de la campagne demeura au Roi, puisqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en présence de son ennemi.

A l'égard de Valenciennes, elle fut prise d'assaut, par un de ces événemens singuliers qui caractérisent le courage impétueux de la nation.

Le Roi faisait ce siége, ayant avec lui son frère & cinq Maréchaux de France, d'Humières, Schomberg, la Feuillade, Luxembourg & de Lorges : les Maréchaux commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre; Vauban dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encore aucun des dehors de la place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes: derrière ces demi-lunes était un grand ouvrage couronné, palissadé & fraisé, entouré d'un

foſſé coupé de pluſieurs traverſes : dans cet ouvrage couronné, était encore un autre ouvrage, entouré d'un autre foſſé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'Eſcaut : ce bras franchi, on trouvait encore un autre ouvrage, qu'on nomme pâté : derrière ce pâté, coulait le grand cours de l'Eſcaut, profond & rapide, qui ſert de foſſé à la muraille ; enfin la muraille était ſoutenue par de larges remparts : tous ces ouvrages étaient couverts de canons ; une garniſon de trois mille hommes préparait une longue réſiſtance.

Le Roi tint conſeil de guerre, pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'uſage, que ces attaques ſe fiſſent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis ſans être apperçu, & d'épargner le ſang du ſoldat : Vauban propoſa de faire l'attaque en plein jour. Tous les Maréchaux de France ſe récrièrent contre cette propoſition : Louvois la condamna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. « Vous voulez, dit-il, ménager » le ſang du ſoldat : vous l'épargnerez » bien davantage, quand il combattra » de jour, ſans confuſion & ſans tumul- » te, ſans craindre qu'une partie de nos

» gens tire sur l'autre, comme il n'arrive » que trop souvent : il s'agit de surprendre l'ennemi ; il s'attend toujours aux » attaques de nuit : nous le surprendrons » en effet, lorsqu'il faudra qu'épuisé des » fatigues d'une veille, il soûtienne les » efforts de nos troupes fraîches. Ajoûtez » à cette raison, que s'il y a dans cette » armée des soldats de peu de courage, » la nuit favorise leur timidité ; mais que » pendant le jour, l'œil du maître inspire la valeur & élève les hommes » au-dessus d'eux-mêmes. »

Le Roi se rendit aux raisons de Vauban, malgré Louvois & cinq Maréchaux de France.

A neuf heures du matin, les deux compagnies de Mousquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, montent de tous côtés sur ce grand ouvrage à couronne : l'ordre était simplement de s'y loger, & c'était beaucoup ; mais quelques mousquetaires noirs, ayant pénétré par un petit sentier, jusqu'au retranchement intérieur qui était dans cet ouvrage, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même temps, les mousquetaires gris y abordent par un autre endroit : les bataillons des gardes les suivent ; on tue & on poursuit les assiégés.

Les mouſquetaires baiſſent le pont-levis, qui joint cet ouvrage aux autres ; ils ſuivent l'ennemi de retranchement en retranchement, ſur le petit bras de l'Eſcaut & ſur le grand : les gardes s'avancent en foule ; les mouſquetaires ſont déja dans la ville, avant que le Roi ſache que le premier ouvrage attaqué eſt emporté.

Ce n'était pas encore ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraiſemblable que de jeunes mouſquetaires, emportés par l'ardeur du ſuccès, ſe jetteraient aveuglément ſur les troupes & ſur les bourgeois, qui venaient à eux dans la rue ; qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée : mais ces jeunes gens, conduits par un cornette nommé Moiſſac, ſe mirent en bataille derrière des charrettes ; & tandis que les troupes qui venaient, ſe formaient ſans précipitation, d'autres mouſquetaires s'emparaient des maiſons voiſines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la rue : on donnait des ôtages de part & d'autre ; le conſeil de la ville s'aſſemblait ; on députait vers le Roi : tout cela ſe faiſait, ſans qu'il y eût rien de pillé, ſans confuſion, ſans faire de faute d'aucune eſpéce. Le Roi fit la garniſon priſonnière de guerre, & entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. La ſingularité

de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

Il eut encore la gloire de prendre (*a*) Gand en quatre jours, & (*b*) Ypres en sept. Voilà ce qu'il fit par lui-même : ses succès furent encore plus grands par ses généraux. (*a*) 9 Mars 1678. (*b*) 25 Mars 1678.

Le maréchal duc de Luxembourg laissa d'abord, à la vérité, prendre Philipsbourg à sa vue, essayant en vain de la secourir avec une armée de cinquante mille hommes. Le général, qui prit Philipsbourg, était Charles V, nouveau duc de Lorraine, héritier de son oncle Charles IV, & dépouillé comme lui de ses états : il avait toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts : il commanda long-temps les armées de l'Empire avec gloire. Mais malgré la prise de Philipsbourg, & quoiqu'il fût à la tête de soixante mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ses états : en vain il mit sur ses étendards, ***aut nunc, aut nunquam***, ou maintenant, ou jamais. Le maréchal de Créqui, racheté de sa prison & devenu plus prudent par sa défaite de Consarbruck, lui ferma toujours l'entrée de la Lorraine : il le battit dans le petit combat de Kokersberg en Alsace ; il le harcela & le fatigua sans relâche : il prit Fribourg à sa

Sept. 1676.

7 Oct. 1677.

14 Nov. 1677.

Juillet 1678. vue ; & quelque temps après, il battit encore un détachement de son armée à Rheinfeld : il passa la rivière de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite ; & ayant immédiatement après emporté le fort de Kehl l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg, par lequel cette ville, qui était libre encore, avait donné tant de fois passage aux armées impériales. Ainsi le maréchal de Créqui répara un jour de témérité, par une suite de succès dûs à sa prudence, & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de Turenne, s'il eût vécu.

Le prince d'Orange ne fut pas plus heureux que le duc de Lorraine : non seulement il fut obligé de lever le siége de Mastricht & de Charleroi ; mais après avoir laissé tomber Condé, Bouchain & Valenciennes, sous la puissance de Louis XIV, il perdit la bataille de Montcassel contre Monsieur, en voulant secourir Saint-Omer. Les maréchaux de Luxembourg & d'Humières commandaient l'armée sous Monsieur. On prétend qu'une faute du prince d'Orange, & un mouvement habile de Luxembourg, décidèrent du gain de la bataille. Monsieur chargea avec une valeur & une présence d'esprit, qu'on n'attendait pas d'un prince

efféminé : jamais on ne vit un plus grand exemple, que le courage n'est point incompatible avec la mollesse : ce prince, qui s'habillait presque toujours en femme, qui en avait les inclinations, qui couchait coëffé en cornette, qui mettait du rouge & des mouches, agit en capitaine & en soldat. Le Roi son frère fut, dit-on, un peu jaloux de sa gloire : il parla peu à Monsieur de sa victoire ; il n'alla pas 11 Mars
même voir le champ de bataille, quoi- 1677.
qu'il se trouvât tout auprès. Quelques serviteurs de Monsieur, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors, qu'il ne commanderait plus d'armée, & ils ne se trompèrent pas.

Tant de villes prises, tant de combats gagnés en Flandre & en Allemagne, n'étaient pas les seuls succès de Louis XIV dans cette guerre : le maréchal de Noailles battait les Espagnols dans le Lampourdan, au pied des Pyrenées ; on les attaquait jusques dans la Sicile.

La Sicile, depuis le temps des tyrans de Syracuse, sous lesquels au moins elle avait été comptée pour quelque chose dans le monde, a toujours été subjuguée par des étrangers ; asservie successivement aux Romains, aux Vandales, aux Arabes, aux Normans sous le vasselage des Papes, aux Français, aux Allemans,

aux Eſpagnols ; haïſſant preſque toujours ſes maîtres, ſe révoltant contr'eux, ſans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des ſéditions pour changer de chaînes.

Les Magiſtrats de Meſſine venaient d'allumer une guerre civile contre leurs Gouverneurs, & d'appeller la France à leur ſecours : une flotte eſpagnole bloquait leur port ; ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le chevalier de Valbelle vint avec quelques frégates à travers la flotte eſpagnole : il apporta à Meſſine des vivres, des armes & des ſoldats : enſuite le duc de Vivonne arrive avec ſept vaiſſeaux de guerre, de ſoixante piéces de canon, deux de quatre-vingt, & plu-
9 Févr. ſieurs brûlots ; il bat la flotte ennemie,
1675. & rentre victorieux dans Meſſine.

L'Eſpagne eſt obligée d'implorer, pour la défenſe de la Sicile, les Hollandais ſes anciens ennemis, qu'on regardait toujours comme les maîtres de la mer. Ruiter vient à ſon ſecours du fond du Zuiderſée, paſſe le détroit, & joint à vingt vaiſſeaux eſpagnols, vingt-trois grands vaiſſeaux de guerre.

Alors les Français, qui joints avec les
8 Janv. Anglais, n'avaient pu battre les flottes
1676. de Hollande, l'emportèrent ſeuls ſur les

Hollandais & les Espagnols réunis. Le duc de Vivonne obligé de rester dans Messine pour contenir le peuple déja mécontent de ses défenseurs, laissa donner cette bataille par Duquêne, lieutenant-général des armées navales; homme aussi singulier que Ruiter, parvenu comme lui au commandement à force de mérite, mais n'ayant encore jamais commandé d'armée navale, & plus signalé jusqu'à ce moment dans l'art d'un armateur, que dans celui d'un général. Mais quiconque a le génie de son art & du commandement, passe bien vîte & sans effort du petit au grand. Duquêne se montra grand général de mer contre Ruiter: c'était l'être que de remporter sur ce Hollandais un faible avantage. Il livra encore une seconde bataille navale aux deux flottes ennemies près d'Agouste. Ruiter, blessé dans cette bataille, y termina sa glorieuse vie. C'est un des hommes dont la mémoire est encore dans la plus grande vénération en Hollande: il avait commencé par être valet & mousse de vaisseau, il n'en fut que plus respectable: le nom des princes de Nassau n'est pas au-dessus du sien. Le conseil d'Espagne lui donna le titre & les patentes de Duc; dignité étrangère & frivole pour un républicain. Ces

12 Mars 1676.

patentes ne vinrent qu'après sa mort : les enfans de Ruiter, dignes de leur père, refusèrent ce titre si brigué dans nos monarchies, mais qui n'est pas préférable au nom de bon citoyen.

Duquêne, le Ruiter de la France, attaqua une troisième fois les deux flottes, après la mort du général hollandais : il leur coula à fond, brûla & prit plusieurs vaisseaux. Le maréchal duc de Vivonne avait le commandement en chef dans cette bataille ; mais ce n'en fut pas moins Duquêne qui remporta la victoire. L'Europe était étonnée, que la France fût devenue en si peu de temps aussi redoutable sur mer que sur terre : il est vrai que ces armemens & ces batailles gagnées, ne servirent qu'à répandre l'alarme dans tous les états. Le roi d'Angleterre, ayant commencé la guerre pour l'intérêt de la France, était prêt enfin de se liguer avec le prince d'Orange, qui venait d'épouser sa niéce : de plus, la gloire acquise en
8 Avril Sicile coûtait trop de trésors. Enfin les
1678. Français évacuèrent Messine, dans le temps qu'on croyait qu'ils se rendraient maîtres de toute l'isle. On blâma beaucoup Louis XIV, d'avoir fait dans cette guerre des entreprises qu'il ne soûtint pas, & d'avoir abandonné Messine,

ainsi que la Hollande, après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conserver toutes ses conquêtes. Il pressait ses ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre : la guerre de Sicile lui avait coûté beaucoup moins qu'à l'Espagne, épuisée & battue en tous lieux. Il suscitait encore de nouveaux ennemis à la maison d'Autriche : il fomentait les troubles de Hongrie ; & ses ambassadeurs à la porte ottomane la pressaient de porter la guerre dans l'Allemagne, dût-il envoyer encore par bienséance, quelque secours contre les Turcs, appellés par sa politique. Il accablait seul tous ses ennemis : car alors la Suéde, son unique alliée, ne faisait qu'une guerre malheureuse contre l'électeur de Brandebourg. Cet électeur, père du premier roi de Prusse, commençait à donner à son pays une considération qui s'est si bien augmentée depuis : il enlevait alors la Poméranie aux Suédois. Il est remarquable, que dans le cours de cette guerre, il y eut presque toujours des conférences ouvertes pour la paix ; d'abord à Cologne, par la médiation inutile de la Suéde ; ensuite à Nimégue, par celle de l'Angleterre. La médiation anglaise fut une cérémonie

presque aussi vaine que l'avait été l'arbitrage du Pape au traité d'Aix-la-Chapelle : Louis XIV fut en effet le seul arbitre ; il fit ses propositions le 9 d'avril 1678, au milieu de ses conquêtes, & donna à ses ennemis jusqu'au 10 de mai pour les accepter : il accorda ensuite un délai de six semaines aux Etats-généraux, qui le demandèrent avec soumission.

Son ambition ne se tournait plus alors du côté de la Hollande : cette République avait été assez heureuse ou assez adroite, pour ne paraître plus qu'auxiliaire, dans une guerre entreprise pour sa ruine : l'Empire & l'Espagne d'abord auxiliaires, étaient devenuës les principales parties.

Le Roi, dans les conditions qu'il imposa, favorisait le commerce des Hollandais ; il leur rendait Mastricht, & remettait aux Espagnols quelques villes qui devaient servir de barrière aux Provinces-unies, comme Charleroi, Courtrai, Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg : mais il se réservait Bouchain, Condé, Ypres, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Aire, Saint-Omer, Cassel, Charlemont, Popering, Bailleul, &c., ce qui faisait une bonne partie de la Flandre. Il y ajoûtait la Franche-comté, qu'il avait deux fois conquise ; & ces

deux provinces étaient un assez digne fruit de la guerre.

Il ne voulait de l'Empire, que Fribourg ou Philipsbourg, & laissait le choix à l'Empereur. Il rétablissait dans l'évêché de Strasbourg & dans leurs terres, les deux frères Furstemberg, que l'Empereur avait dépouillés, & dont l'un était en prison. La Suéde, fidelle à la France, devait avoir par ce traité de grands avantages : une partie de la Poméranie qu'elle avait perdue, devait être cédée par l'électeur de Brandebourg au roi de Suéde.

Quant à la Lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc Charles V ; mais il voulait rester maître de Nanci & de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant ; cependant elles n'étaient pas si outrées, qu'elles dussent desespérer ses ennemis, & les obliger à se réunir contre lui, par un dernier effort : il parlait à l'Europe en maître, & agissait en même temps en politique.

Il sçut aux conférences de Nimégue semer la jalousie parmi les alliés. Les Hollandais s'empressèrent de signer, malgré le prince d'Orange, qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre ; ils disaient, que les Espagnols étaient

trop faibles pour les secourir, s'ils ne signaient pas.

Les Espagnols, voyant que les Hollandais avaient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que l'Empire ne faisait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les Allemans, abandonnés de la Hollande & de l'Espagne, signèrent les derniers, en laissant Fribourg au Roi, & confirmant les traités de Westphalie.

Rien ne fut changé aux conditions prescrites par Louis XIV; l'Europe reçut de lui des loix & la paix : il n'y eut que le duc de Lorraine, qui osa refuser l'acceptation d'un traité qui lui semblait trop odieux ; il aima mieux être un prince errant dans l'Empire, qu'un souverain sans pouvoir & sans honneur dans ses états; il attendit sa fortune du temps & de son courage.

Dans le temps des conférences de Nimégue, & quatre jours après que les plénipotentiaires de France & de Hollande avaient signé la paix, le prince d'Orange fit voir combien Louis XIV avait en lui un ennemi dangereux. Le maréchal de Luxembourg, qui bloquait Mons, venait de recevoir la nouvelle de la paix : il était tranquille dans le village de Saint-Denis, & dînait chez l'Intendant de l'armée. Le prince d'Orange,

avec toutes ses troupes, fond sur le quartier du Maréchal, le force, & engage un combat sanglant, long & opiniâtre, dont il espérait avec raison une victoire signalée; car non seulement il attaquait, ce qui est un avantage, mais il attaquait des troupes qui se reposaient sur la foi du traité. Le maréchal de Luxembourg eut beaucoup de peine à résister; & s'il y eut quelque avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange, puisque son infanterie demeura maîtresse du terrein où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque chose le sang des autres hommes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat: il savait certainement ou que la paix était signée, ou qu'elle l'allait être; il sçavait que cette paix était avantageuse à son pays; cependant il prodiguait sa vie & celle de plusieurs milliers d'hommes pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empêcher, même en battant les Français, tant elle était avancée. Cette action, pleine d'inhumanité, mais de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, & coûta sans aucun fruit la vie à deux mille Français, & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix, combien les

événemens contredisent les projets. La Hollande, contre qui seule la guerre avait été entreprise & qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien ; au contraire elle y gagna une barrière ; & toutes les autres puissances, qui l'avaient garantie de la destruction, y perdirent.

Le Roi fut en ce temps au comble de la grandeur : victorieux depuis qu'il régnait, n'ayant assiégé aucune place qu'il n'eût prise, supérieur en tout genre à ses ennemis réunis, la terreur de l'Europe pendant six années de suite ; enfin son arbitre & son pacificateur, ajoûtant à ses états la Franche-comté, Dunkerque, & la moitié de la Flandre, & ce qu'il devait compter pour le plus grand de ses avantages, Roi d'une nation alors heureuse, & alors le modéle des autres nations. L'hôtel de ville de Paris lui déféra quelque temps après, en 1680, le nom de *Grand* avec solemnité, & ordonna que dorénavant ce titre seul serait employé dans tous les monumens publics. On avait dès 1673 frapé quelques médailles chargées de ce surnom. L'Europe, quoique jalouse, ne réclama pas contre ces honneurs : cependant le nom de Louis XIV a prévalu dans le public sur celui de Grand. L'usage est le maître de tout : Henri, qui fut

surnommé *le grand* à si juste titre après sa mort, est appellé communément Henri IV; & ce nom seul en dit assez. Monsieur le Prince est toujours appellé le grand Condé, non seulement à cause de ses actions héroïques, mais par la facilité qui se trouve à le distinguer, par ce surnom, des autres princes de Condé : si on l'avait nommé Condé le grand, ce titre ne lui fût pas demeuré. On dit le grand Corneille, pour le distinguer de son frère: on ne dit pas le grand Virgile, ni le grand Homére, ni le grand Tasse. Alexandre le grand n'est plus connu que sous le nom d'Alexandre. Charles-Quint, dont la fortune fut plus éclatante que celle de Louis XIV, n'a jamais eu le nom de *grand*: il n'est resté à Charlemagne que comme un nom propre. Les titres ne servent de rien pour la postérité; le nom d'un homme, qui a fait de grandes choses, impose plus de respect que toutes les épithétes.



CHAPITRE XIII.

Prise de Strasbourg : bombardement d'Alger : soumission de Genes : ambassade de Siam : Pape humilié : Electorat de Cologne disputé.

L'Ambition de Louis XIV ne fut point retenue par cette paix générale. L'Empire, l'Espagne, la Hollande, licencièrent leurs troupes extraordinaires : il garda toutes les siennes : il fit de la paix, un temps même de conquêtes. Il était si sûr alors de son pouvoir, qu'il établit dans Mets & dans Brisac des jurisdictions, pour réunir à sa couronne toutes les terres qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance de l'Alsace ou des trois Evêchés, mais qui depuis un temps immémorial, avaient passé sous d'autres maîtres. Beaucoup de Souverains de l'Empire, l'électeur Palatin, le roi d'Espagne même, qui avait quelques bailliages dans ces pays, furent cités devant ces chambres, pour rendre hommage au Roi de France, ou pour subir la confiscation de leurs biens : on n'avait vu depuis Charlemagne, aucun prince agir ainsi en maître

& en juge des souverains, & conquérir des pays par des arrêts.

L'électeur Palatin & celui de Tréves furent dépouillés des seigneuries de Falkembourg, de Germersheim, de Veldentz, &c. ils portèrent en vain leurs plaintes à l'Empire assemblé à Ratisbonne, qui se contenta de faire des protestations.

Ce n'était pas assez au Roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'Alsace, au même titre que l'avaient eue les Empereurs : déja dans aucune de ces villes on n'osait plus parler de liberté. Restait Strasbourg, ville grande & riche, maîtresse du Rhin par le pont qu'elle avait sur ce fleuve, & qui formait seule une puissante république, fameuse par son arsenal, qui renfermait neuf cens piéces d'artillerie.

Louvois avait formé dès long-temps le dessein de la donner à son maître : l'or, l'intrigue & la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparèrent l'entrée de Louvois dans Strasbourg : les Magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de voir à la fois vingt mille Français autour de leurs remparts; les forts qui les défendaient près du Rhin, insultés & pris dans un moment; Louvois à leurs portes, &

leurs Bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs & le desespoir des citoyens amoureux de la liberté, n'empêchèrent point, qu'en un même jour le traité de reddition ne fût proposé par les Magistrats, & que Louvois ne prît possession de la ville. Vauban l'a rendue depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barrière la plus forte de la France.

3. Septembre 1681.

Le Roi ne ménageait pas plus l'Espagne ; il demandait dans les Pays-bas la ville d'Alost & tout son bailliage, que les Ministres avaient oublié, disaient-ils, d'insérer dans les conditions de la paix ; & sur les délais de l'Espagne, il fit bloquer la ville de Luxembourg.

En même temps il achetait la forte ville de Casal d'un petit prince, duc de Mantoue, qui aurait vendu tout son état pour fournir à ses plaisirs.

En voyant cette puissance, qui s'étendait ainsi de tous côtés, & qui acquerait pendant la paix, plus que dix Rois prédécesseurs de Louis XIV n'avaient acquis par leurs guerres, les alarmes de l'Europe recommencèrent : l'Empire, la Hollande, la Suéde même mécontente du Roi, firent un traité d'association : les Anglais menacèrent ; les Espagnols voulurent la guerre ; le prince d'Orange

remua tout pour la faire commencer : mais aucune puissance n'osait alors porter les premiers coups.

Le Roi, craint par-tout, ne songea
qu'à se faire craindre davantage. Il por-
tait enfin sa marine au de-là des espé- 1680.
rances des Français & des craintes de 1681.
l'Europe: il eut soixante mille matelots : 1682.
des loix, aussi sévères que celles de la discipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes grossiers dans le devoir : l'Angleterre & la Hollande, ces puissances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mer, ni de si bonnes loix. Des compagnies de cadets dans les places frontières, & des gardes-marines dans les ports, furent instituées & composées de jeunes-gens, qui apprenaient tous les arts convenables à leur profession, sous des maîtres payés du trésor public.

Le port de Toulon sur la Méditerranée fut construit à frais immenses, pour contenir cent vaisseaux de guerre, avec un arsenal & des magasins magnifiques. Sur l'Océan, le port de Brest se formait avec la même grandeur : Dunkerque, le Havre de Grace, se remplissaient de vaisseaux : la nature était forcée à Rochefort.

Enfin le Roi avait plus de cent gros vaisseaux de ligne, dont plusieurs portaient

cent canons, & quelques-uns davantage. Ils ne reſtaient pas oiſifs dans les ports: ſes eſcadres, ſous le commandement de Duquêne, nettoyaient les mers infeſtées par les corſaires de Tripoli & d'Alger. Il ſe vengea d'Alger avec le ſecours d'un art nouveau, dont la découverte fut due à cette attention, qu'il avait d'exciter tous les génies de ſon ſiécle: cet art funeſte, mais admirable, eſt celui des galiotes à bombes, avec leſquelles on peut réduire des villes maritimes en cendres. Il y avait un jeune homme nommé Bernard Renaud, connu ſous le nom du petit Renaud, qui ſans avoir jamais ſervi ſur les vaiſſeaux, était un excellent marin à force de génie. Colbert, qui déterrait le mérite dans l'obſcurité, l'avait ſouvent appellé au conſeil de marine, même en préſence du Roi: c'était par les ſoins & ſur les lumières de Renaud, que l'on ſuivait depuis peu une méthode plus régulière & plus facile, pour la conſtruction des vaiſſeaux. Il oſa propoſer dans le conſeil, de bombarder Alger avec une flotte: on n'avait pas d'idée, que les mortiers à bombes puſſent n'être pas poſés ſur un terrein ſolide: la propoſition révolta. Il eſſuya les contradictions & les railleries que tout inventeur doit attendre; mais ſa

fermeté, & cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frapés de leurs inventions, détermina le Roi à permettre l'essai de cette nouveauté.

Renaud fit construire cinq vaisseaux, plus petits que les vaisseaux ordinaires, mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux-tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux, où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage, sous les ordres du vieux Duquêne, qui était chargé de l'entreprise, & qui n'en attendait aucun succès : Duquêne & les Algériens furent étonnés de l'effet des bombes : une partie de la ville fut écrasée & consumée. Mais cet art, porté bientôt chez les autres nations, ne servit qu'à multiplier les calamités humaines, & fut plus d'une fois redoutable à la France, où il fut inventé. 28 Octobre. 1681.

La marine, ainsi perfectionnée en peu d'années, était le fruit des soins de Colbert. Louvois faisait à l'envi fortifier plus de cent citadelles : de plus on bâtissait Huningue, Sarlouis, les forteresses de Strasbourg, Mont-royal, &c. & pendant que le royaume acquerait tant de forces au dehors, on ne voyait au dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaisirs : les étrangers venaient en foule admirer la cour de Louis XIV;

ſon nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

Son bonheur & ſa gloire étaient encore relevés par la faibleſſe de la plûpart des autres Rois, & par le malheur de leurs peuples. L'empereur Léopold avait alors à craindre les Hongrois révoltés, & ſur-tout les Turcs, qui appellés par les Hongrois, venaient inonder l'Allemagne. La politique de Louis perſécutait les proteſtans en France, parce qu'il croyait devoir les mettre hors d'état de lui nuire, mais protégeait ſous main les proteſtans de Hongrie, qui pouvaient le ſervir: ſon Ambaſſadeur à la Porte avait preſſé l'armement des Turcs: l'armée ottomane, forte de deux cens mille combattans, augmentée encore des troupes hongroiſes, ne trouvant ſur ſon paſſage ni villes fortifiées, telles que la France en avait, ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra juſqu'aux portes de Vienne, après avoir tout renverſé ſur ſon paſſage.

L'empereur Léopold quitta d'abord Vienne avec précipitation, & ſe retira juſqu'à Lintz, à l'approche des Turcs; & quand il ſçut qu'ils avaient inveſti Vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encore plus loin juſqu'à Paſſau, laiſſant le duc de Lorraine, à la tête d'une

d'une petite armée déja entamée en chemin par les Turcs, soûtenir, comme il pourrait, la fortune de l'Empire.

Personne ne doutait, que le grand-visir Cara Mustapha, qui commandait l'armée ottomane, ne se rendît bientôt maître de la faible & petite capitale de l'Allemagne, que les Impériaux regardent comme la capitale du monde chrétien : on touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV espéra avec beaucoup de vraisemblance, que l'Allemagne, désolée par les Turcs, & n'ayant contr'eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, serait obligée de recourir à la protection de la France : il avait une armée sur les frontières de l'Empire, prête à le défendre contre ces mêmes Turcs, que ses négociations y avaient amenés. Il pouvait ainsi devenir le protecteur de l'Empire, & faire son fils Roi des Romains.

Le chef-d'œuvre de sa politique fut d'être encore généreux, en ménageant de si grands intérêts : il leva le blocus de Luxembourg, quand les Turcs furent auprès de Vienne. « Je ne veux que le » bien de la Chrétienté (fit-il dire aux » Espagnols) ; je ne veux point attaquer » un Prince chrétien, quand les Turcs

» sont dans l'Empire, ni empêcher l'Espagne de secourir l'Empereur. » Il ménageoit ainsi sa politique & sa gloire. Mais contre toute attente, Vienne fut délivrée : la présomption du grand-Visir, & le mépris brutal qu'il avait pour les Chrétiens, le perdirent : il ne pressa pas
13 Septembre 1683. assez le siége ; Jean Sobieski eut le temps d'arriver ; & avec le secours du duc de Lorraine, il n'eut qu'à se présenter devant la multitude ottomane, pour la mettre en déroute. L'Empereur revint dans sa capitale, avec la douleur de l'avoir quittée : il y rentra lorsque son libérateur sortait de l'Eglise, où l'on avait chanté le *Te Deum*, & où le prédicateur avait pris pour son texte, *il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean.* Jamais monarque ne fut plus heureux ni plus humilié que Léopold.

Alors le roi de France, n'ayant plus rien à ménager, reprit ses prétentions, & recommença ses hostilités : il fit bombarder, assiéger & prendre Luxembourg, Courtrai, Dixmude, en Flandre : il s'empara de Tréves, & en démolit les fortifications ; tout cela, pour remplir, disait-on, l'esprit des traités de Nimégue. Les Impériaux & les Espagnols négociaient avec lui à Ratisbonne, pendant qu'il prenait leurs villes ; & la paix

de Nimégue enfreinte fut changée en une tréve de vingt-ans, par laquelle le Roi garda la ville de Luxembourg & sa principauté.

Il était encore plus redouté sur les côtes de l'Afrique, où les Français n'étaient connus avant lui, que par les esclaves que faisaient les barbares.

Alger deux fois bombardée, envoya des députés lui demander pardon, & recevoir la paix; ils rendirent tous les esclaves chrétiens, & payèrent encore de l'argent, ce qui est la plus grande punition des corsaires. Avril 1684.

Tunis, Tripoli, firent les mêmes soumissions. Il n'est pas inutile de dire, que lorsque Damfreville, capitaine de vaisseau, vint délivrer dans Alger tous les esclaves chrétiens au nom du Roi de France, il se trouva parmi eux beaucoup d'Anglais, qui étant déja à bord, soûtinrent à Damfreville, que c'était en considération du roi d'Angleterre, qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine français fit appeller les Algériens, & remettant les Anglais à terre; *ces gens-ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur Roi; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection: je vous les remets; c'est à vous à montrer ce que vous devez au roi d'Angleterre.* Tous

les Anglais furent remis aux fers : la fierté anglaise, la faiblesse du gouvernement de Charles II, & le respect des nations pour Louis XIV, se font connaître par ce trait.

Tel était ce respect universel, qu'on accordait de nouveaux honneurs à son Ambassadeur à la Porte ottomane, tels que celui du sopha; tandis qu'il humiliait les peuples d'Afrique, qui sont sous la protection du grand-Seigneur.

La république de Genes s'abbaissa encore plus devant lui, que celle d'Alger. Genes avait vendu de la poudre & des bombes aux Algériens : elle construisait quatre galères pour le service de l'Espagne. Le Roi lui défendit par son envoyé Saint-Olon son gentilhomme ordinaire, de lancer à l'eau les galères, & la menaça d'un châtiment prompt, si elle ne se soumettait à ses volontés. Les Genois, irrités de cette entreprise sur leur liberté & comptant trop sur le secours de l'Espagne, ne firent aucune satisfaction. Aussi-tôt quatorze gros vaisseaux, vingt galères, dix galiotes à bombes, plusieurs fregates, sortent du port de Toulon. Seignelai, nouveau secrétaire de la marine, & à qui le fameux Colbert son père avait déja fait exercer cet emploi avant sa mort, était lui-même sur la

flotte : ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'esprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier & ministre ; avide de toute espéce de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mêlant les plaisirs aux affaires, sans qu'elles en souffrissent. Le vieux Duquêne commandait les vaisseaux, le duc de Mortemar les galères ; mais tous deux étaient les courtisans du Secrétaire d'état. On arrive devant Genes ; les dix galiotes y jettent quatorze mille bombes, & réduisent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donner à la ville le nom de Genes *la superbe* : quatre mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, & brûlent le fauxbourg de saint Pierre d'Aréne. Alors il fallut s'humilier, pour prévenir une ruine totale : le Roi exigea, que le Doge de Genes & quatre principaux Sénateurs, vinssent implorer sa clémence dans son palais de Versailles ; & de peur que les Genois n'éludassent la satisfaction, & ne dérobassent quelque chose à sa gloire, il voulut que le Doge, qui viendrait lui demander pardon, fût continué dans sa principauté ; malgré la loi perpétuelle de Genes, qui ôte cette dignité à tout Doge absent un moment de la ville. 17 Mars 1684.

Impérialé Lescaro, doge de Genes,

21 Fév. 1685. avec les Sénateurs Lomelino, Garebardi, Durazzo, Salvago, vinrent à Versailles faire tout ce que le Roi exigeait d'eux. Le Doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtoit souvent : son discours & ses marques de soumission étaient dictés par Seignelai. Le Roi l'écouta, assis & couvert ; mais comme dans toutes les actions de sa vie il joignait la politesse à la dignité, il traita Lescaro & les Sénateurs, avec autant de bonté que de faste. Les ministres Louvois, Croissi & Seignelai leur firent sentir plus de fierté ; aussi le Doge disait : *le Roi ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il nous reçoit ; mais ses Ministres nous la rendent.* Ce Doge était un homme de beaucoup d'esprit : tout le monde sçait que le marquis de Seignelai lui ayant demandé ce qu'il trouvait de plus singulier à Versailles, il répondit ; *c'est de m'y voir.*

L'extrême goût que Louis XIV avait pour les choses d'éclat, fut encore bien plus flaté par l'ambassade qu'il reçut de Siam, pays où l'on avait ignoré jusqu'alors que la France existât. Il était arrivé, par une de ces singularités qui prouvent la supériorité des Européens sur les autres nations, qu'un Grec, fils d'un cabaretier de Céphalonie, nommé

Phalk Constance, était devenu *Barcalon*, c'est-à-dire, premier Ministre ou grand-Visir du royaume de Siam. Cet homme, dans le dessein de se faire Roi, & dans le besoin qu'il avait de secours étrangers, n'avait osé se confier ni aux Anglais ni aux Hollandais; ce sont des voisins trop dangereux dans les Indes. Les Français venaient d'établir des comptoirs sur les côtes de Coromandel, & avaient porté dans ces extrémités de l'Asie, la réputation de leur Roi. Constance crut Louis XIV propre à être flaté par un hommage, qui viendrait de si loin sans être attendu. La religion, dont les ressorts font jouer la politique du monde depuis Siam jusqu'à Paris, servit encore à ses desseins: il envoya, au nom 1684.
du roi de Siam son maître, une solemnelle ambassade, avec de grands présens à Louis XIV, pour lui faire entendre que ce roi Indien, charmé de sa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation française, & qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. La grandeur du Roi flatée & sa religion trompée, l'engagèrent à envoyer au roi de Siam deux ambassadeurs, six Jésuites; & depuis il y joignit des officiers avec huit cens soldats. Mais l'éclat de cette ambassade siamoise fut

le ſeul fruit qu'on en retira : Conſtance périt victime de ſon ambition : quelque peu de Français qui reſtèrent auprès de lui, furent maſſacrés ; d'autres obligés de fuir ; & ſa veuve, après avoir été ſur le point d'être reine, fut condamnée par le ſucceſſeur du roi de Siam, à ſervir dans la cuiſine, emploi pour lequel elle était née.

Cette ſoif de gloire, qui portait Louis XIV à ſe diſtinguer en tout des autres Rois, paraiſſait encore dans la hauteur qu'il affectait avec la cour de Rome. Odeſcalchi, fils d'un banquier du Milanais, était alors ſur le trône de l'Egliſe, ſous le nom d'Innocent XI : c'était un homme vertueux, un pontife ſage, peu théologien, mais prince courageux, ferme & magnifique. Il ſecourut, contre les Turcs, l'Empire & la Pologne de ſon argent, & les Vénitiens de ſes galères : il condamnait avec hauteur la conduite de Louis XIV, uni contre des Chrétiens avec les Turcs. On s'étonnait qu'un Pape prît ſi vivement le parti des Empereurs, qui ſe diſent Rois des Romains, & qui (s'ils le pouvaient) régneraient dans Rome. Mais Odeſcalchi était né ſous la domination autrichienne : il avait fait deux campagnes dans les troupes du Milanais. L'habitude & l'humeur

gouvernent les hommes : sa fierté s'irritait contre celle du Roi, qui de son côté lui donnait toutes les mortifications qu'un roi de France peut donner à un Pape, sans rompre de communion avec lui. Il y avait depuis long-temps dans Rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé sur un point d'honneur, dont se piquaient tous les Rois catholiques. Leurs Ambassadeurs à Rome étendaient le droit de franchise & d'asyle 1685.
affecté à leurs maisons, jusqu'à une très- 1686. 1687.
grande distance, qu'on nomme *quartier*: 1688.
ces prétentions, toujours soutenues, rendaient la moitié de Rome un asyle sûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entrait dans Rome sous le nom des Ambassadeurs, ne payait jamais d'entrée : le commerce en souffrait, & l'état en était appauvri.

Le pape Innocent XI obtint enfin de l'Empereur, du roi d'Espagne, de celui de Pologne, & du nouveau roi d'Angleterre, Jacques II, prince catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le nonce Ranucci proposa à Louis XIV de concourir, comme les autres Rois, à la tranquillité & au bon ordre de Rome. Louis, très-mécontent du Pape, répondit : « qu'il ne s'était jamais réglé » sur l'exemple d'autrui, & que c'était à

» lui à ſervir d'exemple. » Il envoya à Rome le Marquis de Lavardin en ambaſſade, pour braver le Pape: Lavardin entra dans Rome, malgré les défenſes du Pontife, eſcorté de quatre cens gardes de la marine, de quatre cens officiers volontaires, & de deux cens hommes de livrée, tous armés. Il prit poſſeſſion de ſon palais, de ſes quartiers & de l'égliſe de ſaint-Louis, autour deſquels ils fit poſter des ſentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. Le Pape eſt le ſeul ſouverain, à qui on pût envoyer une telle ambaſſade: car la ſupériorité qu'il affecte ſur les têtes couronnées, leur donne toujours envie de l'humilier; & la faibleſſe de ſon état fait qu'on l'outrage toujours impunément. Tout ce qu'Innocent XI put faire, fut de ſe ſervir, contre le marquis de Lavardin, des armes uſées de l'excommunication; armes, dont on ne fait pas même plus de cas à Rome qu'ailleurs, mais qu'on ne laiſſe pas d'employer comme une ancienne formule, ainſi que les ſoldats du Pape ſont armés ſeulement pour la forme.

Le cardinal d'Etrée, homme d'eſprit, mais négociateur ſouvent malheureux, était alors chargé des affaires de France à Rome: d'Etrée, ayant été obligé de

voir souvent le marquis de Lavardin, ne put être ensuite admis à l'audience du Pape sans recevoir l'absolution : en vain il s'en défendit ; Innocent XI s'obstina à la lui donner, pour conserver toujours cette puissance imaginaire, par les usages sur lesquels elle est fondée.

Louis, avec la même hauteur, mais toujours soutenue par les soûterreins de la politique, voulut donner un Electeur à Cologne ; occupé du soin de diviser ou de combattre l'Empire, il prétendait élever à cet électorat, le cardinal de Furstemberg, évêque de Strasbourg, sa créature & la victime de ses intérêts, ennemi irréconciliable de l'Empereur, qui l'avait fait emprisonner dans la dernière guerre, comme un Allemand vendu à la France.

Le chapitre de Cologne, comme tous les autres chapitres d'Allemagne, a le droit de nommer son évêque, qui par là devient Electeur. Celui qui remplissait ce siége, était Ferdinand de Baviére, autrefois l'allié, & depuis l'ennemi du Roi, comme tant d'autres Princes. Il était malade à l'extrémité : l'argent du Roi répandu à propos parmi les Chanoines, les intrigues & les promesses, firent élire le cardinal de Furstemberg comme coadjuteur ; & après la mort du Prince,

il fut élu une seconde fois par la pluralité des suffrages. Le Pape, par le concordat germanique, a le droit de conférer l'évêché à l'élu, & l'Empereur a celui de confirmer à l'électorat. L'Empereur & le pape Innocent XI, persuadés que c'était presque la même chose, de laisser Furstemberg sur ce trône électoral & d'y mettre Louis XIV, s'unirent pour donner cette principauté au jeune Baviére, frère du dernier mort. Le Roi se vengea du Pape en lui ôtant Avignon, & prépara la guerre à l'Empereur. Il inquiétait en même temps l'électeur Palatin, au sujet des droits de la princesse Palatine, *Madame*, seconde femme de *Monsieur*; droits ausquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. La guerre faite à l'Espagne en 1667 pour les droits de Marie-Therèse, malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats sont faits pour les particuliers. Voilà comme le Roi, au comble de sa grandeur, indisposa, ou dépouilla, ou humilia presque tous les Princes; mais aussi presque tous se réunissaient contre lui.

CHAPITRE XIV.

Le roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume III, & protégé par LOUIS *XIV.*

LE prince d'Orange, plus ambitieux que Louis XIV, avait conçu des projets vastes, qui pouvaient paraître chimériques dans un Stadhouder de Hollande, mais qu'il justifia par son habileté & par son courage. Il voulait abbaisser le roi de France, & détrôner le roi d'Angleterre : il n'eut pas de peine à liguer petit à petit l'Europe contre la France. L'Empereur, une partie de l'Empire, la Hollande, le duc de Lorraine, s'étaient d'abord secrettement unis à Ausbourg ; ensuite l'Espagne & la Savoie En 1686. s'unirent à ces puissances. Le Pape, sans être expressément un des confédérés, les animait tous par ses intrigues : Venise les favorisait, sans se déclarer ouvertement : tous les princes d'Italie étaient pour eux. Dans le nord, la Suéde était alors du parti des Impériaux, & le Danemarck était un allié inutile de la France. Plus de six cens mille protestans,

fuyant la perſécution de Louis, & emportant avec eux hors de France leur argent, leur induſtrie & leur haine contre le Roi, étaient de nouveaux ennemis, qui allaient dans toute l'Europe exciter les puiſſances déja animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la Religion.) Le Roi était de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avait d'ami que le roi Jacques.

Jacques, roi d'Angleterre, ſucceſſeur de Charles II ſon frère, était catholique comme lui ; mais Charles n'avait bien voulu ſouffrir qu'on le fît catholique ſur la fin de ſa vie, que par complaiſance pour ſes maîtreſſes & pour ſon frère : il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déiſme : ſon extrême indifférence ſur toutes les diſputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paiſiblement en Angleterre. Jacques au contraire, attaché depuis ſa jeuneſſe à la communion romaine par perſuaſion, joignait à ſa créance l'eſprit de parti & le zèle. S'il eût été mahométan, ou de la religion de Confucius, les Anglais n'euſſent jamais troublé ſon régne. Mais il avait formé le deſſein d'établir dans ſon royaume le catholiciſme, regardé avec horreur par ces royaliſtes-républicains, comme la religion

de l'esclavage. C'est une entreprise quelquefois très-aisée, de rendre une religion dominante dans un pays : Constantin, Clovis, Gustave-vasa, la reine Elisabeth, firent recevoir sans danger, chacun par des moyens différens, une religion nouvelle : mais pour de pareils changemens, deux choses sont absolument nécessaires ; une profonde politique & des circonstances heureuses ; l'une & l'autre manquait à Jacques.

Il était indigné de voir que tant de Rois dans l'Europe étaient despotiques ; que ceux de Suéde & de Danemarck le devenaient alors ; qu'enfin il ne restait plus dans le monde que la Pologne & l'Angleterre, où la liberté des peuples subsistât avec la royauté. Louis XIV l'encourageait à devenir absolu chez lui, & les Jésuites à rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit si malheureusement, qu'il ne fit que révolter tous les esprits. Il agit d'abord, comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie de faire ; ayant publiquement à sa cour un Nonce du Pape, des Jésuites, des Capucins ; mettant en prison sept Evêques anglicans, qu'il eût fallu gagner ; ôtant les priviléges à la ville de Londres, à laquelle il devait plutôt en accorder de nouveaux ; renversant avec hauteur des

loix qu'il fallait ſaper en ſilence; enfin ſe conduiſant avec ſi peu de ménagement, que les Cardinaux de Rome diſaient en plaiſantant: « qu'il fallait l'ex-» communier, comme un homme qui » allait perdre le peu de catholiciſme » qui reſtait en Angleterre. » Le pape Innocent XI n'eſpérait rien des entrepriſes de Jacques, & refuſait conſtamment un chapeau de cardinal, que ce Roi demandait pour ſon confeſſeur le Jéſuite Peters: ce Jéſuite était un intrigant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être cardinal & primat d'Angleterre, pouſſait ſon maître au précipice. Les principales têtes de l'état ſe réunirent en ſecret contre les deſſeins du Roi: ils députèrent vers le prince d'Orange: leur conſpiration fut tramée avec une prudence & un ſecret, qui endormirent la confiance de la Cour.

Le prince d'Orange équipa une flotte, qui devait porter quatorze à quinze mille hommes: ce Prince n'était rien autre choſe qu'un particulier illuſtre, qui jouiſſait à peine de cinq cens mille livres de rente; mais telle était ſa politique heureuſe, que l'argent, la flotte, les cœurs des Etats-généraux, étaient à lui: il était Roi véritablement en Hollande par ſa conduite habile, & Jacques ceſſait

de l'être en Angleterre par sa précipitation. On publia d'abord, que cet armement était destiné contre la France: le secret fut gardé par plus de deux cens personnes: Barillon ambassadeur de France à Londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de Jacques que de celles de l'Europe, fut trompé le premier. Louis XIV ne le fut pas; il offrit des secours à son allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, & qui les demanda ensuite, lorsqu'il n'était plus temps & que la flotte du Prince son gendre était à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il se manqua à lui-même: ses vaisseaux laissèrent passer ceux de son ennemi. Il pouvait au moins se défendre sur terre: il avait une armée de vingt mille hommes; & s'il les avait menés au combat, sans leur donner le temps de la réflexion, il est à croire qu'ils eussent combattu; mais il leur 1688.
laissa le loisir de se déterminer; plusieurs Officiers généraux l'abandonnèrent; entr'autres ce fameux Churchil, aussi fatal depuis à Louis qu'à Jacques, & si illustre sous le nom de duc de Marleborough. Il était favori de Jacques, sa créature, le frère de sa maîtresse, son Lieutenant-général dans l'armée; cependant il le quitta, & passa dans le

camp du prince d'Orange : le prince de Danemarck, gendre de Jacques, enfin sa propre fille la princesse Anne, l'abandonnèrent.

Alors se voyant attaqué & poursuivi par un de ses gendres, quitté par l'autre, ayant contre lui ses deux filles, ses propres amis ; haï des sujets même qui étaient encore dans son parti, il desespéra de sa fortune : la fuite, dernière ressource d'un Prince vaincu, fut le parti qu'il prit sans combattre. Enfin après avoir été arrêté dans sa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres ; après avoir reçu paisiblement les ordres du prince d'Orange dans son propre palais ; après avoir vu sa garde relevée sans coup-férir par celle du Prince ; chassé de sa maison, prisonnier à Rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner son royaume ; il alla chercher un asyle en France.

Ce fut là l'époque de la vraie liberté d'Angleterre. La nation, représentée par son Parlement, fixa les bornes, si long-temps contestées, des droits du Roi & de ceux du peuple ; & ayant prescrit au prince d'Orange les conditions ausquelles il devait régner, elle le choisit pour son Roi, conjointement avec sa femme Marie, fille du roi Jacques. Dès-lors ce

Prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'Europe, que sous le nom de Guillaume III, roi légitime d'Angleterre, & libérateur de la nation: mais en France, il ne fut regardé que comme le prince d'Orange, usurpateur des états de son beau-père.

Le Roi fugitif vint, avec sa femme fille d'un duc de Modéne, & le prince de Galles encore enfant, implorer la protection de Louis XIV. La reine d'Angleterre, arrivée avant son mari, fut étonnée de la splendeur qui environnait le roi de France, de cette profusion de magnificence qu'on voyait à Versailles, & sur tout de la manière dont elle fut reçue. Le Roi alla au-devant d'elle jusqu'à Chatou: *Je vous rends, Madame,* lui dit-il, *un triste service; mais j'espère vous en rendre bientôt de plus grands & de plus heureux.* Ce furent ses propres paroles: il la conduisit au château de Saint-Germain, où elle trouva le même service qu'aurait eu la reine de France; tout ce qui sert à la commodité & au luxe, des présens de toute espéce, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes. Janv. 1689.

Il y avait parmi tous ces présens, une bourse de dix mille louis d'or sur sa toilette. Les mêmes attentions furent

obſervées pour ſon mari, qui arriva un jour après elle : on lui régla ſix cens mille francs par an pour l'entretien de ſa maiſon, outre les préſens ſans nombre qu'on lui fit : il eut les officiers du Roi & ſes gardes. Toute cette réception était bien peu de choſe, auprès des préparatifs qu'on faiſait pour le rétablir ſur ſon trône. Jamais le Roi ne parut ſi grand ; mais Jacques parut petit. Ceux qui à la cour & à la ville décident de la réputation des hommes, conçurent pour lui peu d'eſtime : il ne voyait guères que des Jéſuites : il alla deſcendre chez eux à Paris, dans la rue ſaint-Antoine. Il leur dit, qu'il était Jéſuite lui-même ; & ce qui eſt de plus ſingulier, c'eſt que la choſe était vraie : il s'était fait aſſocier à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre Jéſuites anglais, étant encore duc d'Yorck. Cette puſillanimité dans un Prince, jointe à la manière dont il avait perdu ſa couronne, l'avilit au point, que les courtiſans s'égayaient tous les jours à faire des chanſons ſur lui. Chaſſé d'Angleterre, on s'en moquait en France : on ne lui ſavait nul gré d'être catholique. L'archevêque de Reims, frère de Louvois, dit tout haut à Saint-Germain dans ſon antichambre : *voilà un bon homme, qui*

a quitté trois royaumes pour une messe. Il ne recevait de Rome que des indulgences & des pasquinades ; enfin, dans toute cette révolution, sa religion lui rendit si peu de services, que lorsque le prince d'Orange, le chef du calvinisme, avait mis à la voile pour aller détrôner le Roi son beau-père, l'ambassadeur du Roi catholique, à la Haye, avait fait dire des messes pour l'heureux succès de ce voyage.

Au milieu des humiliations de ce Roi fugitif, & des libéralités de Louis XIV envers lui, c'était un spectacle digne de quelque attention, de voir Jacques toucher les écrouelles au petit couvent des Anglaises ; soit que les Rois anglais se soient attribué ce singulier privilége, comme prétendans à la couronne de France ; soit que cette cérémonie soit établie chez eux depuis le temps du premier Edouard.

Le Roi le fit bientôt conduire en Irlande, où les catholiques formaient encore un parti, qui paraissait considérable. Une escadre de treize vaisseaux du premier rang, était à la rade de Brest pour le transport : tous les officiers, les courtisans, les prêtres même, qui étaient venus trouver Jacques à Saint-Germain, furent défrayés jusqu'à Brest aux dépens

du roi de France. Un ambaſſadeur, (c'était monſieur d'Avaux) était nommé auprès du Roi détrôné, & le ſuivit avec pompe : des armes, des munitions de toute eſpèce, furent embarquées ſur la flotte ; on y porta juſqu'aux meubles les plus vils, & juſqu'aux plus recherchés. Le Roi alla lui dire adieu à Saint-Germain : là, pour dernier préſent, il lui donna ſa cuiraſſe, & lui dit en l'embraſſant : *tout ce que je peux vous ſouhaiter de mieux, eſt de ne vous jamais revoir.* A peine le roi Jacques était-il débarqué en Irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaiſſeaux de guerre,
12 Mai 1689. ſous les ordres de Château-renaud, & une infinité de navires de tranſport le ſuivirent : cette flotte, ayant mis en fuite & diſperſé la flotte anglaiſe qui s'oppoſait à ſon paſſage, débarqua heureuſement, & ayant pris dans ſon retour ſept vaiſſeaux marchands hollandais, revint à Breſt, victorieuſe de l'Angleterre, & chargée des dépouilles de la Hollande.

Mars 1690. Bientôt après, un troiſiéme ſecours partit encore de Breſt, de Toulon, de Rochefort : les ports d'Irlande & la mer de la Manche étaient couverts de vaiſſeaux français. Enfin Tourville, vice-amiral de France, avec ſoixante & douze

grands vaisseaux, rencontra une flotte anglaise & hollandaise d'environ soixante voiles. On se battit pendant dix heures; Tourville, Château-renaud, d'Etrée, Némond, y signalèrent leur courage & une habileté, qui donnèrent à la France un honneur auquel elle n'était pas accoûtumée. Les Anglais & les Hollandais, jusqu'alors maîtres de l'océan, & de qui les Français avaient appris depuis si peu de temps à donner des batailles rangées, furent entièrement vaincus; dix-sept de leurs vaisseaux brisés & démâtés, allèrent échouer & se brûler sur les côtes; le reste alla se cacher vers la Tamise, ou entre les bancs de la Hollande: il n'en coûta pas une seule chaloupe aux Français. Alors, ce que Louis XIV souhaitait depuis vingt années, & ce qui avait paru si peu vraisemblable, arriva; il eut l'empire de la mer, empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaisseaux de guerre ennemis se cachaient devant ses flottes: Seignelai, qui osait tout, fit venir les galères de Marseille sur l'océan: les côtes d'Angleterre virent des galères pour la première fois. On fit par leur moyen une descente aisée à Tinmouth: on brûla dans cette baie plus de trente vaisseaux marchands. Les armateurs de

Juillet 1690.

Saint-Malo & du nouveau port de Dunkerque s'enrichiſſaient, eux & l'état, de priſes continuelles : enfin, pendant près de deux années, on ne connaiſſait plus ſur les mers que les vaiſſeaux français.

Le roi Jacques ne ſeconda pas en Irlande ces ſecours de Louis XIV. Il avait avec lui près de ſix mille Français & quinze mille Irlandais : la rivière de Boine était entre ſon armée & celle du roi Guillaume : cette rivière était guéable ; on n'avait de l'eau que juſques ſous les épaules : mais, après l'avoir paſſée, pour venir attaquer l'armée irlandaiſe, il fallait encore traverſer un marais : enſuite on trouvait un terrein eſcarpé, qui formait un retranchement
Juillet 1690. naturel. Le roi Guillaume fit paſſer ſon armée en trois endroits, engagea la bataille. Les Irlandais, que nous avons vu de ſi bons ſoldats en France & en Eſpagne, ont toujours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une ſemble faite pour être ſoumiſe à l'autre : les Anglais ont toujours eu ſur les Irlandais, la ſupériorité du génie, des richeſſes & des armes : jamais l'Irlande n'a pu ſecouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un ſimple Seigneur anglais la ſubjugua. Les Français combattirent à la journée

journée de la Boine; les Irlandais s'enfuirent; leur Roi Jacques n'ayant paru dans l'engagement ni à la tête des Français ni à la tête des Irlandais, se retira le premier. Il avait toujours cependant montré beaucoup de valeur; mais il y a des occasions, où l'abbatement d'esprit l'emporte sur le courage. Le roi Guillaume, qui avait eu l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, passa pour mort en France. Cette fausse nouvelle fut reçue à Paris avec une joie indécente & honteuse: quelques Magistrats subalternes encouragèrent les bourgeois & le peuple à faire des illuminations: on sonna les cloches: on brûla dans plusieurs quartiers des figures d'osier, qui représentaient le prince d'Orange, comme en brûle le Pape dans Londres: on tira le canon de la bastille, non point par ordre du Roi, mais par le zèle inconsidéré d'un Commandant subalterne. On croirait, sur ces marques d'alegresse, & sur la foi de tant d'écrivains, que cette joie effrénée, à la mort prétendue d'un ennemi, était l'effet de la crainte extrême qu'il inspirait. Tous ceux qui ont écrit, français & étrangers, ont dit, que ces réjouissances étaient le plus grand éloge du roi Guillaume: cependant, si on veut faire attention

aux circonſtances du temps & à l'eſprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produiſit pas ces tranſports de joie : les bourgeois & le peuple ne ſavent guères craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de Guillaume, le commun des Français avait alors l'injuſtice de le mépriſer : il avait preſque toujours été battu par les Généraux Français : le vulgaire ignorait combien ce Prince avait acquis de véritable gloire, même dans ſes défaites. Guillaume, vainqueur de Jacques en Irlande, ne paraiſſait pas encore aux yeux des Français, un ennemi digne de Louis XIV : Paris, idolâtre de ſon Roi, le croyait réellement invincible. Les réjouiſſances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La plûpart des Pariſiens, nés ſous le régne de Louis & façonnés au joug deſpotique, regardaient alors un Roi comme une divinité, & un uſurpateur comme un ſacrilége : le petit peuple, qui avait vu Jacques aller tous les jours à la meſſe, déteſtait Guillaume hérétique : l'image d'un gendre & d'une fille ayant chaſſé leur père, d'un proteſtant régnant à la place d'un catholique, enfin d'un ennemi de Louis XIV, tranſportaient les

Parisiens d'une espèce de fureur ; mais les gens sages pensaient modérément.

Jacques revint en France, laissant son rival gagner en Irlande de nouvelles batailles, & s'affermir sur le trône : les flottes françaises furent occupées alors à ramener les Français, qui avaient inutilement combattu ; & les familles irlandaises catholiques, qui étant très-pauvres dans leur patrie, voulurent aller subsister en France des libéralités du Roi.

Il est à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis son commencement jusqu'à sa fin : les caractères de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes, les causes des événemens, remarqueront que le roi Guillaume après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le roi Jacques vaincu, en passant par une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoyens qui avaient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes, qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir qui devait l'emporter.

Il restait à Jacques quelques villes en Irlande, entr'autres Limerick, où il y avait plus de douze mille soldats. Le roi de France, soûtenant toujours la

fortune de Jacques, fit paſſer encore trois mille hommes de troupes réglées dans Limerick : pour ſurcroît de libéralité, il envoya tout ce qui peut ſervir aux beſoins d'un grand peuple, & à ceux des ſoldats : quarante vaiſſeaux de tranſport, eſcortés de douze vaiſſeaux de guerre, apportèrent tous les ſecours poſſibles en hommes, en uſtenſiles, en équipages; des ingénieurs, des canonniers, des bombardiers, deux cens maçons; des ſelles, des brides, des houſſes, pour plus de vingt mille chevaux; des canons avec leurs affûts; des fuſils, des piſtolets, des épées, pour armer vingt-ſix mille hommes; des vivres, des habits & juſqu'à vingt-ſix mille paires de ſouliers. Limerick aſſiégée, mais munie de tant de ſecours, eſpérait de voir ſon Roi combattre pour ſa défenſe. Jacques ne vint point; Limerick ſe rendit : les vaiſſeaux français revinrent encore, & ne ramenèrent en France qu'environ vingt mille Irlandais, tant ſoldats que citoyens fugitifs.

Ce qu'il y a peût-être de plus étonnant, c'eſt que Louis XIV ne ſe rebuta pas. Il ſoûtenait alors une guerre difficile contre preſque toute l'Europe : cependant il tenta encore de changer la fortune de Jacques par une entrepriſe

décisive, & de faire une descente en Angleterre avec vingt mille hommes: ils étaient assemblés entre Cherbourg & la Hogue : plus de trois cens navires de transport étaient prêts à Brest ; Tourville, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les attendait aux côtes de Normandie ; d'Etrée arrivait du port de Toulon avec trente autres vaisseaux. S'il y a des malheurs causés par la mauvaise conduite, il y en a qu'on ne peut imputer qu'à la fortune : le vent d'abord favorable à l'escadre de d'Etrée, changea ; il ne put joindre Tourville. Ses quarante-quatre vaisseaux furent attaqués par les flottes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles : la supériorité du nombre l'emporta ; les Français cédèrent, après un combat de dix heures. Russel amiral anglais les poursuivit deux jours : quatorze grands vaisseaux, dont deux portaient cent quatre pièces de canon, échouèrent sur la côte, & les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laisser brûler par les ennemis. Le roi Jacques, qui du rivage avait vu ce désastre, perdit toutes ses espérances.

29 Juil. 1692.

Ce fut le premier échec que reçut sur la mer la puissance de Louis XIV. Seignelai, qui après Colbert son père,

avait perfectionné la marine, était mort à la fin de 1690. Pontchartrain, élevé de la première présidence de Bretagne à l'emploi de Secrétaire d'état de la marine, ne la laissa point périr ; le même esprit régnait toujours dans le gouvernement : la France eut, dès l'année qui suivit la disgrace de la Hogue, des flottes aussi nombreuses qu'elle en avait eu déja ; car Tourville se trouva à la tête de soixante vaisseaux de ligne, & d'Etrée en avait trente, sans compter ceux qui étaient dans les ports ; & même quatre ans après, le Roi fit encore un
1696. armement plus considérable que tous les précédens, pour conduire Jacques en Angleterre à la tête de vingt mille Français : mais cette flotte ne fit que se montrer, les mesures du parti de Jacques ayant été aussi mal concertées à Londres, que celles de son protecteur avaient été bien prises en France.

Il ne resta de ressource au parti du Roi détrôné, que dans quelques conspirations contre la vie de son rival : ceux qui les tramèrent, périrent presque tous du dernier supplice ; & il est à croire, que quand même elles eussent réussi, il n'eût jamais recouvré son Royaume. Il passa le reste de ses jours à Saint-Germain, où il vécut des bienfaits

de Louis, & d'une pension de soixante & dix mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille Marie, par laquelle il avait été détrôné. Il mourut en 1700 à Saint-Germain. Quelques Jésuites irlandais prétendirent qu'il se faisait des miracles à son tombeau : on parla même de faire canoniser à Rome, après sa mort, ce Roi que Rome avait abandonné pendant sa vie.

Peu de Rois furent plus malheureux que lui ; & il n'y a aucun exemple dans l'histoire, d'une maison si longtemps infortunée. Le premier des rois d'Ecosse ses ayeux, qui eut le nom de Jacques, après avoir été dix-huit ans prisonnier en Angleterre, mourut assassiné avec sa femme, par la main de ses sujets. Jacques II, son fils, fut tué à ving-neuf ans en combattant contre les Anglais. Jacques III, mis en prison par son peuple, fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille. Jacques IV périt dans un combat qu'il perdit. Marie Stuart, sa petite-fille, chassée de son trône, fugitive en Angleterre, ayant langui dix-huit ans en prison, se vit condamnée à mort par des juges anglais, & eut la tête tranchée. Charles premier, petit-fils de Marie, roi d'Ecosse & d'Angleterre, vendu par les Ecossais,

CHAPITRE XV.

De ce qui se passait dans le continent, tandis que Guillaume III envahissait l'Écosse, l'Angleterre & l'Irlande, jusqu'en 1697.

N'AYANT pas voulu rompre le fil des affaires d'Angleterre, je me ramène à ce qui se passait dans le continent.

Le Roi, en formant ainsi une puissance maritime, telle qu'aucun état n'en a jamais eu de supérieure, avait à combattre l'Empereur & l'Empire, l'Espagne, les deux puissances maritimes l'Angleterre & la Hollande, devenuës toutes deux plus terribles sous un seul chef, la Savoie & presque toute l'Italie. Un seul de ces ennemis, tel que l'Anglais & l'Espagnol, avait suffi autrefois pour désoler la France; & tous ensemble ne purent alors l'entamer. Louis XIV eut presque toujours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre. Les armées en Allemagne & en Flandre se montèrent plus d'une fois à cent mille combattans: les places frontières ne furent pas

cependant dégarnies. Le Roi avait quatre cens cinquante mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. Ni l'empire Turc si puissant en Europe, en Asie & en Afrique, ni l'empire Romain, plus puissant encore, n'en eut jamais davantage, & n'eut en aucun temps autant de guerres à soûtenir à la fois: ceux qui blâmaient Louis XIV de s'être fait tant d'ennemis, l'admiroient d'avoir pris tant de mesures pour s'en défendre, & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encore entiérement déclarés ni tous réunis. Le prince d'Orange n'était pas encore sorti du Texel, pour aller chasser le Roi son beau-père; & déja la France avait des armées sur les frontières de la Hollande & sur le Rhin. Le Roi avait envoyé en Allemagne, à la tête d'une armée de cent mille hommes, son fils le Dauphin, qu'on nommait *Monseigneur*; prince doux dans ses mœurs, modeste dans sa conduite, qui paraissait tenir en tout de sa mère: il était âgé de vingt-sept ans: c'était pour la première fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien assuré par son caractère, qu'il n'en abuserait pas. Le Roi lui dit publiquement à son départ: *Mon fils, en vous envoyant*

22 Septembre 1688.

commander mes armées, je vous donne les occasions de faire connoître votre mérite: allez le montrer à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le Roi soit mort.

Ce prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eût été simplement l'un des généraux que le Roi eût choisi. Son père lui écrivait: *A mon fils le Dauphin, mon Lieutenant-général, commandant mes armées en Allemagne.*

On avait tout prévu & tout disposé, pour que le fils de Louis XIV, contribuant à cette expédition de son nom & de sa présence, ne reçût pas un affront. Le maréchal de Duras commandait réellement l'armée : Boufflers avait un corps de troupes en deça du Rhin ; le maréchal d'Humières un autre vers Cologne, pour observer les ennemis. Heidelderg, Mayence, étaient pris : le siége de Philipsbourg, préalable toujours nécessaire quand la France fait la guerre à l'Allemagne, était commencé : Vauban conduisait le siége : tous les détails qui n'étaient point de son ressort, roulaient sur Catinat alors lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. Monseigneur arriva, après six jours de tranchée ouverte : il imitait la conduite de son père; s'exposan

autant qu'il le fallait, jamais en téméraire; affable à tout le monde, libéral envers les soldats. Le Roi goûtait une joie pure, d'avoir un fils qui l'imitait sans l'effacer, & qui se faisait aimer de tout le monde, sans se faire craindre de son père.

11 Novembre 1688. Philipsbourg fut pris en dix-neuf jours; on prit Manheim en trois jours, Franc- 15 Novembre 1688. kendal en deux; Spire, Tréves, Wormes & Oppenheim se rendirent dès que les Français furent à leurs portes.

Le Roi avait résolu de faire un désert du Palatinat, dès que ces villes seraient prises: il avait la vue d'empêcher les ennemis d'y subsister, plus que celle de se venger de l'électeur Palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait son devoir, en s'unissant au reste de l'Allemagne contre la France. Il vint à l'armée un ordre de Louis, signé Louvois, de tout réduire en cendres: les généraux français, qui ne pouvaient qu'obéir, firent donc signifier, dans le cœur de l'hiver, aux citoyens de toutes ces villes si florissantes & si bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, & qu'on allait les détruire par le fer & par les flammes.

Février 1689. Hommes, femmes, vieillards, enfans,

sortirent en hâte : une partie fut errante dans les campagnes ; une autre se réfugia dans les pays voisins ; pendant que le soldat qui passe toujours les ordres de rigueur, & qui n'exécute jamais ceux de clémence, brûlait & saccageait leur patrie. On commença par Manheim, séjour des Electeurs : leurs palais furent détruits, comme les maisons des citoyens ; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du soldat, qui croyait y trouver des trésors ; leurs cendres furent dispersées. C'était pour la seconde fois, que ce beau pays était désolé sous Louis XIV : mais les flammes dont Turenne avait brûlé deux villes & vingt villages du Palatinat, n'étaient que des étincelles, en comparaison de ce dernier incendie. L'Europe en eut horreur : les officiers qui l'exécutèrent, étaient honteux d'être les instrumens de ces duretés On les rejettait sur le marquis de Louvois, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur que produit un long ministère : il avait en effet donné ces conseils ; mais Louis avait été le maître de ne les pas suivre. Si le Roi avait été témoin de ce spectacle, il aurait lui-même éteint les flammes : il signa, du fond de son palais de Versailles & au milieu des plaisirs, la destruction de tout

un pays, parce qu'il ne voyait dans cet ordre que ſon pouvoir & le malheureux droit de la guerre ; mais de plus près il n'en eût vu que l'horreur. Les nations, qui juſques-là n'avaient blâmé que ſon ambition en l'admirant, crièrent alors contre ſa dureté, & blâmèrent même ſa politique : car ſi les ennemis avaient pénétré dans ſes états, comme lui chez les ennemis, ils euſſent mis ſes villes en cendres.

Ce danger était à craindre : Louis, en couvrant ſes frontières de cent mille ſoldats, avait appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée, plus peuplée que la France, peut auſſi fournir de plus grandes armées : on les léve, on les aſſemble, on les paye plus difficilement ; elles paraiſſent plus tard en campagne ; mais la diſcipline, la patience dans les fatigues, les rendent ſur la fin d'une campagne, auſſi redoutables que les Français le ſont au commencement. Le duc de Lorraine Charles V les commandait. Ce prince toujours dépouillé de ſon état par Louis XIV, ne pouvant y rentrer, avait conſervé l'Empire à l'Empereur Léopold ; il l'avait rendu vainqueur des Turcs & des Hongrois. Il vint, avec l'électeur de Brandebourg, balancer la fortune du roi de France. Il

reprit Bonne & Mayence, mauvaises places, mais défenduës d'une manière qui fut regardée comme un modèle de de défense de places: Bonne ne se rendit qu'au bout de trois mois & demi de siége, après que le baron d'Asfeld, qui y commandait, eut été blessé à mort dans un assaut général. 12 Octobre 1689.

Le Marquis d'Uxelles, depuis maréchal de France, l'un des hommes les plus sages & les plus prévoyans, fit, pour défendre Mayence, des dispositions si bien entenduës, que sa garnison n'était presque point fatiguée en servant beaucoup. Outre les soins qu'il eut au dedans, il fit vingt & une sorties sur les ennemis, & leur tua plus de cinq mille hommes: il fit même quelquefois deux sorties en plein jour; enfin il fallut se rendre faute de poudre, au bout de sept semaines. Cette défense mérite place dans l'histoire, & par elle-même, & par la manière dont elle fut reçue dans le public. Paris, cette ville immense, pleine d'un peuple oisif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles & tant de langues avec si peu d'yeux, regarda d'Uxelles comme un homme timide & sans jugement. Cet homme, à qui tous les bons officiers donnaient de justes éloges, étant au retour de la campagne à la comédie sur

le théatre, reçut des huées du public : on lui cria *Mayence*. Il fut obligé de se retirer, non sans mépriser avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les louanges.

Environ ce temps-là, le maréchal d'Humiéres fut battu à Valcour sur la Sambre aux Pays-bas, par le prince de Waldeck; mais cet échec qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la France. Louvois dont il était la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Le Roi & Louvois, qui n'aimaient pas le maréchal de Luxembourg, mais qui aimaient l'état, se servirent de lui malgré leur répugnance: il commanda les armées aux Pays-bas. Louvois ou corrigeait des choix trop hazardés, ou en faisait de bons. Catinat alla commander en Italie : on se défendit bien en Allemagne sous le maréchal de Lorges: le duc de Noailles avait quelques succès en Catalogne; mais en Flandre sous Luxembourg, & en Italie sous Catinat, ce ne fut qu'une suite continuelle de victoires: ces deux généraux étaient alors les plus estimés en Europe.

Juin 1689.

Le maréchal duc de Luxembourg avait dans le caractère des traits du grand

Condé, dont il était l'élève ; un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juste, un esprit avide de connoissances, mais vaste & peu réglé ; plongé dans les intrigues des femmes, toujours amoureux, & même souvent aimé, quoique contrefait, & d'un visage peu agréable, ayant plus de qualités d'un héros que d'un sage.

Catinat avait dans l'esprit une application & une agilité, qui le rendaient capable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien : il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général. Il avait commencé par être avocat, & avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause, qui était juste : il prit le parti des armes, & fut d'abord enseigne aux Gardes-françaises. En 1667 il fit, aux yeux du Roi, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, une action qui demandait de la tête & du courage : le Roi le remarqua, & ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par degrés, sans aucune brigue ; philosophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération ; libre de tous préjugés, & n'ayant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie & le métier de courtisan furent ignorés

de lui ; il en cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête-homme : il vécut, aussi ennemi de l'intérêt que du faste ; philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

Catinat commandait alors en Italie : il avait en tête le duc de Savoie, Victor Amédée, prince alors sage, politique, & encore plus malheureux ; guerrier plein de courage conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant aussi bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terreins coupés & montagneux, tels que son pays ; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes & comme prince & comme général : il en fit une, à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant celle de Catinat : le général français en profita, & gagna une pleine victoire à la vue de Saluces, auprès de l'abbaye de Stafarde, dont cette bataille a eu le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de morts d'un côté, & presque point de l'autre, c'est une preuve incontestable que l'armée battue était dans un terrein, où elle devait être nécessairement accablée : l'armée française n'eut que trois cens hommes de tués ; celle des alliés, commandée par le duc de Savoie, en eut quatre mille. Après cette bataille,

18 Août 1690.

toute la Savoie, excepté Monmélian, fut soumise au Roi. Catinat passe dans le Piémont, force les ligues des ennemis retranchés près de Suze, prend Suze, Ville-franche, Montalban, Nice réputée imprenable, Veillane, Carmagnole, & revient enfin à Monmélian, dont il se rend maître par un siége opiniâtre. 1691.

Après tant de succès, le ministère diminua l'armée qu'il commandait; & le duc de Savoie augmenta la sienne. Catinat, moins fort que l'ennemi vaincu, fut long-temps sur la défensive; mais enfin ayant reçu des renforts, il descendit des Alpes vers la Marsaille, & là il gagna une seconde bataille rangée, d'autant plus glorieuse, que le prince Eugéne de Savoie était un des généraux ennemis. 4 Octobre 1691.

A l'autre bout de la France, vers les Pays-bas, le maréchal de Luxembourg gagnait la bataille de Fleurus; & de l'aveu de tous les officiers, cette victoire étoit due à la supériorité de génie que le général français avait sur le prince de Waldeck, alors général de l'armée des alliés: huit mille prisonniers, six mille morts, deux cens étendarts, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire. 30 Juin 1690.

Le Roi Guillaume, victorieux de son

beau-père, venait de repasser la mer. Ce génie, fécond en ressources, tirait plus d'avantage d'une défaite de son parti, que souvent les Français n'en tiroient de leurs victoires : il lui fallait employer les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un Roi qui n'avait qu'à dire, *je veux*.
19 Septembre 1691. Cependant après la défaite de Fleurus, il vint opposer au maréchal de Luxembourg une armée, aussi forte que la française.

Elles étaient composées chacune d'en-
9 Avril 1691. viron quatre-vingt mille hommes : mais Mons était déja investi par le maréchal de Luxembourg, & le roi Guillaume ne croyait pas les troupes françaises sorties de leurs quartiers. Louis XIV vint au siége : il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en présence de l'armée ennemie. Aussi-tôt il reprit le chemin de Versailles, & il laissa Luxembourg disputer le terrein, pendant toute la campagne, qui finit par le combat de Leuze, action très-singulière, où vingt-huit escadrons de
19 Septembre 1691. la maison du Roi & de la gendarmerie, défirent soixante & quinze escadrons de l'armée ennemie.

Le Roi reparut encore au siége de Namur, la plus forte place des Pays-bas,

par sa situation au confluent de la Sambre & de la Meuse, & par une citadelle bâtie sur des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en vingt-deux, pendant que le duc de Luxembourg empêchait le roi Guillaume de passer la Mehaigne à la tête de quatre-vingt mille hommes, & de venir faire lever le siége. Le Roi retourna encore à Versailles après cette conquête; & Luxembourg tint encore tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que se donna la bataille de Steinkerque, célébre par l'artifice & la valeur. Un espion, que le Général français avait auprès du roi Guillaume, est découvert: on le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis Luxembourg prend avec raison des mesures qui le devaient faire battre: son armée endormie est attaquée à la pointe du jour: une brigade est déja mise en fuite, & le général le sçait à peine: sans un excès de diligence & de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas assez d'être grand général, pour n'être pas mis en déroute: il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier; des officiers généraux, assez habiles pour rétablir le desordre, & qui eussent la bonne volonté

de le faire ; car un ſeul officier ſupérieur, qui eût voulu profiter de la confuſion pour faire battre ſon général, le pouvait aiſément ſans ſe commettre.

3 Août 1692. Luxembourg était malade ; circonſtance funeſte dans un moment qui demande une activité nouvelle : le danger lui rendit ſes forces : il falloit des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. Changer de terrein, donner un champ de bataille à ſon armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en deſordre, rallier trois fois ſes troupes, charger trois fois à la tête de la maiſon du Roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans ſon armée le duc de Chartres, depuis régent du Royaume, petit-fils de France, qui n'avait pas alors quinze ans, il ne pouvait être utile pour un coup déciſif; mais c'était beaucoup pour animer les ſoldats, qu'un petit-fils de France encore enfant, chargeant avec la maiſon du Roi, bleſſé dans le combat, & revenant encore à la charge malgré ſa bleſſure.

Un petit-fils & un petit-neveu du grand Condé ſervaient tous deux de lieutenans-généraux : l'un était Louis de Bourbon, nommé monſieur le Duc ; l'autre, Armand prince de Conti ; rivaux de courage, d'eſprit, d'ambition, de réputation ; monſieur le Duc, d'un naturel plus

austère, ayant peut-être des qualités plus solides, & le prince de Conti de plus brillantes : appellés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils desiraient passionnément cette gloire; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que Louis, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toujours que le prince de Condé lui avait fait la guerre.

Le prince de Conti fut le premier qui rétablit le desordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres. Monsieur le Duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, était aussi lieutenant-général dans cette armée : il servait depuis l'âge de douze ans; & quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encore commandé en chef : son frère le grand Prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces Princes se missent à la tête de la maison du Roi, pour chasser un corps d'Anglais, qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La maison du Roi & les Anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde : le carnage fut grand. Les Français encouragés par cette foule de Princes & de jeunes Seigneurs

qui combattaient autour du Général, l'emportèrent enfin ; & quand les Anglais furent vaincus, il fallut que le reste cédât.

Boufflers, depuis maréchal de France, accourait dans ce moment même, de quelques lieuës du champ de bataille, avec des dragons, & acheva la victoire. Le roi Guillaume, ayant perdu environ sept mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué ; & toujours vaincu, mais toujours à craindre, il tint encore la campagne. La victoire due à la valeur de tous ces jeunes Princes & de la plus florissante noblesse du royaume, fit à la Cour, à Paris & dans les provinces, un effet qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

Monsieur le Duc, le prince de Conti, messieurs de Vendôme & leurs amis, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple : leurs acclamations & la joie allaient jusqu'à la démence : toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelles, qu'on arrangeait avec assez de peine & de temps : les Princes s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou : les femmes portèrent des ornemens faits sur ce modèle ; on les appella

appella *des steinkerques* : toutes les bijouteries nouvelles étaient à la steinkerque. Un jeune homme, qui s'était trouvé à cette bataille, était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait partout autour des Princes ; & on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la Cour n'était pas égale à leur gloire.

Le même Général, avec les mêmes Princes & ces mêmes troupes surprises & victorieuses à Steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le roi Guillaume par une marche de sept lieuës, & le battit à Nerwinde : Nerwinde est un village près de la Guette, à quelques lieuës de Bruxelles. Guillaume eut le temps de se mettre en bataille : Luxembourg & les Princes emportèrent le village deux fois l'épée à la main ; l'ennemi le reprenait, dès que Luxembourg tournait d'un autre côté ; enfin le Général & les Princes l'emportèrent une troisième fois, & la bataille fut gagnée. Peu de journées furent plus meurtrières ; il y eut environ vingt mille morts, douze mille des alliés & huit mille Français : c'est à cette occasion qu'on disait, qu'il fallait chanter plus de *De profundis*, que de *Te Deum*.

29 Juill. 1693.

Toutes ces victoires produisaient beaucoup de gloire, mais peu de grands

avantages. Les alliés, battus à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde, ne l'avaient jamais été d'une manière complette: le roi Guillaume fit toujours de belles retraites; & quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une autre, pour être le maître de la campagne. La Cathédrale de Paris était remplie des drapeaux ennemis: le prince de Conti appellait le maréchal de Luxembourg, *le Tapissier de Notre-Dame*. On ne parlait que de victoires: cependant Louis XIV avait autrefois conquis la moitié de la Hollande & de la Flandre, toute la Franche-comté, sans donner un seul combat; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait entamer les Provinces-unies; on ne pouvait même faire le siége de Bruxelles.

1 & 2 Sept. 1692. Le maréchal de Lorges avait aussi, de son côté, gagné un grand combat près de Spirebach: il avait même prix le vieux duc de Wirtemberg; il avait pénétré dans son pays; mais après l'avoir envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. Monseigneur vint prendre une seconde fois & saccager Heidelberg, que les ennemis avaient repris; & ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les Impériaux.

Le maréchal de Catinat ne put, après ſa victoire de Stafarde & la conquête de la Savoie, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même duc de Savoie; ni après ſa victoire de la Marſaille, ſauver l'importante ville de Caſal.

En Eſpagne, le maréchal de Noailles gagna auſſi une bataille ſur le bord du Ter : il prit Girone & quelques petites places : mais il n'avait qu'une armée faible, & il fut obligé, après ſa victoire, de ſe retirer devant Barcelone. Les Français, vainqueurs de tous côtés & affaiblis par leurs ſuccès, combattaient dans les alliés une hydre toujours renaiſſante : il commençait à devenir difficile en France de faire des recruës, encore plus de trouver de l'argent. La rigueur de la ſaiſon, qui détruiſit les biens de la terre en ce temps, apporta la famine : on périſſait de misère, au bruit des *Te Deum* & parmi les réjouiſſances : cet eſprit de confiance & de ſupériorité, l'ame des troupes françaiſes, diminuait déja un peu : Louis XIV ceſſa de paraître à leur tête : Louvois était mort; on était très-mécontent de Barbéſieux ſon fils : enfin la mort du maréchal de Luxembourg, ſous qui les ſoldats ſe croyoient invincibles, ſembla

27 Mai 1694.

1694.

1691.

Janv. 1695.

mettre un terme à la ſuite rapide des victoires de la France.

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaiſſeaux, retomba alors ſur ſes inventeurs. Ce n'eſt pas que la machine infernale, avec laquelle les Anglais voulurent brûler Saint-Malo, & qui échoua ſans faire d'effet, dût ſon origine à l'induſtrie des Français: il y avait déja long-temps qu'on avait hazardé de pareilles machines en Europe. C'était l'art de faire partir les bombes, auſſi juſte d'une aſſiette mouvante que d'un terrein ſolide, que les Français avaient inventé; & ce fut par cet art, que Dieppe, le Havre de Grace, Saint-Malo, Dunkerque & Calais, furent bombardés par les flottes anglaiſes. Dieppe dont on peut approcher plus facilement, fut la ſeule qui ſouffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ſes maiſons régulières, & qui doit ſes embelliſſemens à ſon malheur, fut preſque toute réduite en cendres. Vingt maiſons ſeulement au Havre de grace furent écraſées & brûlées par les bombes; mais les fortifications du port furent renverſées: c'eſt en ce ſens, que la médaille frappée en Hollande eſt vraie, quoique tant d'auteurs français ſe ſoient récriés

Juillet 1694. & 1695.

sur sa fausseté. On lit dans l'exergue en latin : *le port du Havre brûlé & renversé. &c.* Cette inscription ne dit pas que la ville fut consumée, ce qui eût été faux ; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quelque temps après, la conquête de Namur fut perdue : on avait en France prodigué des éloges à Louis XIV, pour l'avoir prise ; & des railleries & des satires indécentes contre le roi Guillaume, pour ne l'avoir pu secourir avec une armée de quatre-vingt mille hommes.

Guillaume s'en rendit maître, de la même manière qu'il l'avait vu prendre : il l'attaqua, aux yeux d'une armée encore plus forte que n'avait été la sienne quand Louis XIV l'assiégea : il y trouva de nouvelles fortifications, que Vauban avait faites : la garnison française, qui la défendit, était une armée ; car dans le temps qu'il en forma l'investissement, le maréchal de Boufiers se jetta dans la place avec sept régimens de dragons : ainsi Namur était défendue par seize mille hommes, & prête à tout moment d'être secourue par près de cent mille. Le maréchal de Boufiers était un homme de beaucoup de mérite, un général actif & appliqué, un bon citoyen, ne songeant qu'au bien du service, ne

ménageant pas plus ses soins que sa vie.

Les mémoires du marquis de Feuquières lui reprochent plusieurs fautes, dans la défense de la place & de la citadelle; il lui en reproche encore dans la défense de Lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'histoire de Louis XIV, ont copié servilement le marquis de Feuquiéres pour la guerre, ainsi que l'abbé de Choisi pour les anecdotes: ils ne pouvaient pas sçavoir que Feuquiéres, d'ailleurs excellent officier & connaissant la guerre par principes & par expérience, était un esprit non moins chagrin qu'éclairé, l'Aristarque des Généraux & quelquefois le Zoïle: il altère des faits, pour avoir le plaisir de censurer des fautes: il se plaignait de tout le monde, & tout le monde se plaignait de lui: on disait qu'il était le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormait au milieu de cent mille de ses ennemis. Sa capacité n'ayant pas été récompensée par le bâton de maréchal de France, il employa trop contre ceux qui servaient l'état, des lumières qui eussent été très-utiles s'il eût eu l'esprit aussi conciliant, que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au maréchal de Villeroi, plus de fautes & de plus essentielles, qu'à Boufflers. Villeroi, à la tête d'environ

quatre-vingt mille hommes, devait secourir Namur : mais quand même les maréchaux de Villeroi & de Bouflers eussent fait généralement tout ce qui se pouvait faire (ce qui est bien rare), il fallait, par la situation du terrein, que Namur ne fût point secourue & se rendît tôt ou tard : les bords de la Méhaigne, couverts d'une armée d'observation qui avait arrêté les secours du roi Guillaume, arrêtèrent alors nécessairement ceux du maréchal de Villeroi.

Le maréchal de Bouflers, le comte de Guiscard gouverneur de la ville, le comte de Laumont du Châtelet commandant de l'infanterie, tous les officiers & les soldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la prise de deux jours. Quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les ouvrages sont bien conduits, & que la saison est favorable ; on sçait à-peu-près en combien de temps elle sera prise, quelque vigoureuse que la défense puisse être. Le roi Guillaume se rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûtèrent plus de temps qu'à Louis XIV.

Le Roi, pendant qu'il perdait Namur, fit bombarder Bruxelles : vengeance inutile, qu'il prenait sur le roi d'Espagne, Sept. 1695.

de ſes villes bombardées par les Anglais : tout cela faiſait une guerre ruineuſe & funeſte aux deux partis.

C'eſt, depuis deux ſiécles, un des effets de l'induſtrie & de la fureur des hommes, que les déſolations de nos guerres ne ſe bornent pas à notre Europe : nous nous épuiſons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Aſie & de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés par force & par adreſſe à recevoir nos établiſſemens, & les Améríquains dont nous avons enſanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger & pour ſe détruire enſuite eux-mêmes.

Les Français n'avaient de colonies dans les grandes Indes, que celle de Pontichéri, formée par les ſoins de Colbert avec des dépenſes immenſes, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de pluſieurs années : les Hollandais s'en ſaiſirent aiſément, & ruinèrent aux Indes le commerce de France à peine établi.

1695. Les Anglais détruiſirent les plantations de la France à Saint-Domingue :
1696. un armateur de Breſt ravagea celles qu'ils avaient en Afrique dans l'iſle de Gambie : les armateurs de Saint-Malo portèrent

le fer & le feu à Terre-neuve sur la côte orientale qu'ils possédent: leur isle de la Jamaïque fut insultée par nos escadres, leurs vaisseaux pris & brûlés, leurs côtes saccagées.

Pointis chef d'escadre, à la tête de plusieurs vaisseaux du Roi & de quelques corsaires de l'Amérique, alla surprendre, au-delà de la ligne, la ville de Carthagéne, magasin & entrepôt des trésors que l'Espagne tire du Méxique. Le dommage qu'il y causa, fut estimé vingt millions de nos livres, & le gain dix millions: il y a toujours quelque chose à rabattre de ces calculs, mais rien des calamités extrêmes que causent ces expéditions glorieuses. 1695. Mai. 1697.

Les vaisseaux marchands de Hollande & d'Angleterre étaient tous les jours la proie des armateurs de France, & surtout de Dugué-Trouin, homme unique en son genre, auquel il ne manquait que de grandes flottes, pour avoir la réputation de Dragut ou de Barberousse. Les ennemis prenaient moins de vaisseaux marchands français, parce qu'il y en avait moins: la mort de Colbert & la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Le résultat des expéditions de terre & de mer, était donc le malheur universel.

Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront, que dans cette guerre Louis XIV était armé contre son neveu le roi d'Espagne, contre l'électeur de Baviére dont il avait donné la sœur à son fils le Dauphin, contre l'électeur Palatin dont il brûla les états après avoir marié Monsieur à la princesse Palatine. Le roi Jacques fut chassé du trône par son gendre & par sa fille : depuis même, on a vu le duc de Savoie ligué encore contre la France où l'une de ses filles était Dauphine, & contre l'Espagne où l'autre était Reine. La plûpart des guerres entre les Princes chrétiens, sont des espéces de guerres civiles.

L'entreprise la plus criminelle de toute cette guerre, fut la seule véritablement heureuse. Guillaume réussit toujours pleinement en Angleterre & en Irlande : ailleurs les succès furent balancés. Quand j'appelle cette entreprise criminelle, je n'examine pas si la nation, après avoir répandu le sang du père, avait tort ou raison de proscrire le fils, & de défendre sa religion & ses droits : je dis seulement, que s'il y a quelque justice sur la terre, il n'appartenait pas à la fille & au gendre du roi Jacques, de le chasser de sa maison.

CHAPITRE XVI.

Paix de Rifwick : état de la France & de l'Europe : mort & testament de Charles second, roi d'Espagne.

LA France conservait encore sa supériorité sur tous ses ennemis : elle en avait accablé quelques-uns, comme la Savoie & le Palatinat ; elle faisait la guerre sur les frontières des autres : c'était un corps puissant & robuste, fatigué d'une longue résistance, & épuisé par ses victoires ; un coup porté à propos l'eût fait chanceler : quiconque a plusieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de salut que dans leur division ou dans la paix : Louis XIV obtint bientôt l'un & l'autre.

Victor-Amédée duc de Savoie était celui de tous les Princes, qui prenait le plutôt son parti, quand il s'agissait de rompre ses engagemens pour ses intérêts : ce fut à lui que la cour de France s'adressa. Le comte de Tessé, depuis maréchal de France, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui est le premier talent des

négociateurs, agit d'abord ſourdement à Turin: le maréchal de Catinat, auſſi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'était pas néceſſaire de deux hommes habiles, pour déterminer le duc de Savoie à recevoir ſes avantages: on lui rendait ſon pays; on lui donnait de l'argent; on propoſait le mariage du jeune duc de Bourgogne, fils de Monſeigneur héritier de la couronne de France, avec ſa fille. On fut bientôt d'accord: le Duc & Catinat conclurent le traité à notre-Dame de Lorette, où ils allèrent ſous prétexte d'un pélerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à perſonne. Le Pape (c'était alors Innocent XII) entrait ardemment dans cette négociation: ſon but était de délivrer à la fois l'Italie, & des invaſions des Français, & des taxes continuelles que l'Empereur exigeait pour payer ſes armées. On voulait que les Impériaux laiſſaſſent l'Italie neutre: le duc de Savoie s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. L'Empereur répondit d'abord par des refus; car la cour de Vienne ne ſe déterminait guères qu'à l'extrémité. Alors le duc de Savoie joignit ſes troupes à l'armée françaiſe: ce Prince devint en moins d'un mois, de généraliſſime de l'Em-

Juillet 1696.

pereur, généralissime de Louis XIV : on amena sa fille en France, pour épouser à onze ans le duc de Bourgogne qui en avait treize. Après la défection du duc de Savoie, il arriva, comme à la paix de Nimégue, que chacun des alliés prit le parti de traiter : l'Empereur accepta d'abord la neutralité d'Italie : les Hollandais proposèrent le château de Riswick près de la Haye, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées que le Roi avait sur pied, servirent à hâter les conclusions : il avait quatre-vingt mille hommes en Flandre sous Villeroi : le maréchal de Choiseul en avait quarante mille sur les bords du Rhin : Catinat en avait encore autant en Piémont. Le duc de Vendôme, parvenu enfin au généralat, après avoir passé par tous les degrés depuis celui de garde du Roi, comme un soldat de fortune, commandait en Catalogne, où il gagna un combat, où il prit Barcelone. Août. 1697.
Ces nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. La cour de Rome offrit encore son arbitrage, & fut refusée comme à Nimégue : le roi de Suéde Charles XI fut le médiateur. Enfin la paix se fit, Sept. Octob. 1697.
non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avaient signalé

la grandeur de Louis XIV ; mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui furent l'effet de sa politique, & qui devaient le mettre en état d'être plus grand & plus puissant que jamais.

Le roi d'Espagne, usé de maladies & cassé avant quarante ans, tendait vers sa fin. La postérité de Charles-quint allait s'éteindre en lui : il n'avait plus d'enfans : la nature donnait des droits à Louis XIV sur la couronne d'Espagne, comme au petit-fils de Philippe III par la reine Anne d'Autriche, & au Dauphin, comme au petit-fils de Philippe IV par Marie-Therèse.

Le grand projet de Louis XIV était, & devait être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste monarchie de son grand-père & du grand-père de son fils, dans l'autre branche de la maison d'Autriche : il espérait que la maison de Bourbon en arracherait au moins quelque démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entière. Les renonciations authentiques de la femme & de la mère de Louis XIV ne paraissaient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir : dans ce dessein qui aggrandissait ou la France ou la maison de Bourbon, il était nécessaire de montrer quelque modération à l'Europe, pour

ne pas effaroucher tant de puissances toujours soupçonneuses : la paix donnait le temps de se faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait besoin, & de laisser former dans l'état de nouvelles milices : il fallait céder quelque chose, dans l'espérance d'obtenir beaucoup plus.

Le Roi rendit donc aux Espagnols tout ce qu'il leur avait pris vers les Pyrenées, & ce qu'il venait de leur prendre en Flandre dans cette dernière guerre ; Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai : il reconnut pour Roi légitime d'Angleterre, le roi Guillaume, traité jusqu'alors de prince d'Orange, d'usurpateur & de tyran : il promit de ne donner aucun secours à ses ennemis. Le roi Jacques, dont le nom fut omis dans le traité, resta dans Saint-Germain, avec le nom inutile de Roi, & des pensions de Louis XIV : il ne fit plus que des manifestes, sacrifié par son protecteur à la nécessité, & déja oublié de l'Europe.

Les jugemens rendus par les chambres de Brisac & de Metz contre tant de Souverains, & les réunions faites à l'Alsace, monumens d'une puissance & d'une fierté dangereuse, furent abolis ; & les Bailliages juridiquement

faiſis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces déſiſtemens, on reſtitua à l'Empire Fribourg, Briſac, Kehl, Philipſbourg : on ſe ſoumit à raſer les fortereſſes de Straſbourg ſur le Rhin, le fort-Louis, Trarbach, le Mont-royal ; ouvrages où Vauban avait épuiſé ſon art, & le Roi ſes finances. On fut étonné dans l'Europe, & indigné en France, que Louis XIV eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. Harlai, Créci & Calliéres, qui avaient ſigné cette paix, n'oſaient ſe montrer, ni à la cour, ni à la ville ; on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait un ſeul pas qui n'eût été ordonné par le miniſtère : la cour de Louis XIV leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la France : les courtiſans, plus empreſſés qu'éclairés, ne ſavaient pas que, ſur ce traité honteux en apparence, Louis voulait fonder ſa grandeur.

Ce fut enfin par cette paix, que la France rendit la Lorraine à la maiſon qui la poſſédait depuis ſept cens années. Le duc Charles V, appui de l'Empire & vainqueur des Turcs, était mort : ſon fils Léopold prit, à la paix de Riſwick, poſſeſſion de ſa ſouveraineté ; dépouillé à la vérité de ſes droits réels,

car il n'était pas permis au Duc d'avoir des remparts à sa capitale ; mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ses sujets ; droit, dont jamais aucun Prince n'a si bien usé que lui.

Il est à souhaiter que la dernière postérité apprenne, qu'un des plus petits souverains de l'Europe a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la Lorraine désolée & déserte ; il la repeupla, il l'enrichit : il l'a conservée toujours en paix, pendant que le reste de l'Europe a été ravagé par la guerre : il a eu la prudence d'être toujours bien avec la France, & d'être aimé dans l'Empire ; tenant heureusement ce juste milieu, qu'un Prince sans pouvoir n'a presque jamais pu garder entre deux grandes puissances. Il a procuré à ses peuples l'abondance, qu'ils ne connaissaient plus : sa Noblesse, réduite à la dernière misère, a été mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. Voyait-il la maison d'un gentilhomme en ruine, il la faisait rebâtir à ses dépens ; il payait leurs dettes, il mariait leurs filles ; il prodiguait des présens, avec cet art de donner, qui est encore au-dessus des bienfaits ; il mettait dans ses dons la magnificence d'un Prince &

la politesse d'un ami. Les arts en honneur dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle, qui fait la richesse des états. Sa cour était formée sur le modéle de celle de France : on ne croyait presque pas avoir changé de lieu, quand on passait de Versailles à Lunéville. A l'exemple de Louis XIV, il faisait fleurir les belles-lettres : il a établi dans Lunéville une espéce d'université sans pédantisme, où la jeune noblesse d'Allemagne venait se former : on y apprenait de véritables sciences, dans les écoles où la physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens jusques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager : enfin, pendant tout son régne, il ne s'est occupé que du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances & des plaisirs. *Je quitterais demain ma souveraineté*, disait-il, *si je ne pouvais faire du bien.* Aussi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé ; & j'ai vu, long-temps après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom : il a laissé, en mourant, son exemple à suivre aux plus grands Rois ; & il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du trône de l'Empire.

Dans le temps que Louis XIV ménageait la paix de Rifwick pour partager la fucceffion d'Efpagne, la couronne de Pologne vint à vaquer : cette couronne était alors la feule élective au monde; citoyens & étrangers y peuvent prétendre. Il faut deux chofes pour y parvenir, ou un mérite affez éclatant & affez foûtenu par les intrigues pour entraîner les fuffrages, (comme il était arrivé à Jean Sobieski dernier roi); ou bien des tréfors affez grands pour acheter ce royaume, qui eft prefque toujours à l'enchère.

L'abbé de Polignac, depuis cardinal, eut d'abord affez d'adreffe, pour difpofer les fuffrages en faveur de ce prince de Conti, connu par les actions de valeur, qu'il avait faites à Steinkerque & à Nerwinde : il n'avait jamais commandé en chef; il n'entrait point dans les confeils du Roi; monfieur le Duc avait autant de réputation que lui à la guerre; monfieur de Vendôme en avait davantage : cependant fa renommée effaçait alors les autres noms, par le grand art de plaire & de fe faire valoir, que jamais on ne poffédа mieux que lui. Polignac, qui avait celui de perfuader, détermina d'abord les efprits en fa faveur : il balança, avec de l'éloquence

& des promeſſes, l'argent qu'Auguſte électeur de Saxe prodiguait. Le prince
27 Juin 1697. de Conti fut élu Roi par le plus grand parti, & proclamé par le primat du royaume : Auguſte fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux : mais il était prince ſouverain & puiſſant ; il avait des troupes prêtes ſur les frontières de Pologne : le prince de Conti était abſent, ſans argent, ſans troupes, ſans pouvoir ; il n'avait pour lui, que ſon nom & le cardinal de Polignac : il fallait, ou que Louis XIV l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât de quoi l'emporter ſur ſon rival. Le miniſtère français paſſa pour en avoir fait trop, en envoyant le prince de Conti ; & trop peu, en ne lui donnant qu'une faible eſcadre & quelques lettres de change, avec leſquelles il arriva à la rade de Dantzick : le miniſtère français s'eſt ſouvent conduit avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le prince de Conti ne fut pas ſeulement reçu à Dantzick : ſes lettres de change y furent proteſtées : les intrigues du Pape, celles de l'Empereur, l'argent & les troupes de Saxe, aſſuraient déja la couronne à ſon rival. Il revint avec la gloire d'avoir été élu :

la France eut la mortification de faire voir qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un roi de Pologne.

Cette disgrace du prince de Conti ne troubla point la paix du nord entre les Chrétiens. Le midi de l'Europe fut tranquille bientôt après par la paix de Riswick : il ne restait plus de guerre que celle que les Turcs faisaient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise & à la Moscovie. Les Chrétiens, quoique mal gouvernés & divisés entr'eux, avaient dans cette guerre la supériorité : la bataille de Zanta, où le prince Eugéne 1697.
battit le grand-Seigneur en personne, fameuse par la mort d'un grand-Visir, de dix-sept Bachats, & de plus de vingt mille Turcs, abbaissa l'orgueil ottoman, & procura la paix de Carlovitz, où les Turcs reçurent la loi. Les Vénitiens eu- 1699.
rent la Morée, les Moscovites Asoph, les Polonais Caminiek, l'Empereur la Transilvanie. La Chrétienté fut alors tranquille & heureuse; on n'entendait parler de guerre, ni en Asie, ni en Afrique ; toute la terre était en paix vers les deux dernières années du dix-septième siécle, époque singulière & d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencèrent bientôt : le nord fut troublé dès

l'an 1700 par les deux hommes les plus ſinguliers qui fuſſent ſur la terre : l'un était le Czar Pierre Aléxiovitz, empereur de Ruſſie ; & l'autre le jeune Charles XII, roi de Suéde. Le Czar Pierre, né barbare, devenu un grand homme, a été à force de génie & de travaux, le réformateur ou plutôt le fondateur de ſon empire : Charles XII plus vertueux que le Czar, & cependant moins utile à ſes ſujets, fait pour commander à des ſoldats & non à des peuples, a été le premier des héros de ſon temps ; mais il eſt mort avec la réputation d'un Roi imprudent. La déſolation du nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû ſon origine à la politique ambitieuſe du Czar, du roi de Danemarck & du roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeuneſſe de Charles XII, pour lui ravir une partie de ſes états. Le roi Charles, à l'âge de ſeize ans, les vainquit
1700. tous trois : il fut la terreur du nord, & paſſa déja pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encore toute leur éducation : il fut neuf ans le Roi le plus redoutable qui fût au monde, & neuf autres années le plus malheureux.

Les troubles du midi de l'Europe ont eu une autre origine : il s'agiſſait de

recueillir les dépouilles du roi d'Espagne, dont la mort s'approchait. Les puissances qui dévoraient déja en idée cette succession immense, faisaient ce que nous voyons souvent dans la maladie d'un riche vieillard sans enfans: sa femme, ses parens, des prêtres, des officiers préposés pour recevoir les dernières volontés des mourans, l'assiégent de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable: quelques héritiers consentent à partager ses dépouilles; d'autres s'apprêtent à les disputer.

Louis XIV & l'empereur Léopold étaient au même degré: tous deux petits-fils de Philippe III; tous deux avaient épousé des filles de Philippe IV: ainsi *Monseigneur* fils du Roi, & Joseph roi des Romains, fils de l'Empereur, étaient encore doublement au même degré. Le droit d'aînesse était dans la maison de Bourbon, puisque le Roi & Monseigneur avaient les aînées pour mères: mais la maison de l'Empereur comptait pour ses droits, premièrement les renonciations authentiques & ratifiées de Louis XIII & de Louis XIV à la couronne d'Espagne; ensuite le nom d'Autriche; le sang de Maximilien, dont Léopold & Charles II descendaient; l'union presque toujours constante des deux branches

autrichiennes ; la haine encore plus conſtante de ces deux branches contre les Bourbons ; l'averſion que la nation eſpagnole avait alors pour la nation françaiſe ; enfin les reſſorts d'une politique en poſſeſſion de gouverner le conſeil d'Eſpagne.

Non-ſeulement ces deux concurrens ſe craignaient mutuellement , mais ils avaient encore l'Europe à craindre. Les puiſſances, & ſur-tout l'Angleterre & la Hollande, dont l'intérêt eſt de tenir la balance entre les Souverains, ne pouvaient ſouffrir que la même tête pût porter avec la couronne d'Eſpagne, ou celle de l'Empire , ou celle de France. Guillaume , roi d'Angleterre , imagina de faire, du vivant même du roi Charles II, un partage de la monarchie eſpagnole , & d'en donner la principale partie à un prince qui ne ſerait ni du ſang de Bourbon, ni du ſang d'Autriche. Il y avait un jeune prince de Bavière, enfant de huit ans , deſcendant d'une fille cadette de Philippe IV , femme de l'empereur Léopold : une fille de ce Léopold & de cette cadette , mariée à l'électeur de Bavière Maximilien , avait été mère de cet enfant : ce fut ſur lui qu'on jetta les yeux. Le roi de France y conſentit; il ſe donnait à lui - même

par

par ce partage, la Sicile, Naples, la province de Guipuscoa & beaucoup de villes : l'archiduc Charles devait avoir Milan : tout le reste de la monarchie était abandonné à ce jeune prince de Bavière, qui de long-temps ne serait à craindre. La France, l'Angleterre & la Hollande firent ce traité : * la France croyait gagner des états ; l'Angleterre & la Hollande croyaient affermir le repos d'une partie de l'Europe ; toute cette politique fut vaine. Le Roi moribond, apprenant qu'on déchirait sa monarchie de son vivant, fut indigné: on s'attendait, qu'à cette nouvelle, il déclarerait pour son successeur, ou l'Empereur, ou un fils de l'Empereur ; qu'il lui donnerait cette recompense, de n'avoir point trempé dans ce partage; que la grandeur & l'intérêt de la maison d'Autriche lui dicteraient un testament. Il en fit un en effet ; mais il déclara ce même prince de Bavière unique héritier de tous ses états. La nation espagnole, qui ne craignait rien tant que le démembrement de sa monarchie, applaudissait à cette disposition : la paix semblait devoir en être le fruit : cette espérance fut

11 Oct. 1698.

* Larrey & Limiers semblent ignorer ce premier traité de partage.

encore aussi vaine que le traité de partage : le prince de Bavière, désigné Roi,
Février 1699. mourut à Bruxelles.

On accusa injustement de cette mort précipitée la maison d'Autriche, sur cette seule vraisemblance, que ceux-là commettent le crime, à qui le crime est utile. Alors recommencèrent les intrigues à la cour de Madrid, à Vienne, à Versailles, à Londres, à la Haye & à Rome.

Louis XIV, le Roi Guillaume & les Etats-généraux, disposèrent encore une fois en idée de la Monarchie espagnole : ils assignaient à l'archiduc Charles, fils puîné de l'Empereur, la part qu'ils
Mars 1700. avaient auparavant donnée à l'enfant qui venait de mourir.

On donnait Milan au duc de Lorraine ; & la Lorraine, si souvent envahie & si souvent rendue par la France, devait y être annexée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les Princes pour le traverser ou pour le soûtenir, fut tout aussi inutile que le premier : l'Europe fut encore trompée dans son attente, comme il arrive presque toujours.

L'Empereur, à qui on proposait ce traité de partage à signer, n'en voulait point, parce qu'il espérait avoir toute

la succession : le roi de France, qui en avait pressé la signature, attendait les événemens avec incertitude.

Alors le roi d'Espagne, qui se voyait mourir à la fleur de son âge, voulut donner tous ses états à l'archiduc Charles, neveu de sa femme, second fils de l'empereur Léopold : il n'osait les laisser au fils aîné ; tant le système de l'équilibre prévalait dans les esprits, & tant il était sûr que la crainte de voir l'Espagne, les Indes, l'Empire, la Hongrie, la Bohême, la Lombardie, dans les mêmes mains, armerait le reste de l'Europe. Il demandait que l'empereur Léopold envoyât son second fils Charles à Madrid, à la tête de dix mille hommes; mais ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni l'Italie, ne l'auraient alors souffert : toutes voulaient le partage. L'Empereur ne voulait point envoyer son fils seul à la merci du conseil d'Espagne, & ne pouvait y faire passer dix mille hommes : il voulait seulement faire marcher des troupes en Italie, pour s'assurer cette partie des états de la monarchie autrichienne-espagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands Rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires légères ; on disputa, on

s'aigrit : la fierté allemande révoltait la hauteur castillane. La comtesse de Perlitz, qui gouvernait la femme du Roi mourant, aliénait les esprits qu'elle eût dû gagner à Madrid ; & le conseil de Vienne les éloignait encore davantage par ses hauteurs.

Le jeune Archiduc, qui fut depuis l'Empereur Charles VI, appellait toujours les Espagnols d'un nom injurieux : il apprit alors combien les Princes doivent peser leurs paroles. Un Evêque de Lérida, ambassadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemans, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le conseil d'Autriche, que l'Archiduc n'en avait prononcées contre les Espagnos. « Les » Ministres de Léopold, écrivait-il, » ont l'esprit fait comme les cornes des » chévres de mon pays, petit, dur & » tortu. »

Cette lettre devint publique : l'évêque de Lérida fut rappellé, & à son retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'aversion des Espagnols contre les Autrichiens.

Plusieurs petitesses, qui se mêlent toujours aux affaires importantes, contribuèrent au grand changement qui

arriva en Europe, & préparèrent la révolution qui fit perdre pour jamais à la maison d'Autriche les Espagnes & les Indes. Le cardinal Portocaréro & les Grands d'Espagne les plus accrédités, se réunissant pour prévenir le démembrement de la monarchie, persuadèrent à Charles II, de préférer un petit-fils de Louis XIV à un Prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéantir les renonciations solemnelles de la mère & de la femme de Louis XIV à la couronne d'Espagne, puisqu'elles n'avaient été faites que pour empêcher les aînés de leurs descendans de réunir sous leur domination les deux royaumes, & qu'on ne choisissait point un aîné : c'était en même temps rendre justice aux droits du sang ; c'était conserver la monarchie espagnole sans partage. Le Roi scrupuleux fit consulter des Théologiens, qui furent de l'avis de son conseil ; ensuite tout malade qu'il était, il écrivit de sa main au pape Innocent XII, & lui fit la même consultation. Le Pape, qui croyait voir dans l'affaiblissement de la maison d'Autriche la liberté de l'Italie, écrivit au Roi : « que les loix d'Espagne & le bien de » la chrétienté exigeaient de lui, qu'il » donnât la préférence à la maison de

» France. » La lettre du Pape était du 16 Juillet 1700. Il traita ce cas de conſcience d'un ſouverain, comme une affaire d'état, tandis que le roi d'Eſpagne faiſait de cette grande affaire d'état, un cas de conſcience.

Louis XIV en fut informé : c'eſt toute la part que le cabinet de Verſailles eut à cet événement. On n'avait pas même alors d'ambaſſadeur à Madrid ; & le maréchal d'Harcourt avait été rappellé depuis ſix mois de cette cour, parce que le traité de partage, que la France voulait ſoûtenir par les armes, n'y rendait plus ſon miniſtère agréable. Il n'y avait plus à Madrid qu'un Secrétaire de l'ambaſſade du Maréchal, chargé des affaires : on le qualifie d'envoyé, dans tous les journaux du temps & dans les hiſtoires qui en ſont les copies ; mais il y a une grande différence entre les titres qu'on a, & ceux qu'on ſe donne.

Toute l'Europe a penſé que le teſtament de Charles II avait été dicté à Verſailles. Le Roi mourant n'avait conſulté que l'intérêt de ſon royaume, les vœux de ſes ſujets, & même leurs craintes ; car le roi de France faiſait avancer des troupes ſur la frontière : c'était même le maréchal d'Harcourt

qui les devait commander. Rien n'est plus vrai, que la réputation de Louis XIV & l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui opérèrent cette révolution. Charles d'Autriche, après avoir signé la ruine de sa maison & la grandeur de celle de Bourbon, languit encore un mois, & acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avait menée sur le trône. 1 Oct. 1700. Peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connaître l'esprit humain, de dire que quelques mois avant sa mort, ce Monarque fit ouvrir à l'Escurial les tombeaux de son père, de sa mère & de sa première femme, Marie-Louise d'Orleans, dont il était soupçonné d'avoir permis l'empoisonnement. (Voyez le chapitre des anecdotes.) Il baisa ce qui restait de ces cadavres; soit qu'en cela il suivît l'exemple de quelques anciens rois d'Espagne; soit qu'il voulût s'accoûtumer aux horreurs de la mort; soit qu'une secrette superstition lui fît croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure où il devait être porté dans la sienne.

Son testament fut si secret, que le comte de Harrac, ambassadeur de l'empereur, se flatait encore que l'Archiduc était reconnu successeur: il attendit

long-temps l'issue du grand Conseil, qui se tint immédiatement après la mort du Roi. Le duc d'Abrantes vint à lui les bras ouverts : l'Ambassadeur ne douta plus dans ce moment que l'Archiduc ne fût Roi, quand le duc d'Abrantes lui dit en l'embrassant, *vengo ad expedir me de la casa de Austria : je viens prendre congé de la maison d'Autriche.*

Ainsi, après deux cens ans de guerres & de négociations pour quelques frontières des états espagnols, la maison de France eut d'un trait de plume la monarchie entière, sans traités, sans intrigues, & sans même avoir eu l'espérance de cette succession. On s'est cru obligé de faire connaître la simple vérité d'un fait jusqu'à présent obscurci par tant de ministres & d'historiens, séduits par leurs préjugés & par les apparences qui séduisent presque toujours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le maréchal d'Harcourt, & des ministres espagnols gagnés pour parvenir à ce testament, est au rang des mensonges politiques, & des erreurs populaires : le marquis de Torci, qui gouvernait alors les affaires étrangères en France, a rendu un témoignage authentique à cette vérité, par un écrit que j'ai de sa main. Mais le roi d'Espagne,

en choisissant pour son héritier le petit-fils d'un Roi si long-temps son ennemi, pensait toujours aux suites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, n'était appellé à la succession d'Espagne, que parce qu'il ne devait pas espérer celle de France; & le même testament, qui au défaut des puînés du sang de Louis XIV, rappellait l'archiduc Charles (depuis l'empereur Charles VI), portait expressément que l'Empire & l'Espagne ne seraient jamais réunis sous un même souverain.

Louis XIV pouvait s'en tenir encore au traité de partage, qui était un gain pour la France : il pouvait accepter le testament qui était un avantage pour sa maison. Il est certain que la matière fut mise en délibération : il n'y eut de toutes les têtes du conseil, que le seul chancelier Pontchartrain, qui fut d'avis de s'en tenir au traité. Il voyait les dangers d'une nouvelle guerre à soûtenir : Louis les voyait aussi ; mais il était accoutumé à ne les pas craindre. Il accepta le testament ; & rencontrant, au sortir du conseil, les princesses de Conti avec madame la Duchesse : *eh-bien*, leur dit-il en souriant, *quel parti prendriez-vous ?* puis sans attendre leur réponse : *quelque parti*

que je prenne, ajoûta-t-il, *je sçai bien que je ſerai blâmé.*

Les actions des Rois, tout flatés qu'ils ſont, éprouvent toujours tant de critiques, que le Roi d'Angleterre lui-même eſſuya des reproches dans ſon Parlement; & ſes Miniſtres furent pourſuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les Anglais, qui raiſonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'eſprit de parti éteint quelquefois la raiſon, criaient à la fois, & contre Guillaume qui avait fait le traité, & contre Louis XIV qui le rompait.

L'Europe parut d'abord dans l'engourdiſſement de la ſurpriſe & de l'impuiſſance, quand elle vit la monarchie d'Eſpagne ſoumiſe à la France, dont elle avait été trois cens ans la rivale. Louis XIV ſemblait le Monarque le plus heureux & le plus puiſſant de la terre: il ſe voyait à ſoixante & deux ans, entouré d'une nombreuſe poſtérité; un de ſes petits-fils allait gouverner ſous ſes ordres l'Eſpagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie, & les Pays-bas: l'Empereur n'oſait encore que ſe plaindre.

Le roi Guillaume, à l'âge de cinquante & deux ans devenu infirme & faible, ne paraiſſait plus un ennemi dangereux: il lui fallait le conſentement de ſon

Parlement, pour faire la guerre; & Louis avait fait passer six millions de livres en Angleterre, avec lesquels il espérait disposer de plusieurs voix de ce Parlement. Guillaume & la Hollande, n'étant pas assez forts pour se déclarer, écrivirent à Philippe V comme au roi légitime d'Espagne. Louis XIV était assuré de l'électeur de Bavière, père du jeune prince qui était mort désigné roi d'Espagne : cet Electeur, gouverneur des Pays-bas au nom du dernier roi Charles II, assurait tout d'un coup à Philippe V la possession de la Flandre, & ouvrait dans son électorat le chemin de Vienne aux armées françaises, en cas que l'Empereur osât faire la guerre. L'électeur de Cologne, frère de l'électeur de Bavière, était aussi intimément lié à la France que son frère; & ces deux Princes semblaient avoir raison, le parti de la maison de Bourbon étant alors incomparablement le plus fort. Le duc de Savoie, déja beau-père du duc de Bourgogne, allait l'être encore du roi d'Espagne; il devait commander les armées françaises en Italie : on ne s'attendait pas que le père de la duchesse de Bourgogne & de la reine d'Espagne, dût jamais faire la guerre à ses deux gendres.

Février 1701.

Le duc de Mantoue, vendu à la France par son Ministre, se vendit aussi lui-même, & reçut garnison française dans Mantoue: le Milanais reconnut le petit-fils de Louis XIV sans balancer : le Portugal même, ennemi naturel de l'Espagne, s'unit d'abord avec elle ; enfin de Lisbonne à Anvers, & du Danube à Naples, tout paraissait être aux Bourbons. Le Roi était si fier de sa prospérité, qu'en parlant au duc de la Rochefoucault au sujet des propositions que l'Empereur lui faisait alors, il se servit de ces termes : *vous les trouverez encore plus insolentes qu'on ne vous l'a dit.*

Le roi Guillaume, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de Louis XIV, promit à l'Empereur d'armer pour lui l'Angleterre & la Hollande ; il mit encore le Danemarck dans ses intérêts ; enfin il signa à la Haye la ligue déja
Septem. tramée contre la maison de France :
1701. mais le Roi s'en étonna peu ; & comptant sur les divisions que son argent devait jeter dans le Parlement anglais, & plus encore sur les forces réunies de la France & de l'Espagne, il méprisa ses ennemis.

Jacques mourut alors à Saint-Germain.
16 Sept. Le premier pas que fit Louis XIV, ce
1701. fut de reconnaître le prince de Galles

pour roi légitime d'Angleterre. Peut-être sans cette démarche, le Parlement anglais n'eût point pris de parti entre les maisons de Bourbon & d'Autriche ; du moins des membres de ce Parlement me l'ont assuré : mais reconnaître ainsi pour leur Roi un prince proscrit par eux, leur parut un outrage à la nation, & un despotisme qu'on voulait exercer dans l'Europe. Cet esprit de liberté qui régnait en Angleterre, nourri par la haine du pouvoir de Louis XIV, disposa la nation à donner tous les subsides que demandait Guillaume.

L'empereur Léopold commença d'abord cette guerre en Italie, dès le printemps de l'année 1701. L'Italie a toujours été le pays le plus cher à l'ambition des Empereurs : c'était celui où ses armes pouvaient le plus aisément pénétrer par le Tirol & par l'état de Venise ; car Venise, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maison d'Autriche que pour celle de Bourbon : obligée d'ailleurs par des traités de donner passage aux troupes allemandes, elle accomplissait ces traités sans peine.

L'Empereur, pour attaquer Louis XIV du côté de l'Allemagne, attendait que le corps germanique se fût ébranlé en sa faveur. Il avait des intelligences & un

parti en Eſpagne : mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, ſi l'un des fils de l'Empereur ne ſe préſentait pour les recueillir ; & ce fils de l'Empereur ne pouvait s'y rendre, qu'à l'aide des flottes d'Angleterre & de Hollande. Le roi Guillaume hâtait les préparatifs : ſon eſprit, plus agiſſant que jamais dans un corps ſans force & preſque ſans vie, remuait tout, moins pour ſervir la maiſon d'Autriche, que pour abbaiſſer Louis XIV.

Il devait au commencement de 1702 ſe mettre à la tête des armées : la mort le prévint dans ce deſſein ; une chûte de
19 Mars cheval acheva de déranger ſes organes
1702. affaiblis, une petite fiévre l'emporta : il mourut, ne répondant rien à ce que des Prêtres anglais, qui étaient auprès de ſon lit, lui dirent ſur leur religion, & ne marquant d'autre inquiétude, que celle que lui donnaient les affaires de l'Europe.

Il laiſſa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire ; & d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours meſuré dans ſa conduite, & jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paiſiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être

absolu : on l'appellait, comme on sçait, le Stathouder des Anglais, & le Roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, & n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réfléxion dans l'esprit que d'imagination. Il affectait de fuir les éloges & les flateries, peut-être parce que Louis XIV semblait trop les aimer : sa gloire fut d'un autre genre que celle du monarque français. Ceux qui estiment plus l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné despotiquement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général & la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple & modeste dans ses mœurs ; ceux-là sans doute donneront le nom de *Grand* à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner ; qui sont plus frapés de cette hauteur, avec

laquelle des ministres & des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur Roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul état résister à tant de puissances; enfin qui admirent plus un roi de France, qui sçait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-père; ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

A Guillaume III succéda la princesse Anne, fille du roi Jacques & de la fille d'Hide, avocat devenu chancelier, & l'un des grands hommes de l'Angleterre. Elle était mariée au prince de Danemarck, qui ne fut que son premier sujet. Dès qu'elle fut sur le trône, elle entra dans toutes les mesures du roi Guillaume, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui: ces mesures étaient les vœux de la nation. Un Roi fait ailleurs entrer aveuglément ses peuples dans toutes ses vues; mais à Londres un Roi doit entrer dans celle de son peuple.

Ces dispositions de l'Angleterre & de la Hollande, pour mettre, s'il se pouvait, sur le trône d'Espagne l'archiduc Charles fils de l'Empereur, ou du moins pour résister aux Bourbons, méritent peut-être l'attention de tous les siécles.

La Hollande devait, pour ſa part, entretenir cent-deux mille hommes de troupes, ſoit dans les garniſons, ſoit en campagne : il s'en fallait beaucoup que la vaſte monarchie eſpagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture : une province de marchands, preſque toute ſubjuguée en deux mois trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maîtres de l'Eſpagne, de Naples, de la Flandre, du Pérou & du Méxique. L'Angleterre promettait quarante mille hommes. Il arrive dans toutes les alliances, que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis: l'Angleterre au contraire donna cinquante mille hommes, dans la ſeconde année, au lieu de quarante; & vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ſes troupes que de celles des alliés, ſur les frontières de France, en Eſpagne, en Italie, en Irlande, en Amérique, & ſur ſes flottes, deux cens vingt mille ſoldats & matelots combattans : dépenſe preſqu'incroyable, pour qui conſidérera que l'Angleterre, proprement dite, n'eſt que le tiers de la France, & qu'elle n'a pas la moitié tant d'argent monnoyé; mais dépenſe vraiſemblable, aux yeux de ceux qui ſavent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les Anglais ont porté

toujours le plus grand fardeau de cette alliance : les Hollandais ont insensiblement diminué le leur : car après tout, la république des Etats-généraux n'est qu'une illustre compagnie de commerce ; & l'Angleterre est un pays fertile, rempli de négocians & de guerriers.

L'Empereur devait fournir quatre-vingt-dix mille hommes, sans compter les secours de l'Empire & des alliés qu'il espérait détacher de la maison de Bourbon : & cependant le petit-fils de Louis XIV régnait déja paisiblement dans Madrid ; & Louis, au commencement du siécle, était au comble de sa puissance & de sa gloire. Mais ceux qui pénétraient dans les ressorts des cours de l'Europe, & sur-tout dans celle de France, commençaient à craindre quelques revers : l'Espagne, affaiblie sous les derniers Rois du sang de Charles-quint, l'était encore davantage dans les premiers jours d'un régne d'un Bourbon. La maison d'Autriche avait des partisans dans plus d'une province de cette monarchie ; la Catalogne semblait prête à secouer le nouveau joug, & à se donner à l'archiduc Charles. Il était impossible que le Portugal ne se rangeât, tôt ou tard, du côté de la maison d'Autriche : son intérêt visible était de nourrir chez

les Espagnols ses ennemis naturels, une guerre civile, dont Lisbonne ne pouvait que profiter. Le duc de Savoie, à peine beau-père du nouveau roi d'Espagne, & lié aux Bourbons par le sang & par les traités, paraissait déja mécontent de ses gendres : cinquante mille écus par mois, poussés depuis jusqu'à deux cens mille francs, ne paraissaient pas un avantage assez grand, pour le retenir dans leur parti : il lui fallait au moins le Montferrat & une partie du Milanais. Les hauteurs qu'il essuyait des généraux français & du ministère de Versailles, lui faisaient craindre avec raison d'être bientôt compté pour rien par ses deux gendres, qui tenaient resserrés ses états de tous côtés. Il avait déja quitté brusquement le parti de l'Empire, pour la France : il était vraisemblable, qu'étant si peu ménagé par la France, il s'en détacherait à la première occasion.

Quant à la cour de Louis XIV & à son royaume, les esprits fins y appercevaient déja un changement, que les grossiers ne voient que quand la décadence est arrivée. Le Roi âgé de plus de soixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus si bien connaître les hommes ; il voyait les choses dans un trop grand éloignement, avec des yeux

moins appliqués & fascinés par une longue prospérité : madame de Maintenon, avec toutes les qualités estimables qu'elle possédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'esprit, nécessaires pour soûtenir la gloire d'un état. Elle contribua à faire donner le ministère des finances en 1698, & celui de la guerre en 1701, à sa créature Chamillard, plus honnête homme que ministre, & qui avait plû au Roi par la modestie de sa conduite, lorsqu'il était chargé de saint-Cyr. Malgré cette modestie extérieure, il eut le malheur de se croire la force de supporter ces deux fardeaux, que Colbert & Louvois avaient à peine soûtenus. Le Roi, comptant sur sa propre expérience, croyait pouvoir diriger heureusement ses ministres : il avait dit, après la mort de Louvois, au roi Jacques : *j'ai perdu un bon ministre; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorsqu'il choisit Barbésieux, pour succéder à Louvois dans le ministère de la guerre; *j'ai formé votre père*, lui dit-il, *je vous formerai de même.* Il en dit à peu-près autant à Chamillard : un Roi, qui avait travaillé si long-temps & si heureusement, semblait avoir droit de parler ainsi.

A l'égard des généraux qu'il employait, ils étaient ſouvent gênés par des ordres précis, comme des Ambaſſadeurs, qui ne devaient pas s'écarter de leurs inſtructions. Il dirigeait avec Chamillard, dans le cabinet de madame de Maintenon, les opérations de la campagne : ſi le général voulait faire quelque grande entrepriſe, il fallait ſouvent qu'il en demandât la permiſſion par un courrier, qui trouvait à ſon retour, ou l'occaſion manquée, ou le général battu.

Les dignités & les récompenſes militaires furent prodiguées ſous le miniſtère de Chamillard : on donna la permiſſion à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, preſque au ſortir de l'enfance ; tandis que chez les ennemis, un régiment était le prix de vingt ans de ſervice. Cette différence ne fut enſuite que trop ſenſible, dans plus d'une occaſion, où un Colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de chevaliers de ſaint-Louis, récompenſe inventée par le Roi en 1693, & qui étaient l'objet de l'émulation des officiers, ſe vendirent dès le commencement du miniſtère de Chamillard : on les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La diſcipline militaire, l'ame du ſervice, ſi rigidement ſoûtenue

par Louvois, tomba dans un relâchement funeste : ni le nombre des soldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les commissaires, & l'inattention du ministre produisaient ce desordre : de-là naissait un inconvénient qui devait, toutes choses égales d'ailleurs, faire perdre nécessairement des batailles ; car, pour avoir un front aussi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'opposer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magasins ne furent plus, ni assez grands, ni assez tôt prêts : les armes ne furent plus d'une assez bonne trempe. Ceux donc qui voyaient ces défauts du gouvernement, & qui savaient à quels généraux la France aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettaient à la France de plus grandes prospérités que jamais.



CHAPITRE XVII.

Guerre de 1701 : conduite du prince Eugéne, du maréchal de Villeroi, du duc de Vendôme, du duc de Marleborough, du Maréchal de Villars, jusqu'en 1703.

LE premier général qui balança la supériorité de la France, fut un Français; car on doit appeller de ce nom le prince Eugéne, quoiqu'il fût petit-fils de Charles-Emanuel duc de Savoie. Son père, le comte de Soissons, établi en France, Lieutenant-général des armées & gouverneur de Champagne, avait épousé Olimpe Mancini, l'une des niéces du cardinal Mazarin : de ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à Paris ce prince si dangereux depuis à Louis XIV, & si peu connu de lui dans sa jeunesse. On l'appellait d'abord en France le Chevalier de Carignan : il prit ensuite le petit collet; on l'appellait l'abbé de Savoie. On prétend qu'il demanda un régiment au Roi, & qu'il fut refusé, parce qu'il était trop lié avec les princes de Conti, alors en disgrace. Ne pouvant réussir auprès de Louis XIV, il

Octob. 1663.

alla servir l'Empereur contre les Turcs en Hongrie en 1684, avec les princes de Conti, qui y avaient déja fait une campagne glorieuse. Le Roi fit ordonner aux princes de Conti, & à tous ceux qui faisaient avec eux le voyage, de revenir : l'abbé de Savoie fut le seul qui n'obéït point ; il continua sa route, déclarant qu'il renonçait à la France. Le Roi, quand il l'apprit, dit à ses courtisans : *ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte* ? & les courtisans assurèrent, que l'abbé de Savoie serait toujours un esprit dérangé & un homme incapable de tout : on en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce Prince trop méprisé à la cour de France, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre & un grand homme dans la paix ; un esprit plein de justesse & de hauteur, ayant le courage nécessaire, & dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les généraux ; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions : il est parvenu à humilier la grandeur de Louis XIV, & à gouverner l'Empire ; & dans le cours de ses victoires & de son ministère, il a méprisé également le faste & les richesses : il a

même

même cultivé les lettres & les a protégées autant qu'on le pouvait à la cour de Vienne. Agé alors de trente-sept ans, il avait l'expérience de ses victoires remportées sur les Turcs, & des fautes commises par les Impériaux dans les dernières guerres, où il avait servi contre la France. Il descendit en Italie par le Trentin, sur les terres de Venise, avec trente mille hommes, & la liberté entière de s'en servir comme il le voudrait. La Cour défendit d'abord au maréchal de Catinat de s'opposer au passage du prince Eugéne; soit pour ne point commettre le premier acte d'hostilité, ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main; soit pour ménager les Vénitiens, qui étaient pourtant moins dangereux que l'armée allemande. Cette faute de la Cour en fit commettre d'autres à Catinat: rarement réussit-on, quand on suit un plan qui n'est pas le sien: on sçait d'ailleurs, combien il est difficile dans ce pays, tout coupé de rivières & de ruisseaux, d'empêcher un ennemi habile de les passer. Le prince Eugéne joignait à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte d'exécution: la nature du terrein aux bords de l'Adige faisait encore que l'armée ennemie était plus ramassée, & la

françaiſe plus étendue. Catinat voulait aller à l'ennemi ; mais quelques Lieutenans généraux firent des difficultés, & formèrent des cabales contre lui : il eut la faibleſſe de ne ſe pas faire obéïr ; la modération de ſon eſprit lui fit faire cette grande faute. Eugéne força d'abord le poſte de Carpi, auprès du canal blanc, défendu par Saint-Fremont, qui ne ſuivit pas en tout les ordres du général, & qui ſe fit battre. Après ce ſuccès, l'armée allemande fut maîtreſſe du pays entre l'Adige & l'Adda ; elle pénétra dans le Breſſan, & Catinat recula juſques derrière l'Oglio. Beaucoup de bons officiers approuvaient cette retraite qui leur paraiſſait ſage ; & il faut encore ajouter, que le défaut des munitions promiſes par le Miniſtre, la rendait néceſſaire. Les courtiſans, & ſur-tout ceux qui eſpéraient de commander à la place de Catinat, firent regarder ſa conduite comme l'opprobre du nom français : le maréchal de Villeroi perſuada, qu'il réparerait l'honneur de la nation : la confiance avec laquelle il parla, & le goût que le Roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement en Italie. Le maréchal de Catinat, malgré les victoires de Stafarde & de la Marſaille, fut obligé de ſervir ſous lui.

Le maréchal duc de Villeroi, fils du gouverneur du Roi, élevé avec lui, avait eu toujours sa faveur ; il avait été de toutes ses campagnes & de tous ses plaisirs : c'était un homme d'une figure agréable & imposante, très-brave, très-honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout : mais ses ennemis disaient, qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur & du plaisir de commander, que des desseins d'un grand capitaine ; ils lui reprochaient un attachement à ses opinions, qui ne déférait aux avis de personne.

Il vint en Italie donner des ordres au maréchal de Catinat, & des dégoûts au duc de Savoye. Il faisait sentir, qu'il pensait en effet qu'un favori de Louis XIV, à la tête d'une puissante armée, était fort au-dessus d'un Prince : il ne l'appellait que Mons de Savoye : il le traitait comme un général à la solde de France, & non comme un souverain, maître des barrières que la nature a mises entre la France & l'Italie. L'amitié de ce souverain ne fut pas aussi ménagée qu'elle était nécessaire. La Cour pensa, que la crainte ferait le seul nœud qui le retiendrait ; & qu'une armée française, dont environ six à sept mille soldats piémontais étaient sans cesse

environnés, répondrait de sa fidélité.
Le maréchal de Villeroi agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire, & comme son supérieur dans le commandement. Le duc de Savoye avait le vain titre de Généralissime; mais le maréchal de Villeroi l'était. Il ordonna d'abord que l'on attaquât le prince Eugéne au poste de Chiari près de l'Oglio. Les Officiers généraux jugeaient, qu'il était contre toutes les régles de la guerre d'attaquer ce poste, pour des raisons décisives; c'est qu'il n'était d'aucune conséquence, & que les retranchemens en étaient inabordables, qu'on ne gagnait rien en le prenant, & que, si on le manquait, on perdait la réputation de la campagne. Villeroi dit au duc de Savoye qu'il fallait marcher, & envoya un Aide-de-camp ordonner de sa part au maréchal de Catinat d'attaquer. Catinat se fit répéter l'ordre trois fois, & se tournant vers les officiers qu'il commandait: *allons donc*, dit-il, *Mes-*
11 Sept. *sieurs, il faut obéir.* On marcha aux
1701. retranchemens: le duc de Savoye, à la tête de ses troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la France: Catinat chercha à se faire tuer: il fut blessé; mais tout blessé qu'il était, voyant les troupes du Roi rebutées, &

le maréchal de Villeroi ne donnant point d'ordre, il fit la retraite ; après quoi il quitta l'armée, & vint à Versailles rendre compte de sa conduite au Roi sans se plaindre de personne.

Le prince Eugéne conserva toujours sa supériorité sur le maréchal de Villeroi. Enfin au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce Maréchal dormait avec sécurité dans Crémone, ville assez forte & munie d'une très-grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie : il se lève en hâte, monte à cheval ; la première chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi : le Maréchal aussi-tôt est fait prisonnier & conduit hors de la ville, sans sçavoir ce qui s'y passait, & sans pouvoir imaginer la cause d'un événement si étrange. Le prince Eugéne était déja dans Crémone : un prêtre, nommé Bozzoli, prévôt de Sainte-Marie la neuve, avait introduit les troupes allemandes par un égout. Quatre cens soldats, entrés par cet égout dans la maison du prêtre ; avaient sur le champ égorgé la garde des deux portes ; les deux portes ouvertes, le prince Eugéne entre avec quatre mille hommes. Tout cela s'était fait, avant que le gouverneur, qui était espagnol, s'en fût douté, & avant que le

2 Févr. 1702.

maréchal de Villeroi fût éveillé : le ſecret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions poſſibles avaient préparé l'entrepriſe. Le gouverneur eſpagnol ſe montre d'abord dans les ruës avec quelques ſoldats ; il eſt tué d'un coup de fuſil : tous les officiers généraux ſont ou tués ou pris, à la réſerve du comte de Revel lieutenant-général, & du marquis de Pralin : le hazard confondit la prudence du prince Eugéne.

Le chevalier d'Entragues devait faire ce jour-là dans la ville une revue du régiment des Vaiſſeaux, dont il était colonel ; & déja les ſoldats s'aſſemblaient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, préciſément dans le temps que le prince Eugéne entrait par l'autre : d'Entragues commence à courir par les ruës avec ſes ſoldats ; il réſiſte aux Allemans qu'il rencontre : il donne le temps au reſte de la garniſon d'accourir. Les officiers, les ſoldats pêle-mêle, les uns mal armés, les autres preſque nuds, ſans commandant, ſans ordre, rempliſſent les ruës, les places publiques : on combat en confuſion ; on ſe retranche de rue en rue, de place en place : deux régimens irlandais, qui faiſaient partie de la garniſon, arrêtent les efforts des Impériaux. Jamais ville n'avait

été surprise avec plus de sagesse, ni défendue avec tant de valeur. La garnison était d'environ cinq mille hommes: le prince Eugéne n'en avait pas encore introduit plus de quatre mille: un gros détachement de son armée devait arriver par le pont du Pô; les mesures étaient bien prises: un autre hazard les dérangea toutes. Ce pont du Pô, mal gardé par environ cent soldats français, devait d'abord être saisi par les cuirassiers allemans, qui dans l'instant que le prince Eugéne entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer: il fallait pour cet effet, qu'étant entrés par la porte du midi voisine de l'égout, ils sortissent sur le champ de Crémone du côté du nord par la porte du Pô, & qu'ils courussent au pont: ils y allaient; le guide qui les conduisait, est tué d'un coup de fusil tiré d'une fenêtre: les cuirassiers prennent une rue pour une autre; ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de temps, les Irlandais se jettent à la porte du Pô; ils combattent & repoussent les cuirassiers: le marquis de Pralin profite du moment; il fait couper le pont: alors le secours que l'ennemi attendait, ne put arriver, & la ville est sauvée.

Le prince Eugéne, après avoir combattu

tout le jour, toujours maître de la porte par laquelle il était entré, se retire enfin, emmenant le maréchal de Villeroi & plusieurs officiers généraux prisonniers, mais ayant manqué Crémone, que son activité & sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donnée, & que le hazard & la valeur des Français & des Irlandais lui ôtèrent.

Le maréchal de Villeroi, extrêmement malheureux en cette occasion, fut condamné à Versailles par les courtisans, avec toute la rigueur & l'amertume qu'inspiraient sa faveur & son caractère, dont l'élévation leur paraissait approcher de la vanité. Le Roi, qui le plaignait sans le condamner, irrité qu'on blâmât si hautement son choix, s'échappa à dire: *on se déchaîne contre lui, parce qu'il est mon favori :* terme dont il ne se servit pour personne, que cette seule fois en sa vie. Le duc de Vendôme fut aussi-tôt nommé pour aller commander en Italie.

Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, était intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance : il n'était fier qu'avec des princes; il se rendait l'égal de tout le reste. C'était le seul général, sous lequel le devoir du service, & cet instinct de

fureur purement animal & méchanique qui obéit à la voix des officiers, ne menaſſent point les ſoldats au combat: ils combattaient pour le duc de Vendôme; ils auraient donné leur vie, pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de ſon génie l'engageait quelquefois. Il ne paſſait pas pour méditer ſes deſſeins, avec la même profondeur que le prince Eugéne, & pour entendre comme lui l'art de faire ſubſiſter les armées: il négligeait trop les détails: il laiſſait périr la diſcipline militaire; la table & le ſommeil lui dérobaient trop de temps, auſſi bien qu'à ſon frère. Cette molleſſe le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé; mais un jour d'action, il réparait tout par une préſence d'eſprit & par des lumières que le péril rendait plus vives; & ces jours d'action il les cherchait toujours, moins fait, à ce qu'on diſait, pour une guerre défenſive, & auſſi propre à l'offenſive que le prince Eugéne.

Ce deſordre & cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès ſurprenant dans ſa maiſon, & même ſur ſa perſonne: à force de haïr le faſte, il en vint à une malpropreté cynique, dont il n'y a point d'exemple; & ſon deſintéreſſement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui

lui fit perdre par son dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits : on l'a vu manquer souvent du nécessaire. Son frère le grand Prieur, qui commanda sous lui en Italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il poussait encore plus loin, & qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux princes, petits-fils de Henri IV, plongés dans une négligence de leurs personnes, dont les plus vils des hommes auraient eu honte.

Ce qui est plus surprenant encore, c'est ce mélange d'activité & d'indolence, avec lequel Vendôme fit contre Eugéne une guerre vive d'artifice, de surprises, de marches, de passages de rivières, de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriers, de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuaient
15 Août 1702. la victoire : telle fut celle de Luzara, pour laquelle les *Te Deum* furent chantés à Vienne & à Paris. Vendôme était vainqueur, toutes les fois qu'il n'avait pas à faire au prince Eugéne en personne; mais dès qu'il le retrouvait en tête, la France n'avait plus aucun avantage.

3 Janv. 1703. Au milieu de ces combats, & des siéges de tant de châteaux & de petites

villes, des nouvelles secrettes arrivent à Versailles, que le duc de Savoie, petit-fils d'une sœur de Louis XIII, beau-père du duc de Bourgogne, beau-père de Philippe V, va quitter les Bourbons, & marchande l'appui de l'Empereur. On s'indigne & on s'étonne qu'il abandonne à la fois ses deux gendres, & même, à ce qu'on croit, ses véritables intérêts : mais l'Empereur lui promettait tout ce que ses gendres lui avaient refusé, le Monférat Mantouan, Aléxandrie, Valence, les pays entre le Po & le Tanaro, & plus d'argent que la France ne lui en donnait : cet argent devait être fourni par l'Angleterre ; car l'Empereur en avait à peine pour soudoyer ses armées : l'Angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous, pour la cause commune. Si le duc de Savoie viola les loix des nations & celles de la nature, c'est une question de morale, laquelle se mêle peu de la conduite des Souverains : l'événement seul a fait voir à la fin, qu'il ne manqua pas, au moins dans son traité, aux loix de la politique : mais il y manqua dans un autre point bien essentiel ; ce fut en laissant ses troupes à la merci des Français, tandis qu'il traitait avec l'Empereur. Le duc de Vendôme les fit desarmer : elles n'étaient, à 19 Août 1703.

la vérité, que de cinq mille hommes; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de Savoye.

A peine la maison de Bourbon a-t-elle perdu cet allié, qu'elle apprend que le Portugal est déclaré contre elle. Pierre, roi de Portugal, reconnaît l'archiduc Charles pour roi d'Espagne : le conseil impérial, au nom de cet Archiduc, démembrait, en faveur de Pierre II, une monarchie, dans laquelle il n'avait pas encore une ville : il lui cédait, par un de ces traités qui n'ont point eu d'exécution, Vigo, Bayonne, Alcantara, Badajox, une partie de l'Estramadoure, tous les pays situés à l'occident de la rivière d'Argent en Amérique ; en un mot, il partageait ce qu'il n'avait pas, pour acquerir ce qu'il pourrait en Espagne.

Le roi de Portugal, le prince de Darmstadt ministre de l'Archiduc, l'Amirante de Castille son partisan, implorèrent même le secours du roi de Maroc : non seulement ils firent des traités avec ces barbares, pour avoir des chevaux & du bled, mais ils demandèrent des troupes. L'empereur de Maroc, Muley Ismaël, le tyran le plus guerrier & le plus politique qui fût alors chez les nations mahométanes, ne voulut envoyer

ses troupes, qu'à des conditions dangereuses pour la chrétienté, & honteuses pour le roi de Portugal : il demandait en ôtage un fils de ce Roi, & des villes. Le traité n'eut point lieu : les chrétiens se déchirèrent de leurs propres mains, sans y joindre les mains des barbares : ce secours d'Afrique ne valait pas pour la maison d'Autriche, celui d'Angleterre & de Hollande.

Churchil, comte & ensuite duc de Marleborough, déclaré général des troupes anglaises & hollandaises dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France, qu'on eût vu depuis plusieurs siécles : il n'était pas comme ces généraux, ausquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir suivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de servir encore. Il gouvernait alors la reine d'Angleterre, & par le besoin qu'on avait de lui, & par l'autorité que sa femme avait sur l'esprit de cette reine, il menait le Parlement par son crédit, & par celui de Godolphin, grand trésorier, dont le fils épousa sa fille. Ainsi, maître de sa Cour, du Parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avait été Guillaume, aussi politique que lui, &

beaucoup plus grand Capitaine, il fit plus que les alliés n'osaient espérer. Il avait par-dessus tous les généraux de son temps, cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette sérénité d'ame dans le péril, que les Anglais appellent *cool head, tête froide.* C'est peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux Anglais sur les Français, dans les plaines de Poitiers, de Créci & d'Azincours.

Marleborough, guerrier infatigable pendant la campagne, devenait un négociateur aussi agissant pendant l'hiver. Il allait à la Haye, & dans toutes les cours d'Allemagne : il persuadait les Hollandais de s'épuiser pour abbaisser la France : il excitait les ressentimens de l'électeur Palatin : il allait flater la fierté de l'électeur de Brandebourg, lorsque ce prince voulut être roi : il lui présentait la serviette à table, pour en tirer un secours de sept à huit mille soldats. Le prince Eugéne, de son côté, ne finissait une campagne, que pour aller faire lui-même à Vienne les préparatifs de l'autre : on sçait si les armées en sont mieux pourvuës, quand le général est le ministre. Ces deux hommes, tantôt commandant ensemble, tantôt séparément, furent

toujours d'intelligence : ils conféraient souvent à la Haye avec le grand pensionnaire Heinsius, ministre qui gouverna la Hollande conjointement avec le greffier Fagel, avec autant de lumières que les Barnevelt & les de With, & avec plus de bonheur. Ils faisaient tous trois de concert mouvoir les ressorts de la moitié de l'Europe, contre la maison de Bourbon; & le ministère de France était alors bien faible, pour résister long-temps à ces forces réunies : le secret de leur projet de campagne, fut toujours gardé entr'eux : ils arrangeaient eux-mêmes leurs desseins, & ne les confiaient à ceux qui les devaient seconder, qu'au point de l'exécution. Chamillard, au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & jouant cependant le rôle d'un premier ministre, dans l'impuissance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de plusieurs mains subalternes : son secret était quelquefois divulgué, avant même qu'il sçût précisément ce qu'on devait faire.

Dès que Marleborough eut le commandement des armées confédérées en Flandre, il fit voir qu'il avait appris l'art de la guerre sous Turenne : il avait fait autrefois ses premières campagnes, volontaire sous ce général : on ne

l'appellait dans l'armée, que le bel Anglais : mais le vicomte de Turenne avait jugé, que le bel Anglais ferait un jour un grand homme. Il commença par élever des officiers subalternes & jusqu'à lors inconnus, dont il démêlait le mérite, sans s'assujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appellons en France l'ordre du tableau : il sçavait que, quand les grades ne sont que la suite de l'ancienneté, l'émulation périt ; & qu'un officier, pour être plus ancien, n'est pas toujours meilleur. Il forma d'abord des hommes : il gagna du terrein sur les Français sans combattre. Le premier mois, le comte d'At-
1701. lone général Hollandais, lui disputa le commandement ; & dès le second, il fut obligé de lui déférer en tout. Le roi de France avait envoyé contre lui son petit-fils le duc de Bourgogne, prince sage & juste, né pour rendre les hommes heureux. Le maréchal de Boufiers, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée sous ce jeune prince : mais le duc de Bourgogne, après avoir voulu prendre plusieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches sçavantes de l'Anglais, revint à Versailles au milieu de la campagne. Boufiers resta seul témoin des succès de Marleborough, qui prit Venlo, Ruremonde, Liége, avançant

toujours & ne perdant pas un moment la supériorité.

Marleborough, de retour à Londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans une monarchie & dans une république ; créé Duc par la Reine, &, ce qui est plus flateur, remercié par les deux chambres du Parlement, dont les députés vinrent le complimenter dans sa maison.

Il s'élevait cependant un homme, qui semblait devoir rassurer la fortune de la France : c'était le maréchal duc de Villars, alors simple lieutenant-général, & que nous avons vu depuis généralissime des armées de France, d'Espagne & de Sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans : homme plein d'audace & de confiance : il avait été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au-delà de son devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV, &, ce qui était plus dangereux, à Louvois, parce qu'il leur parlait avec la même hardiesse qu'il servait. On lui reprochait de n'avoir pas une modestie digne de sa valeur : mais enfin on s'était apperçu qu'il avait un génie fait pour la guerre, & fait pour conduire des Français : on l'avait avancé en peu d'années, après l'avoir laissé languir long-temps.

Il n'y a guéres eu d'hommes, dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait dû moins en faire. Il a été maréchal de France, duc & pair, gouverneur de Provence : mais aussi il a sauvé l'état ; & d'autres qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtisans, ont eu à-peu-près les mêmes récompenses. On lui a reproché jusqu à ses richesses, acquises par des contributions dans le pays ennemi, prix légitime & médiocre de sa valeur & de sa conduite ; pendant que ceux qui ont élevé des fortunes dix fois plus considérables par des voies honteuses, les ont possédées avec l'approbation universelle. Il n'a guéres commencé à jouir de sa renommée que vers l'âge de quatre-vingt ans : il fallait qu'il survécût à toute la cour, pour goûter pleinement sa gloire.

Il n'est pas inutile qu'on sçache quelle a été la raison de cette injustice dans les hommes : c'est que le maréchal de Villars n'avait point d'art : il n'avait, ni celui de se faire des amis avec de la probité & de l'esprit, ni celui de se faire valoir en parlant de lui-même, comme il méritait que les autres en parlassent.

Il dit un jour au Roi devant toute la cour, lorsqu'il prenait congé pour aller

commander l'armée : *Sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, & je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par ce bouleversement de l'état appellé système, *pour moi je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déja assez irrités par son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des lieutenans-généraux qui commandaient des détachemens dans l'Alsace. Le prince de Bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre Landau, défendue par Mélac pendant quatre mois : ce prince faisait des progrès : il avait les avantages du nombre, du terrein & d'un commencement de campagne heureux : son armée était dans ces montagnes du Brisgau, qui touchent à la forêt noire ; & cette forêt immense séparoit les troupes bavaroises des françaises. Catinat commandait dans Strasbourg : sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le prince de Bade, avec tant de desavantage : l'armée de France eût été perdue sans ressource, & l'Alsace eût été ouverte par un mauvais succès. Villars,

qui avait résolu d'être maréchal de France ou de périr, hazarda ce que Catinat n'osait faire : il en obtint permission de la cour : il marcha aux Impériaux avec une armée inférieure vers Friedlingen, & donna la bataille qui porte ce nom.

14 Octobre 1702. La cavalerie se battait dans la plaine : l'infanterie française gravit au haut de la montagne, & attaque l'infanterie allemande retranchée dans des bois.

J'ai entendu dire plus d'une fois au maréchal de Villars, que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son infanterie, une voix cria : *nous sommes coupés*. A ce mot, tous ses régimens s'enfuirent : il court à eux, & leur crie : *allons, mes amis, la victoire est à nous, vive le Roi*. Les soldats répondent, *vive le Roi*, en tremblant, & recommencent à fuir encore. La plus grande peine qu'eut le Général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les Français étaient battus : tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

Le prince de Bade, après avoir perdu trois mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieuës à travers les bois & les défilés, tandis que pour preuve de sa

défaite, le fort de Friedlingen capitulait, manda cependant à Vienne qu'il avait remporté la victoire, & fit chanter un *Te Deum*, plus honteux pour lui que la bataille perdue.

Les Français, remis de leur terreur panique, proclamèrent Villars maréchal de France sur le champ de bataille; & le Roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

Le maréchal de Villars joint enfin l'électeur de Bavière avec ses troupes victorieuses: il le trouve vainqueur de son côté, gagnant du terrein, & maître de la ville impériale de Ratisbonne, où l'Empire assemblé venait de conjurer sa perte.

Avril 1703.

Villars était plus fait pour bien servir l'état en ne suivant que son génie, que pour agir de concert avec un Prince. Il mena, ou plutôt il entraîna l'Electeur au delà du Danube; & quand le fleuve fut passé, l'Electeur se repentit, voyant que le moindre échec laisserait ses états à la merci de l'Empereur. Le comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, allait se joindre à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donavert. *Il faut les prévenir*, dit le Maréchal au Prince: *il faut tomber sur Styrum, & marcher tout-à-l'heure.* L'Electeur

temporisait : il répondait qu'il en devait conférer avec ses généraux & ses ministres. *C'est moi, qui suis votre ministre & votre général*, lui répliquait Villars : *vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille?* Le Prince, occupé du danger de ses états, reculait encore ; il se fâchait contre le général. *Eh-bien*, lui dit Villars, *si votre Altesse électorale ne veut pas saisir l'occasion avec ses Bavarois, je vais combattre avec les Français* ; & aussi-tôt il donne ordre pour l'attaque. Le Prince indigné, * & ne voyant dans ce français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui : c'était dans les plaines d'Hochstet auprès de Donavert.

20 Septembre 1703. Après la première charge, on vit encore un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la française, saisies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même temps, & le maréchal de Villars se vit presque seul, quelques minutes, sur le champ de bataille : il rallia les troupes, les remena au combat, &

* Tout ceci doit se trouver dans les mémoires du maréchal de Villars, manuscrits ; j'y ai lû ces détails. Le premier tome imprimé de ces mémoires est absolument de lui ; les deux autres sont d'une main étrangère & un peu différente.

gagna la victoire. On tua trois mille Impériaux ; on en prit quatre mille : ils perdirent leur canon & leur bagage. L'Electeur se rendit maître d'Ausbourg: le chemin de Vienne était ouvert: il fut agité dans le conseil de l'Empereur, s'il sortirait de sa capitale.

La terreur de l'Empereur était excusable : il était alors battu par-tout : le duc de Bourgogne, ayant sous lui les maréchaux de Tallard & de Vauban, venait de prendre le vieux Brisac. Tallard venait non-seulement de reprendre Landau ; mais il avait encore défait auprès de Spire, le prince de Hesse, depuis roi de Suéde, qui voulait secourir la ville. Si l'on en croit le marquis de Feuquiéres, (cet officier & ce juge si instruit dans l'art militaire, mais si sévère dans ses jugemens) le maréchal de Tallard ne gagna cette bataille, que par une faute & par une méprise : mais enfin il écrivit du champ de bataille au Roi; *Sire, votre armée a pris plus d'étendards & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

6 Septembre.

14 Novembre 1703.

La fortune de la France étant en cet état du côté de l'Allemagne ; il était à présumer que Villars la pousserait encore plus loin, avec cette impétuosité, qui déconcertait la lenteur allemande. Mais

ce même caractère, qui en faisait un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'électeur de Bavière : le Roi voulait qu'un général ne fût fier qu'avec l'ennemi : & l'électeur de Bavière fut assez malheureux, pour demander un autre maréchal de France.

Villars nécessaire en Allemagne, où il avait gagné deux batailles, & où il pouvait accabler l'Empereur, fut envoyé alors dans les Cévennes, faire la paix avec des paysans rébelles : on parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la Religion. Louis XIV avait en ce temps des ennemis plus terribles, plus heureux & plus irréconciliables, que ces habitans des Cévennes.

CHAPITRE XVIII.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochstet, & ses suites.

LE duc de Marleborough était revenu vers les Pays-bas au commencement de 1703, avec la même conduite & la même fortune : il avait pris Bonne, résidence de l'électeur de Cologne : de-là il avait repris la ville d'Hui, Limbourg, &

& s'était rendu maître de tout le bas Rhin. Le maréchal de Villeroi, au sortir de sa prison, commandait en Flandre, & n'était pas plus heureux contre Marleborough, qu'il l'avait été contre le prince Eugéne. En vain le maréchal de Bouflers venait de remporter avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'Eckern, contre Obdam général hollandais : un succès qui n'a point de suite, n'est rien

Cependant, si le général anglais ne marchait pas au secours de l'Empereur, la maison d'Autriche semblait perdue. L'électeur de Baviére était maître de Passau : trente mille Français, sous les ordres du maréchal de Marsin qui avait succédé à Villars, inondaient le pays au de-là du Danube : des partis couraient dans l'Autriche : Vienne était menacée d'un côté, par les Français & les Bavarois ; de l'autre, par le prince Ragotski, à la tête des Hongrois combattant pour leur liberté, & secourus de l'argent de la France & de celui des Turcs. Alors le prince Eugéne accourt d'Italie : il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne : il voit à Heilbron le duc de Marleborough. Ce général anglais, que rien ne gênait dans sa conduite, & que sa Reine &

les Hollandais laiſſaient maître de ſes deſſeins, marche au ſecours du centre de l'Empire : il prend d'abord avec lui dix mille Anglais d'infanterie, & vingt-trois eſcadrons : il hâte ſa marche; il arrive vers le Danube auprès de Donavert, vis-à-vis les lignes de l'électeur de Baviére, dans leſquelles environ huit mille Français & autant de Bavarois retranchés, gardaient les pays conquis par eux. Après deux heures de combat, Marleborough perce à la tête de trois bataillons anglais, renverſe les Bavarois & les Français : on dit qu'il tua ſix mille hommes, & qu'il en perdit preſque autant. Peu importe à un général le nombre des morts, quand il vient à bout
2 Juillet 1704. de ſon entrepriſe : il prend Donavert; il paſſe le Danube; il met la Baviere à contribution.

Le maréchal de Villeroi, qui l'avait voulut ſuivre dans ſes premières marches, l'avait tout d'un coup perdu de vue, & n'apprit où il était, qu'en apprenant cette victoire de Donavert. Le maréchal de Tallard, avec un corps d'environ trente mille hommes, vient pour s'oppoſer à Marleborough par un autre chemin, & ſe joint à l'Electeur.

Dans le même temps, le prince Eugéne arrive, & ſe joint à Marleborough:

enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même Donavert, & à peu-près dans les mêmes campagnes où le maréchal de Villars avait gagné une victoire un an auparavant : il était alors dans les Cévennes. Je sçais, qu'ayant reçu une lettre de l'armée de Tallard, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la position des deux armées, & la manière dont le maréchal de Tallard voulait combattre, il écrivit au président de Maisons son beau-frère, que si le maréchal de Tallard donnait bataille en gardant cette position, il serait infailliblement défait : on montra la lettre à Louis XIV.

L'armée de France, en comptant les Bavarois, était de 82 bataillons & de 160 escadrons; ce qui faisait à peu-près soixante mille combattans, parce que les corps n'étaient pas complets : 64 bataillons & 152 escadrons composaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante-deux mille hommes; car on fait toujours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante & décisive, mérite une attention particulière : on a reproché bien des fautes aux généraux français; la première était de s'être mis dans la nécessité de recevoir la

bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourrage, & de donner au maréchal de Villeroi le temps de tomber sur les Pays-bas dégarnis, ou de s'avancer en Allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée française, étant un peu plus forte que celle des alliés, pouvait espérer de la battre, & que la victoire eût détrôné l'Empereur. Le marquis de Feuquiéres compte douze fautes capitales, que firent l'Electeur, Marsin & Tallard, avant & après la bataille : une des plus considérables était de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé leurs deux corps d'armée ; j'ai entendu souvent de la bouche du maréchal de Villars, que cette disposition était inexcusable.

Le maréchal de Tallard était à l'aîle droite ; l'Electeur avec Marsin à la gauche : le maréchal de Tallard avait dans le courage toute l'ardeur & la vivacité française, un esprit actif, perçant, fécond en expédiens & en ressources : c'était lui qui avait fait les traités de partage : il était allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'un homme d'esprit & de cœur. La bataille de Spire lui avait fait un très-grand

honneur, malgré les critiques de Feuquiéres; car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le général battu a toujours tort, quelque sage conduite qu'il ait eue.

Mais Tallard avait un malheur bien dangereux pour un général : sa vue était si faible, qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas de lui : ceux qui l'ont bien connu, m'ont dit encore que son courage ardent, tout contraire à celui de Marleborough, s'enflammant dans la chaleur de l'action, ne laissait pas à son esprit une liberté assez entière. Ce défaut lui venait d'un sang sec & allumé : on sçait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Le maréchal de Marsin n'avait jusques-là jamais commandé en chef; & avec beaucoup d'esprit & un sens droit, il avait, disait-on, l'expérience d'un bon officier, plus que d'un général.

Pour l'électeur de Baviére, on le regardait moins comme un grand capitaine, que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ses sujets, ayant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure : Marleborough & ses

Anglais, ayant paſſé un ruiſſeau, chargeaient déja la cavalerie de Tallard. Ce général, un peu avant ce temps-là, venait de paſſer à la gauche, pour voir comment elle était diſpoſée : c'était déja un aſſez grand deſavantage, que l'armée de Tallard combattît, ſans que ſon général fût à ſa tête. L'armée de l'Electeur & de Marſin n'était point encore attaquée par le prince Eugéne. Marleborough entama notre droite, près d'une heure avant qu'Eugéne eût pu arriver vers l'Electeur à notre gauche.

Si-tôt que le maréchal de Tallard apprend que Marleborough attaque ſon aîle, il y court : il trouve une action furieuſe engagée ; la cavalerie françaiſe trois fois ralliée & trois fois repouſſée. Il va vers le village de Blenheim, où il avait poſté vingt-ſept bataillons & douze eſcadrons : c'était une petite armée ſéparée ; elle faiſait un feu continuel ſur celle de Marleborough. De ce village, où il donne ſes ordres, il revole à l'endroit où Marleborough, avec de la cavalerie & des bataillons entre les eſcadrons, pouſſait la cavalerie françaiſe.

Monſieur de Feuquiéres ſe trompe aſſurément, quand il dit que le maréchal de Tallard n'y était pas, & qu'il

fut pris prisonnier en revenant de l'aîle de Marsin à la sienne : toutes les relations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était présent : il y fut blessé : son fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute sa cavalerie est mise en déroute en sa présence. Marleborough vainqueur perce d'un côté entre les deux armées françaises ; de l'autre, ses officiers généraux percent aussi entre ce village de Blenheim & l'armée de Tallard, séparée encore de la petite armée qui est dans Blenheim.

Le maréchal de Tallard dans cette cruelle situation, court pour rallier quelques escadrons : la faiblesse de sa vue lui fait prendre un escadron ennemi pour un français : il est fait prisonnier par les troupes de Hesse, qui étaient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le général était pris, le prince Eugéne, trois fois repoussé, gagnait enfin l'avantage : la déroute était déja totale & la fuite précipitée, dans le corps d'armée du maréchal de Tallard : la consternation & l'aveuglement de toute cette droite étaient au point, qu'officiers & soldats se jettaient dans le Danube, sans savoir où ils allaient. Aucun officier général ne donnait d'ordre pour la retraite ; aucun ne pensait ou à sauver ces

vingt-ſept bataillons & ces douze eſcadrons des meilleures troupes de France, enfermés ſi malheureuſement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le maréchal de Marſin fit alors la retraite : le comte du Bourg, depuis maréchal de France, ſauva une petite partie de l'infanterie, en ſe retirant par les marais d'Hochſtet ; mais ni lui ni Marſin, ni perſonne, ne ſongea à cette armée, qui reſtait encore dans Blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point : elle était d'onze mille hommes effectifs ; c'étaient les plus anciens corps. Il y a vingt exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuſes ; mais l'endroit, où on ſe trouve poſté, décide de tout. Ils ne pouvaient ſortir des rues étroites d'un village, pour ſe mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille, devant une armée victorieuſe qui les eût à chaque inſtant accablés par un plus grand front, par ſon artillerie, & par les canons même de l'armée vaincue, qui étaient déja au pouvoir du vainqueur. L'officier général qui devait les commander, le marquis de Clérambaut fils du maréchal de Clérambaut, courut demander les ordres au maréchal de Tallard : il apprend qu'il

eſt pris ; il ne voit que des fuyards ; il fuit avec eux, & va ſe noyer dans le Danube.

Siviéres, brigadier qui était poſté dans ce village, tente alors un coup hardi : il crie aux officiers d'Artois & de Provence de marcher avec lui : pluſieurs officiers, même des autres régimens, y accourent ; ils fondent ſur l'ennemi, comme on fait une ſortie d'une place aſſiégée ; mais après la ſortie, il faut rentrer dans la place. Un de leurs officiers, nommé Deſnonvilles, révint à cheval un moment après dans le village avec mylord Orknay d'Hamilton. *Eſt-ce un Anglais priſonnier que vous nous amenez*, lui dirent les officiers en l'entourant : *non, Meſſieurs, je ſuis priſonnier moi-même, & je viens vous dire, qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre priſonniers de guerre : voilà le comte d'Orknai, qui vous offre la capitulation.* Toutes ces vieilles bandes frémirent : Navarre déchira & enterra ſes drapeaux : mais enfin il fallut plier ſous la néceſſité ; & cette armée ſe rendit ſans combattre. Mylord Orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans ſa ſituation gênée : l'Europe fut étonnée, que les meilleures troupes françaiſes euſſent ſubi en

corps cette ignominie : on imputait leur malheur à lâcheté ; mais quelques années après, quatorze mille Suédois, se rendant à discrétion aux Moscovites en rase campagne, ont justifié les Français.

Telle fut la célèbre bataille, qui en France a le nom d'*Hochstet*, en Allemagne de *Pleintheim*, & en Angleterre de *Blenheim*. Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts, & près de huit mille blessés, & le plus grand nombre du côté du prince Eugéne. L'armée française y fut presque entièrement détruite : de soixante mille hommes, si long-temps victorieux, on n'en rassembla pas plus de vingt mille effectifs.

Environ douze mille morts, quatorze mille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendards & de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, & douze cens officiers de marque au pouvoir du vainqueur, signalèrent cette journée. Les fuyards se dispersèrent ; près de cent lieuës de pays furent perduës en moins d'un mois. La Baviére entière, passée sous le joug de l'Empereur, éprouva tout ce que le gouvernement autrichien irrité avait de rigueur, & ce que le soldat vainqueur a de rapacité & de

barbarie. L'Electeur, se refugiant à Bruxelles, rencontra sur le chemin son frère l'électeur de Cologne, chassé comme lui de ses états : ils s'embrassèrent en versant des larmes. L'étonnement & la consternation saisirent la Cour de Versailles, accoûtumée à la prospérité : la nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arrière petit-fils de Louis XIV : personne n'osait apprendre au Roi une vérité si cruelle : il fallut que madame de Maintenon se chargeât de lui dire, qu'il n'était plus invincible. On a dit & on a écrit, & toutes les histoires ont répété, que l'Empereur fit ériger dans les plaines de Blenheim, un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante pour le roi de France ; mais ce monument n'exista jamais : il n'y a eu que l'Angleterre, qui en ait érigé un à la gloire du duc de Marleborough. La Reine & le Parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre, un palais immense, qui porte le nom de *Blenheim* : cette bataille est représentée dans les tableaux & sur les tapisseries. Les remercimens des chambres du Parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'Angleterre, furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire.

Le poëme du célébre Adiſſon, monument plus durable que le palais de Blenheim, eſt compté, par cette nation guerrière & ſavante, parmi les récompenſes les plus honorables du duc de Marleborough : l'Empereur le fit Prince de l'Empire, en lui donnant la principauté de Mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre ; mais il n'a jamais été connu ſous ce titre, le nom de Marleborough étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France diſperſée laiſſe aux alliés une carrière ouverte du Danube au Rhin : ils paſſent le Rhin ; ils entrent en Alſace : le prince Louis de Bade, géneral célébre pour les campemens & pour les marches, inveſtit Landau : le roi des Romains Joſeph, fils aîné de l'empereur Léopold, vient à ce ſiége :
19 & 23 Novem. on prend Landau ; on prend Trarbach.

Cent lieuës de pays perduës n'empêchaient pas que les frontières de la France ne fuſſent encore reculées. Louis XIV ſoutenait ſon petit-fils en Eſpagne, & était victorieux en Italie. Il fallait de grands efforts en Allemagne, pour réſiſter à Marleborough victorieux ; & on les fit. On raſſembla les débris de l'armée ; on épuiſa les garniſons ; on fit marcher des milices ; le miniſtère

emprunta de l'argent de tous côtés: enfin on eut une armée, & on rappella du fond des Cévennes, le maréchal de Villars pour la commander. Il vint, & se trouva près de Tréves avec des forces inférieures, vis-à-vis le général anglais: tous deux voulaient donner une nouvelle bataille: mais le prince de Bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses troupes aux Anglais, Villars eut au moins l'honneur de faire décamper Marleborough: c'était beaucoup alors. Le duc de Marleborough, qui estimait assez le maréchal de Villars pour vouloir en être estimé, lui écrivit en décampant: « Rendez-moi la justice de » croire que ma retraite est la faute du » prince de Bade; & que je vous estime » encore plus, que je ne suis fâché » contre lui. »

Mai 1705.

Les Français avaient donc encore des barrières en Allemagne: la Flandre, où commandait le maréchal de Villeroi délivré de sa prison, n'était pas entamée. En Espagne, le roi Philippe V & l'archiduc Charles attendaient tous deux la couronne; le premier, de la puissance de son grand-père, & de la bonne volonté de la plûpart des Espagnols; le second, du secours des Anglais, & des partisans qu'il avait en Catalogne & en

Aragon. Cet Archiduc, depuis Empereur, & alors fecond fils de l'empereur Léopold, n'ayant rien que ce titre, alla prefque fans fuite à Londres, implorer l'appui de la reine Anne.

Alors parut toute la puiffance anglaife : cette nation, fi étrangère dans cette querelle, fournit au Prince autrichien deux cens vaiffeaux de tranfport, trente vaiffeaux de guerre joints à dix vaiffeaux hollandais, neuf mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un Royaume. Mais cette fupériorité, que donnent le pouvoir & les bienfaits, n'empêchait pas que l'Empereur, dans fa lettre à la reine Anne, préfentée par l'Archiduc, ne refusât à cette fouveraine fa bienfactrice, le titre de Majefté : on ne la traitait que de Sérénité, felon le ftile de la cour de Vienne, que l'ufage feul peut juftifier.



CHAPITRE XIX.

Pertes en Espagne : perte des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs suites.

UN des premiers exploits de ces troupes anglaises, fut de prendre Gibraltar, qui passait avec raison pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de terre : l'entrée de la mer est inaccessible aux grands navires : une baye longue, mal sure & orageuse y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes & à l'artillerie de la forteresse & du mole : les bourgeois seuls de cette ville la défendraient contre mille vaisseaux & cent mille hommes. Mais cette force même fut la cause de sa prise : il n'y avait que cent hommes de garnison, c'en était assez : mais ils négligeaient un service qu'ils croyaient inutile. Le prince de Hesse avait débarqué avec dix-huit cens soldats dans l'isthme qui est au nord derrière la ville ; mais de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable. La flotte tira en vain quinze

mille coups de canon : enfin des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approchèrent dans des barques sous le mole, dont l'artillerie devait les foudroyer ; elle ne joua pas : ils montent

4 Août 1704. sur le mole ; ils s'en rendent maîtres : les troupes y accourent ; il fallut que cette ville imprenable se rendît. Elle est encore aux Anglais dans le temps que j'écris. L'Espagne, redevenue une puissance sous le gouvernement de la princesse de Parme, seconde femme de Philippe V, & victorieuse depuis en Afrique & en Italie, voit encore, avec une douleur impuissante, Gibraltar aux mains d'une nation septentrionale, dont les vaisseaux fréquentaient à peine, il y a deux siécles, la mer méditerranée.

Immédiatement après la prise de Gibraltar, les Anglais, maîtres de cette mer, donnèrent, à la vue de Malaga,

26 Août 1704. une bataille navale au comte de Toulouse amiral de France : bataille indécise à la vérité ; mais dernière époque de la puissance maritime de Louis XIV. Son fils naturel, le comte de Toulouse, amiral du royaume, y commandait cinquante vaisseaux de ligne & vingt-quatre galères : il se retira avec gloire & sans perte. Mais depuis, le Roi ayant envoyé treize vaisseaux pour attaquer Gibraltar,

tandis que le maréchal de Tessé l'assiégeait par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flotte: une partie des vaisseaux fut brisée par la tempête; une autre prise par les Anglais à l'abordage, après une résistance admirable; une autre brûlée sur les côtes d'Espagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flottes françaises, ni dans l'océan ni dans la méditerranée: la marine rentra presque dans l'état dont Louis XIV l'avait tirée, ainsi que tant d'autres choses éclatantes, qui ont eu sous lui leur orient & leur couchant. Mai 1705.

Ces mêmes Anglais, qui avaient pris pour eux Gibraltar, conquirent en six semaines, le royaume de Valence & de Catalogne pour l'archiduc Charles: ils prirent Barcelone, par un hazard qui fut l'effet de la témérité des assiégeans.

Les Anglais étaient sous les ordres d'un des plus singuliers hommes, qu'ait jamais porté ce pays si fertile en esprits fiers, courageux & bizarres: c'était le comte de Péterborough, homme qui ressemblait en tout à ces héros, dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il était parti de Londres, pour aller faire la guerre aux Mores en Afrique: il avait, à vingt ans, commencé la révolution d'Angleterre,

& s'était rendu le premier en Hollande auprès du prince d'Orange : mais de peur qu'on ne ſoupçonnât la raiſon de ſon voyage, il s'était embarqué pour l'Amérique ; & de là il était allé à la Haye ſur un vaiſſeau hollandais. Il donna tout ſon bien plus d'une fois : il faiſait alors la guerre en Eſpagne preſque à ſes dépens, & nourriſſait l'Archiduc & toute ſa maiſon. C'était lui qui aſſiégeait Barcelone avec le prince de * Darmſtadt : il lui propoſe d'emporter, l'épée à la main, les retranchemens qui couvrent le fort Mont-joui & la ville. Ces retranchemens, où le prince de Damſtadt périt, ſont emportés l'épée à la main : une bombe créve dans le fort ſur le magaſin des poudres, & le fait ſauter : le fort eſt pris ; la ville capitule. Le Vice-roi parle à Péterborough à la porte de la ville. Les articles n'étaient pas encore ſignés, quand on entend tout à coup des cris & des hurlemens. *Vous nous trahiſſez*, dit le Vice-roi à Péterborough : *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos Anglais, qui ſont entrés dans la ville par les remparts : ils égorgent, ils pillent & ils violent.* « Vous vous méprenez, répondit mylord

* L'hiſtoire de Réboulet appelle ce prince, chef des factieux, comme s'il eût été un Eſpagnol révolté contre Philippe V.

»Peterborough ; il faut que ce soit des »troupes du prince de Darmstadt : il »n'y a qu'un moyen de sauver votre »ville, c'est de me laisser entrer sur le »champ avec mes Anglais ; j'appaiserai »tout, & je reviendrai à la porte ache- »ver la capitulation. » il parlait d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger présent, persuada le gouverneur : on le laissa entrer. Il court avec ses officiers ; il trouve des Allemans & des Catalans, qui saccageaient les maisons des principaux citoyens ; il les chasse, il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la duchesse de Popoli entre les mains des soldats, prête à être deshonorée ; il la rend à son mari. Enfin ayant tout appaisé, il retourne à cette porte, & signe la capitulation. Les Espagnols étaient confondus de voir tant de magnanimité dans des Anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoyables, parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de Barcelone se joignit encore l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. Philippe V, qui avait pour lui la plus grande partie de l'Espagne, n'avait ni généraux, ni ingénieurs, ni presque de soldats : la France fournissait tout. Le comte de Toulouse

revient bloquer le port, avec vingt-cinq
vaiſſeaux qui reſtaient à la France : le
maréchal de Teſſé forme le ſiége, avec
trente-un eſcadrons & trente-ſept ba-
taillons : mais la flotte angloiſe arrive ;
la françaiſe ſe retire ; le maréchal de
Teſſé léve le ſiége avec précipitation :
12 Mai 1706. il laiſſe dans ſon camp des proviſions
immenſes ; il fuit & abandonne quinze
cens bleſſés à l'humanité du comte Pe-
terborough. Toutes ces pertes étaient
grandes : on ne ſavait pas, s'il en avait
plus coûté auparavant à la France pour
vaincre l'Eſpagne, qu'il lui en coûtait
alors pour la ſecourir. Toutefois le petit-
fils de Louis XIV ſe ſoûtenait, par
l'affection de la nation caſtillane, qui
met ſon orgueil à être fidelle, & qui
perſiſtait dans ſon choix. Les affaires
allaient bien en Italie : Louis XIV était
vengé du duc de Savoie. Le duc de
16 Août 1705. Vendôme avait d'abord repouſſé avec
gloire le prince Eugéne, à la journée
de Caſſano près de l'Adda : journée ſan-
glante, & l'une de ces batailles indéciſes
pour leſquelles on chante des deux côtés
des *Te Deum* ; mais qui ne ſervent qu'à
la deſtruction des hommes, ſans avan-
19 Avril 1706. cer les affaires d'aucun parti. Après la
bataille de Caſſano, il avait gagné plei-
nement celle de Caſſinato, en l'abſence

du prince Eugéne ; & ce Prince, étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vu encore un détachement de ses troupes entièrement défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terein au duc de Vendôme : il ne restait plus guères que Turin à prendre ; on allait l'investir : il ne paraissait pas possible qu'on le secourût. Le maréchal de Villars, vers l'Allemagne, poussait le prince de Bade. Villeroi commandait en Flandre une armée de quatre-vingt mille hommes ; & il se flatait de réparer contre Marleborough, le malheur qu'il avait essuyé en combattant le prince Eugéne. Son trop de confiance en ses propres lumières fut plus que jamais funeste à la France : près de la Méhaigne & vers les sources de la petite Ghette, le maréchal de Villeroi avait campé son armée ; le centre était à Ramillies, village devenu aussi fameux qu'Hochstet.

Villeroi eût pu éviter la bataille : les officiers généraux lui conseillaient ce parti ; mais le desir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la disposition, de manière qu'il n'y avait pas un homme d'expérience, qui ne prévît le mauvais succès. Des troupes de recrue, ni disciplinées, ni complettes, étaient au centre : il laissa les bagages entre les

lignes de son armée : il posta sa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi.

Marleborough, qui remarquait toutes ces fautes, arrange son armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée française ne peut aller attaquer sa droite : il dégarnit aussi-tôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre supérieur. Monsieur de Gassion lieutenant-général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au Maréchal : « Vous êtes perdu, » si vous ne changez votre ordre de ba- » taille : dégarnissez votre gauche, pour » vous opposer à l'ennemi à nombre égal; » faites rapprocher vos lignes davanta- » ge : si vous tardez un moment, il n'y » a plus de ressource. » Plusieurs officiers appuyèrent ce conseil salutaire : le Maréchal ne les crut pas. Marleborough attaque : il avait à faire à des ennemis, rangés en bataille comme il les eût voulu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit ; & l'histoire est en partie le récit des opinions des hommes : mais ne devait-on pas dire aussi, que les troupes des alliés étaient mieux disciplinées ; que leur confiance en leurs chefs & en leurs succès passés, leur inspirait plus d'audace ? n'y eut-il pas des régimens français qui firent mal leur

devoir ? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la destinée des états ? L'armée française ne résista pas une demi-heure : on s'était batu près de huit heures à Hochstet, & on avait tué près de huit mille hommes aux vainqueurs; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux mille cinq cens : ce fut une déroute totale : les Français y perdirent vingt mille hommes, & la gloire de la nation, & l'espérance de reprendre l'avantage. La Baviére, Cologne, avaient été perdues par la bataille d'Hochstet : toute la Flandre espagnole le fut par celle de Ramillies. Marleborough entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles : il prit Ostende; Menin se rendit à lui.

Le maréchal de Villeroi, au desespoir, n'osait écrire au Roi cette défaite : il resta cinq jours sans envoyer des couriers. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui consternait déja la cour de France : & quand il reparut devant le Roi, ce monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : *Monsieur le Maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.*

Le Roi tire aussi-tôt le duc de Vendôme d'Italie, où il ne le croyait pas nécessaire, pour l'envoyer en Flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. Il espérait

du moins avec apparence de raiſon, que la priſe de Turin le conſolerait de tant de pertes : le prince Eugéne n'était pas à portée de paraître pour ſecourir cette ville : il était au delà de l'Adige ; & ce fleuve, bordé en deçа d'une longue chaîne de retranchemens, ſemblait rendre le paſſage impraticable : cette grande ville était aſſiégée par quarante-ſix eſcadrons & cent bataillons.

Le duc de la Feuillade, qui les commandait, était l'homme le plus brillant & le plus aimable du royaume ; & quoique gendre du miniſtre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce maréchal de la Feuillade, qui érigea la ſtatue de Louis XIV dans la place des victoires : on voyait en lui le courage de ſon père, la même ambition, le même éclat, avec plus d'eſprit. Il attendait pour récompenſe de la conquête de Turin, le bâton de maréchal de France : Chamillard ſon beau-père, qui l'aimait tendrement, avait tout prodigué pour lui aſſurer le ſuccès. L'imagination eſt effrayée du détail des préparatifs de ce ſiége : les lecteurs, qui ne ſont point à portée d'entrer dans ces diſcuſſions, ſeront peut-être bien aiſes de trouver ici quel fut cet immenſe & inutile appareil.

On avait fait venir cent quarante piéces de

de canon ; & il est à remarquer, que chaque canon monté revient à environ deux mille écus. Il y avait cent dix mille boulets, cent six mille cartouches d'une façon, & trois cens mille d'une autre, vingt-un mille bombes, vingt-sept mille sept cens grenades, quinze mille sacs à terre, trente mille instrumens pour le pionnage, douze cens mille livres de poudre. Ajoutez à ces munitions le plomb, le fer & le fer-blanc, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpêtre, les outils de toute espéce. Il est certain, que les frais de tous ces préparatifs de destruction, suffiraient pour fonder & pour faire fleurir la plus nombreuse colonie.

Le duc de la Feuillade, plein d'ardeur & d'activité, plus capable que personne des entreprises qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui demandaient de l'art, de la méditation & du temps, pressait ce siége contre toutes les régles. Le maréchal de Vauban, le seul général peut-être qui aimât mieux l'état que soi-même, avait proposé au duc de la Feuillade, de venir diriger le siége comme un ingénieur, & de servir dans son armée comme volontaire ; mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban, pour de l'orgueil caché sous de la modestie : il fut piqué, que le meilleur

ingénieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il lui manda dans une lettre que j'ai vue : *j'espère prendre Turin à la Cohorn.* Ce Cohorn était le Vauban des alliés, bon ingénieur, bon général, & qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il fallait prendre Turin : mais l'ayant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, & n'ayant pas même entouré toute la ville, des secours, des vivres pouvaient y entrer : le duc de Savoie pouvait en sortir ; & plus le duc de la Feuillade mettait son impétuosité dans des attaques réitérées & infructueuses, plus le siége traînait en longueur.

Le duc de Savoie sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de la Feuillade. Celui-ci se détache du siége pour courir après le Prince, qui, connoissant mieux le terrein, échape à ses poursuites : la Feuillade manque le duc de Savoie, & la conduite du siége en souffre.

Tous les officiers subalternes, étonnés des manœuvres de leur général, croyaient qu'il ne voulait point prendre Turin : ils prétendaient que la Feuillade, qui avait osé, (disaient-ils) jetter des regards passionnés sur madame la duchesse

de Bourgogne, lui avait juré de respecter la capitale de son père. Cette erreur populaire s'accrédita tellement, que je n'ai vu aucun officier de cette armée, qui n'en fût encore persuadé plus de vingt ans après : on débita même que la duchesse de Bourgogne, pour sauver Turin, avait engagé madame de Maintenon à faire prendre toutes les mauvaises mesures qui furent le salut de cette ville. Ces bruits ridicules s'accréditent, & les écrivains en deshonorent leurs histoires. *

Depuis le treize mai jusqu'au vingt juin, le duc de Vendôme au bord de l'Adige favorisait ce siége; & il comptait, avec soixante & dix bataillons & soixante escadrons, fermer tous les passages au prince Eugéne.

Le général des Impériaux manquait d'hommes & d'argent : les Merciers de Londres lui prêtèrent environ six millions de nos livres : il fit enfin venir des troupes des cercles de l'Empire. La lenteur de ces secours eût dû perdre l'Italie; mais la lenteur du siége de Turin était encore plus grande.

Vendôme était déja nommé, pour aller réparer les pertes de la Flandre : mais

* Voyez Réboulet.

avant de quitter l'Italie, il souffre que le prince Eugéne passe l'Adige : il lui laisse traverser le canal blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficiles que le Rhône. Le Général français ne quitta les bords du Pô, qu'après avoir vu le Prince Eugéne en état de pénétrer jusqu'auprès de Turin : ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en Italie ; tandis qu'elles paraissaient desespérées en Flandre, en Allemagne & en Espagne.

Le duc de Vendôme va donc rassembler vers Mons les débris de l'armée de Villeroi ; & le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, vient commander vers le Pô les troupes du duc de Vendôme. Ces troupes étaient en desordre, comme si elles avaient été battues. Eugéne avait passé le Pô à la vue de Vendôme : il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans : il prend Carpi, Corregio, Reggio ; il dérobe une marche aux Français ; enfin il joint le duc de Savoie auprès d'Asti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le duc de la Feuillade au camp devant Turin : le prince Eugéne le suit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre : celui d'attendre le prince Eugéne dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui,

lorsqu'il était encore auprès de Veillane. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre : ceux qui le composaient, étaient le maréchal de Marsin, celui-là même qui avait perdu la bataille d'Hochstet, le duc de la Feuillade, Albergoti, Saint-Frémont & d'autres lieutenans-généraux. « Messieurs, leur dit le duc d'Orléans, si » nous restons dans nos lignes, nous per- » dons la bataille : notre circonvallation » est de cinq lieues d'étendue ; nous ne » pouvons border tous ces retranche- » mens. Vous voyez ici le régiment de la » Marine, qui n'est que sur deux hom- » mes de hauteur : là, vous voyez des en- » droits entièrement dégarnis. La Doire » qui passe dans notre camp, empêchera » nos troupes de se porter mutuellement » de prompts secours. Quand le Français » attend qu'on l'attaque, il perd le plus » grand de ses avantages ; cette impétuo- » sité & ces premiers momens d'ardeur, » qui décident si souvent du gain des » batailles. Croyez-moi, il faut marcher » à l'ennemi ». Tous les Lieutenans-généraux répondirent, *il faut marcher*. Alors le maréchal de Marsin tire de sa poche un ordre du Roi, par lequel on devait déférer à son avis en cas d'action ; & son avis fut de rester dans les lignes.

Le duc d'Orléans indigné, vit qu'on ne l'avait envoyé à l'armée, que comme un prince du sang, & non comme un général; & forcé de suivre le conseil du maréchal de Marsin, il se prépara à ce combat si desavantageux.

Les ennemis paraissaient vouloir former à la fois plusieurs attaques: leurs mouvemens jettaient l'incertitude dans le camp des Français. Monsieur le duc d'Orléans voulait une chose; Marsin & la Feuillade une autre: on disputait; on ne concluait rien. Enfin on laisse les ennemis passer la Doire: ils avancent sur huit colomnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée sur la montagne des Capucins, avait avec lui vingt mille hommes, & n'avait en tête que des milices, qui n'osaient l'attaquer. On lui envoie demander douze mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir: il donne des raisons spécieuses; on les écoute; le temps se perd. Le prince Eugéne attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le duc d'Orléans blessé, s'était retiré pour se faire panser. A peine était-il entre les mains des chirurgiens, qu'on

lui apprend que tout est perdu ; que les ennemis sont maîtres du camp, que la déroute est générale. Aussi-tôt il faut fuir : les lignes, les tranchées sont abandonnées, l'armée dispersée : tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire, tombent dans les mains du vainqueur. Le maréchal de Marsin blessé à la cuisse, est fait prisonnier : un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse ; & le Maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier Méthuen, Ambassadeur d'Angleterre auprès du duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de son pays, qu'on ait jamais employé dans les ambassades, avait toujours combattu à côté de ce souverain : il avait vu prendre le maréchal de Marsin, & il fut témoin de ses derniers momens. Il m'a raconté que Marsin lui dit ces propres mots : *croyez au moins, Monsieur, que ç'a été contre mon avis, que nous vous avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le conseil de guerre, & elles étaient pourtant vraies : c'est que le maréchal de Marsin, en prenant congé à Versailles, avait représenté au Roi qu'il fallait aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir Turin :

mais Chamillard, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre & non présenter la bataille; & cet ordre, donné dans Versailles, fut cause que soixante mille hommes furent dispersés. Les Français n'avaient pas eu plus de deux mille hommes tués dans cette bataille : mais on a déja vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui ferait retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite : tout était si en desordre, que le comte de Médavy-grancey, qui était alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Castiglione les Impériaux, commandés par le Landgrave de Hesse, depuis roi
9 Septembre 1706. de Suéde, ne remporta qu'une victoire inutile, quoique complette. On perdit en peu de temps le Milanais, le Mantouan, le Piémont, & enfin le royaume de Naples.



CHAPITRE XX.

Suite des disgraces de la France & de l'Espagne : humiliation, constance & ressources de Louis XIV : bataille de Malplaquet.

LA bataille de Hochstet avait coûté à Louis XIV la plus florissante armée, & tout le pays du Danube au Rhin ; elle avait coûté à la maison de Bavière tous ses états. La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avait chassé les Français d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toujours été dans toutes les guerres depuis Charlemagne : il restait des troupes dans le Milanais, & cette petite armée victorieuse sous le comte de Médavy : on occupait encore quelques places. On proposa de céder tout à l'Empereur, pourvu qu'il laissât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze mille hommes : l'Empereur accepta cette capitulation ; le Duc de Savoie y consentit. Ainsi l'Empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en Italie : la conquête du royaume

de Naples & de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet : il taxa la Toscane à cent cinquante mille pistoles, Mantoue à quarante mille. Parme, Modene, Luques, Genes, malgré leur liberté, furent comprises dans ces impositions.

L'Empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'était pas ce Léopold, ancien rival de Louis XIV, qui sous les apparences de la modération, avait nourri sans éclat une ambition profonde : c'était son fils aîné Joseph, vif, fier, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que son père. Si jamais Empereur parut fait pour asservir l'Allemagne & l'Italie, c'était Joseph. Il domina delà les monts : il rançonna le Pape ; il fit mettre de sa seule autorité, en 1706, les Electeurs de Bavière & de Cologne au ban de l'Empire ; il les dépouilla de leur électorat ; il retint en prison les enfans du Bavarois, & leur ôta jusqu'à leur nom. Leur père n'eut d'autre ressource, que d'aller traîner sa disgrace en France & dans les Pays-bas. Philippe V lui céda depuis toute la Flandre espagnole en 1712. * S'il avait gardé cette province,

* Dans l'histoire de Réboulet, il est dit qu'il eut cette souveraineté dès l'an 1700 : mais alors il n'avait que la vice-royauté.

c'était un établissement qui valait mieux que la Bavière, & qui le délivrait de l'assujettissement à la maison d'Autriche : mais il ne put jouir que des villes de Luxembourg, de Namur & de Charleroi ; le reste était aux vainqueurs. Tout semblait déja menacer ce Louis XIV, qui avait auparavant menacé l'Europe : le duc de Savoie pouvait entrer en France : l'Angleterre & l'Ecosse se réunissaient, pour ne plus composer qu'un seul Royaume ; ou plutôt l'Ecosse, devenue province de l'Angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la France semblaient, vers la fin de 1706 & au commencement de 1707, acquerir des forces nouvelles, & la France toucher à sa ruine. Elle était pressée de tous côtés, & sur mer & sur terre : de ces flottes formidables que Louis XIV avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. En Allemagne, Strasbourg était encore frontière ; mais Landau perdu, laissait toujours l'Alsace exposée. La Provence était menacée d'une invasion par terre & par mer : ce qu'on avait perdu en Flandre faisait craindre pour le reste. Cependant, malgré tant de desastres, le corps de la France n'était point encore entamé ; & dans une guerre si malheureuse, elle n'avait encore perdu que des conquêtes.

Louis XIV fit face par-tout : quoique par-tout affaibli, il résistait, ou protégeait, ou attaquait encore de tous côtés : mais on fut aussi malheureux en Espagne qu'en Italie, en Allemagne & en Flandre : on prétend, que le siége de Barcelone avait été encore plus mal conduit que celui de Turin.

Le comte de Toulouse n'avait paru que pour ramener sa flotte à Toulon. Barcelone secourue, le siége abandonné, l'armée française diminuée de moitié, s'était retirée sans munitions dans la Navarre, petit royaume qu'on conservait aux Espagnols, & dont nos Rois ajoûtent encore le titre à celui de France, par un usage qui semble au dessous de leur grandeur.

A ces desastres s'en joignait un autre, qui parut décisif. Les Portugais, avec quelques Anglais, prirent toutes les places devant lesquelles ils se présentèrent, & s'avancèrent jusques dans l'Estramadoure. C'était un Français devenu pair d'Angleterre, qui les commandait, Mylord Gallowai, autrefois Comte de Ruvigni ; tandis que le Duc de Barwick Anglais était à la tête des troupes de France & d'Espagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe V, incertain de sa destinée,

était dans Pampelune. Charles, son compétiteur, grossissait son parti & ses forces en Catalogne.

Il était maître de l'Aragon, de la province de Valence, de Carthagéne, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglais avoient pris Gibraltar pour eux, & lui avoient donné Minorque, Ivica & Alicante : les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu'à Madrid : Gallowai y entra sans résistance, & fit proclamer Roi l'archiduc Charles : un simple détachement le fit aussi proclamer à Toléde. Tout parut 26 Juin 1706.
alors si desespéré pour Philippe V, que le maréchal de Vauban, le premier des ingénieurs, le meilleur des citoyens, homme toujours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la cour de France d'envoyer Philipe V régner en Amérique. On l'eût fait embarquer avec les Espagnols attachés à son parti : l'Espagne eût été abandonnée aux factions civiles : le commerce du Pérou & du Méxique n'eût plus été que pour les Français ; & dans ce revers de la famille de Louis XIV, la France eût encore trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à Versailles ; mais la constance des Castillans & les fautes des ennemis

conservèrent la couronne à Philippe V. Les peuples aimaient dans Philippe le choix qu'ils avaient fait, & dans sa femme, fille du duc de Savoie, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au dessus de son sexe, & une constance agissante dans le malheur : elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zèle, & recevoir les dons que lui apportaient les peuples : elle fournit ainsi à son mari plus de deux cens mille écus en trois semaines. Aucun des grands, qui avaient juré d'être fidéles, ne fut traître. Quand Gallowai fit proclamer l'Archiduc dans Madrid, on cria, *vive Philippe* ; & à Toléde, le peuple émû chassa ceux qui avaient proclamé l'Archiduc.

Les Espagnols avaient jusques-là fait peu d'efforts pour soûtenir leur Roi ; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abatu, & montrèrent en cette occasion une espéce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui se rebutent. Il est difficile de donner un Roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglais, les Autrichiens, qui étaient en Espagne, furent harcelés par-tout, manquèrent de vivres, firent des fautes presque toujours

inévitables dans un pays étranger, & furent battus en détail. Enfin Philippe V, trois mois après être sorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avait éprouvé de froideur & de répugnance. 22 Septembre 1706.

Louis XIV redoubla ses efforts, quand il vit que les Espagnols en faisaient; & tandis qu'il veillait à la sureté de toutes les côtes sur l'océan, & sur la méditerranée, en y plaçant des milices; tandis qu'il avait une armée en Flandre, une auprès de Strasbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Roussillon; il envoyait encore de nouvelles troupes au maréchal de Barwick dans la Castille.

Ce fut avec ces troupes, secondées des Espagnols, que Barwick gagna la bataille importante d'Almanza, sur Gallowai. Ni Philippe V, ni l'Archiduc ne furent présens à cette journée; & c'est sur quoi le fameux comte de Péterborough, singulier en tout, s'écria, *qu'on était bien bon de se battre pour eux.* Le duc d'Orléans qui voulait y être, & qui devait commander en Espagne, n'arriva que le lendemain: mais il profita de la victoire; il prit plusieurs places, & entr'autres Lérida, l'écueil du grand Condé. 25 Avril 1707.

D'un autre côté le maréchal de Villars, remis à la tête des armées, uniquement parce qu'on avoit besoin de lui, réparait en Allemagne le malheur de la
22 Mai 1707. journée d'Hochstet : il avait forcé les lignes de Stolhoffen au-delà du Rhin, dissipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieues à la ronde, pénétré jusqu'au Danube. Ce succès passager faisait respirer sur les frontières de l'Allemagne : mais en Italie tout était perdu : le royaume de Naples, sans défense & accoûtumé à changer de maître, était sous le joug des victorieux ; & le Pape, qui n'avait pu empêcher que les troupes allemandes passassent par son territoire, voyait, sans oser murmurer, que l'Empereur se fît son vassal malgré lui. C'est un grand exemple de la force des opinions reçues & du pouvoir de la coutume, qu'on puisse toujours s'emparer de Naples sans consulter le Pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

Pendant que le petit-fils de Louis XIV perdait Naples, l'aïeul étoit sur le point de perdre la Provence & le Dauphiné. Déja le duc de Savoye & le prince Eugéne y étaient entrés par le col de Tende. Louis XIV voyait, avec une indignation douloureuse, que ce même duc de

Savoye, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, & le prince Eugéne, qui avait été élevé dans sa cour, fussent prêts de lui enlever Toulon & Marseille.

Toulon était assiégé & pressé : une flotte anglaise, maîtresse de la mer, était devant le port & le bombardoit. Un peu plus de diligence, de précautions & de concert auraient fait tomber Toulon. Marseille sans défense n'aurait pas tenu; & il était vraisemblable que la France allait perdre deux provinces. Mais rarement le vraisemblable arrive : on eut le temps d'envoyer des secours. On avait détaché des troupes de l'armée du maréchal de Villars, dès que ces provinces avaient été menacées ; & on sacrifia les avantages qu'on avait en Allemagne, pour sauver une partie de la France. Le pays, par où les ennemis pénétraient, est sec, stérile, hérissé de montagnes; les vivres rares ; la retraite difficile. Les maladies, qui désolèrent l'armée ennemie, combattirent encore pour Louis XIV : le siége de Toulon fut levé, & bientôt la Provence délivrée, & le Dauphiné hors de danger : tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le pays. Charles-quint y avait échoué; & de nos

Août 1707.

22 Août 1707.

jours les troupes de la reine de Hongrie y échouèrent encore.

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux Français : elle avait ravagé une grande étendue de terrein, & divisé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas, que dans un temps d'épuisement, & lorsque la France comptait pour un grand succès d'être échapée à une invasion, Louis XIV aurait assez de grandeur & de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la grande-Bretagne, malgré le dépérissement de ses forces maritimes, & malgré les flottes des Anglais, qui couvraient la mer. Ce projet fut proposé par des Ecossais attachés au fils de Jacques II : le succès était douteux ; mais Louis XIV envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guerre dans la grande-Bretagne, tandis qu'on en soûtenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits ; & tenter de rétablir du moins sur le trône d'Ecosse le fils de Jacques II, pendant qu'on pouvait à peine maintenir Philippe V sur celui d'Espagne ; c'était une idée pleine de grandeur,

& qui après tout n'était pas destituée de vraisemblance.

Parmi les Ecossais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de Londres, gémissaient d'être dans la dépendance des Anglais : leurs vœux secrets appellaient unanimement le descendant de leurs anciens Rois, chassé au berceau des trônes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, & à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit, qu'il trouverait trente mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque secours de la France.

Louis XIV, qui dans ses prospérités passées, avait fait tant d'efforts pour le père, en fit autant pour le fils, dans le temps même de ses revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante & dix bâtimens de transport, furent préparés à Dunkerque : six mille hommes furent embarqués : le comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon, commandait les troupes : le chevalier de Forbin-Janson, l'un des plus grands hommes de mer, conduisait la flotte. La conjoncture paraissait favorable ; il n'y avait en Ecosse que trois mille hommes de troupes réglées : l'Angleterre était dégarnie, ses soldats étaient occupés en Flandre sous

Mars 1708.

le duc de Marleborough : mais il fallait arriver ; & les Anglais avaient en mer une flotte de près de cinquante vaiſſeaux de guerre. Cette entrepriſe fut entiérement ſemblable à celle que nous avons vue en 1744, en faveur du petit-fils de Jacques II : elle fut prévenue par les Anglais : des contre-temps la dérangèrent : le miniſtère de Londres eut même le temps de faire revenir douze bataillons de Flandre : on ſe ſaiſit dans Edimbourg des hommes les plus ſuſpects. Enfin, le Prétendant s'étant préſenté aux côtes d'Ecoſſe, & n'ayant point vu les ſignaux convenus, tout ce que put faire le chevalier de Forbin, ce fut de le ramener à Dunkerque. Il ſauva la flotte ; mais tout le fruit de l'entrepriſe fut perdu. Il n'y eut que Matignon, qui gagna à cette entrepriſe : ayant ouvert les ordres de la cour en pleine mer, il y vit les proviſions de maréchal de France ; récompenſe de ce qu'il voulut & de ce qu'il ne put faire.

Si jamais il y eut une viſion abſurde, c'eſt celle de quelques hiſtoriens, qui ont prétendu que la reine Anne était d'intelligence avec ſon frère. Il y a de l'imbécillité à ſuppoſer, qu'elle invitât ſon compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les temps : on a cru qu'elle le favoriſait

alors, parce que depuis elle le regarda en secret comme son héritier : mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur ?

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaises, le Roi crut qu'en faisant paraître le duc de Bourgogne son petit-fils à la tête des armées de Flandre, la présence de l'héritier présomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à se perdre. Ce Prince d'un esprit ferme & intrépide, était pieux, juste & philosophe : il était fait pour commander à des sages : élève de l'archevêque de Cambrai, il aimait ses devoirs : il aimait les hommes ; il voulait les rendre heureux. Instruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plutôt comme le fléau du genre humain & comme une nécessité malheureuse, que comme une source de véritable gloire. On opposa ce Prince philosophe au duc de Marleborough : on lui donna pour l'aider le duc de Vendôme. Il arriva ce qu'on ne voit que trop souvent : le grand capitaine ne fut pas assez écouté, & le conseil du Prince balança souvent les raisons du Général. Il se forma deux partis ; & dans l'armée des alliés il n'y en avait qu'un, celui de la cause commune. Le prince Eugéne

était alors sur le Rhin; mais toutes les fois qu'il fut avec Marleborough, ils n'eurent jamais qu'un sentiment.

Le duc de Bourgogne était supérieur en forces: la France, que l'Europe croyait épuisée, lui avait fourni une armée de près de cent mille hommes; & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt mille. Il avait encore l'avantage des négociations, dans un pays si long-temps Espagnol, fatigué de garnisons hollandaises, & où beaucoup de citoyens penchaient pour Philippe V. Des intelligences lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres: mais les manœuvres de guerre firent évanouir le fruit des manœuvres de politique. La division, qui mettait de l'incertitude dans le conseil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, & que deux heures après on rebroussa vers l'Escaut, à Oudenarde. Ainsi on perdit du temps: on trouva le prince Eugéne & Marleborough qui n'en perdaient point, & qui étaient unis. On
11 Juil. 1708. fut mis en déroute vers Oudenarde: ce n'était pas une grande bataille; mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multiplièrent: les régimens allaient où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre: il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par

l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

L'armée découragée se retira sans ordre, sous Gand, sous Tournai, sous Ypres, & laissa tranquillement le prince Eugéne, revenu du Rhin, assiéger Lille avec une armée moins nombreuse.

Mettre le siége devant une ville aussi grande & aussi fortifiée que Lille, sans être maître de Gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'Ostende, sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite, au hazard d'être à tout moment surpris ; c'est ce que l'Europe appella une action téméraire, mais que la mesintelligence & l'esprit d'incertitude, qui régnaient dans l'armée française, rendirent excusable : c'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point : les troupes qui les escortaient, & qui devaient être battues par un nombre supérieur, furent victorieuses : l'armée du duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encore imparfaits, ne les attaqua pas. Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'Europe, qui croyait le duc de Bourgogne plus en état d'assiéger Eugéne & Marleborough, que ces généraux en état d'assiéger Lille : le maréchal

de Boufleṙs la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoutumèrent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui ſuivent un ſiége, qu'on donnait dans la ville des ſpectacles auſſi fréquentés qu'en temps de paix ; & qu'une bombe, qui tomba près de la ſale de la comédie, n'interrompit point le ſpectacle.

Le maréchal de Boufleṙs avait mis ſi bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquilles ſur la foi de ſes fatigues. Sa défenſe lui mérita l'eſtime des ennemis, les cœurs des citoyens, & les récompenſes du Roi. * Les hiſtoriens, ou plutôt les écrivains de Hollande, qui ont affecté de le blâmer, auraient dû ſe ſouvenir, que quand on contredit la voix publique, il faut avoir été témoin & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance.

Cependant l'armée, qui avait regardé faire le ſiége de Lille, ſe fondait peu à peu ; elle laiſſa prendre enſuite Gand, Bruges, & tous ſes poſtes l'un après l'autre

* Telle eſt l'hiſtoire qu'un Libraire, nommé Vanduren, fit écrire par le Jéſuite la Motte refugié en Hollande ſous le nom de la Hode, continuée par la Martinière, le tout ſur les prétendus mémoires d'un comte de... ſecrétaire d'état.

l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales ; les officiers, attachés au duc de Vendôme, reprochaient toutes ces fautes au conseil du duc de Bourgogne ; & ce conseil rejettait tout sur le duc de Vendôme : les esprits s'aigrissaient par le malheur. Un courtisan du duc de Bourgogne dit un jour au duc de Vendôme : *voilà ce que c'est, que de n'aller jamais à la Messe ; aussi vous voyez quelles sont nos disgraces.* « Croyez-vous, lui répondit » le duc de Vendôme, que Marleborough » y aille plus souvent que moi ? » Les succès rapides des alliés enflaient le cœur de l'empereur Joseph. Despotique dans l'Empire, maître de Landau, il voyait le chemin de Paris presque ouvert par la prise de Lille : déja même un parti hollandais avait eu la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'à Versailles, & avait, sous les fenêtres du château, enlevé le premier Ecuyer du Roi, croyant se saisir de la personne du Dauphin, père du duc de Bourgogne. La terreur était dans Paris : l'Empereur avait autant d'espérance au moins d'établir son frère Charles en Espagne, que Louis XIV d'y conserver son petit-fils.

Déja cette succession, que les Espagnols avaient voulu rendre indivisible, était partagée entre trois têtes. L'Empereur

avait pris pour lui la Lombardie & le royaume de Naples : Charles son frère avait encore la Catalogne & une partie de l'Aragon. L'Empereur força alors le pape Clément XI à reconnaître l'Archiduc pour roi d'Espagne. Ce Pape, dont on disait qu'il ressemblait à saint Pierre, parce qu'il affirmait, niait, se repentait & pleurait, avait toujours reconnu Philippe V, à l'exemple de son prédécesseur ; & il était attaché à la maison de Bourbon. L'Empereur l'en punit ; en déclarant dépendans de l'Empire, beaucoup de fiefs qui relevaient jusqu'alors des Papes, & sur-tout Parme & Plaisance ; en ravageant quelques terres ecclésiastiques, en se saisissant de la ville de Comacchio. Autrefois un Pape eût excommunié tout Empereur, qui lui aurait disputé le droit le plus léger ; & cette excommunication eût fait tomber l'Empereur du trône : mais la puissance des clefs étant réduite au point où elle doit l'être, Clément XI animé par la France, avait osé un moment se servir de la puissance du glaive : il arma, & s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, sous un gouvernement tout sacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée : il desarma ; il laissa Comacchio en dépôt à l'Empereur ; il consentit à écrire à l'Archiduc, *à notre très-cher fils*

Roi catholique en Espagne. Une flotte anglaise dans la méditerranée, & les troupes allemandes sur ses terres, le forcèrent bientôt d'écrire, *à notre très-cher fils Charles, roi des Espagnes.* Ce suffrage du Pape, qui n'était rien dans l'empire d'Allemagne, pouvait quelque chose sur le peuple espagnol, à qui on avait fait accroire que l'Archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

Restait à la monarchie espagnole, au de-là du continent, l'isle de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flotte anglaise donna la Sardaigne à l'Empereur; car les Anglais voulaient que l'Archiduc n'eût que l'Espagne. Leurs armes faisaient alors les traités de partage : ils réservèrent la conquête de la Sicile pour un autre temps, & aimèrent mieux employer leurs vaisseaux à chercher sur les mers les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques-uns, qu'à donner à l'Empereur de nouvelles terres. Août 1708.

La France était aussi humiliée que Rome, & plus en danger : les ressources s'épuisaient; le crédit était anéanti; les peuples, qui avaient idolâtré leur Roi dans ses prospérités, murmuraient contre Louis XIV malheureux.

Des partisans, à qui le ministère avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ses besoins pressans, s'engraissaient du malheur public, & insultaient à ce malheur par leur luxe: ce qu'ils avaient prêté était dissipé. Sans l'industrie hardie de quelques négocians, & sur-tout de ceux de Saint-Malo, qui allèrent au Pérou, & rapportèrent trente millions, dont ils prêtèrent la moitié à l'état, Louis XIV n'aurait pas eu de quoi payer ses troupes. La guerre avait ruiné l'état; & des marchands le sauvèrent. Il en fut de même en Espagne: les galions, qui ne furent pas pris par les Anglais, servirent à défendre Philippe: mais cette ressource de quelques mois ne rendait pas les recruës de soldats plus faciles. Chamillard, élevé au ministère des finances & de la guerre, se démit en 1708 des finances, qu'il laissa dans un desordre, que rien ne put réparer sous ce régne; & en 1709 il quitta le ministère de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes: le public d'autant plus sévère qu'il souffrait, ne songeait pas qu'il y a des temps malheureux où les fautes sont inévitables.* Monsieur Voisin,

*L'histoire de l'exiésuite la Motte, rédigée par la Martinière, dit que monsieur de Chamillard fut destitué du ministère des finances en 1703, & que la voix publique y appella le

qui après lui gouverna l'état militaire, & monsieur Desmarêts qui administra les finances, ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti.

Le cruel hyver de 1709 acheva de desespérer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la France, périrent: presque tous les arbres fruitiers gelèrent; il n'y eut point d'espérance de récolte. On avait très-peu de magasins: les grains, qu'on pouvait faire venir à grands frais des échelles du Levant & de l'Afrique, pouvaient être pris par les flottes ennemies, ausquelles on n'avait presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. Le fléau de cet hyver cruel était général dans l'Europe: mais les ennemis avaient plus de ressources: les Hollandais sur-tout, qui ont été si long-temps les facteurs des nations, avaient assez de magasins pour mettre les armées florissantes des alliés dans l'abondance; tandis que les troupes de France, diminuées & découragées, semblaient devoir périr de misère.

Louis XIV, qui avait déja fait quelques avances pour la paix, se détermina, dans ces circonstances funestes, à envoyer à la Haye son principal ministre, le marquis

maréchal d'Harcourt: les fautes de cet historien sont sans nombre.

de Torci-Colbert, assisté du président Rouillé. La demarche était humiliante: ils virent d'abord à Anvers deux bourguemestres d'Amsterdam, l'un nommé Buis, l'autre Venderdussen, qui parlèrent en vainqueurs, & qui rendirent aux ministres du plus fier de tous les Rois, toutes les hauteurs dont ils avaient été accablés en 1672.

Les Etats-généraux n'avaient plus de Stathouder depuis la mort du roi Guillaume; & les Magistrats hollandais, qui appellaient déja leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de Rois. Les quatre commissaires hollandais, députés à l'armée, traitaient avec fierté trente princes d'Allemagne à leur solde. *Qu'on fasse venir Holstein*, disaient-ils: *qu'on dise à Hesse de nous venir parler*. Ainsi s'expliquaient des Marchands, qui dans la simplicité de leurs vêtemens & dans la frugalité de leurs repas, se plaisaient à écraser à la fois l'orgueil allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand Roi autrefois leur vainqueur. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par ces démonstrations de supériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puissance: ils voulaient que leur état eût en souveraineté dix villes en Flandre, entr'autres, Lille qui était entre

leurs mains, & Tournai qui n'y était pas encore. Ainsi les Hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non seulement aux dépens de la France, mais encore aux dépens de l'Autriche, pour laquelle ils combattaient; comme Venise avait autrefois augmenté son territoire des terres de tous ses voisins : l'esprit républicain est au fond aussi ambitieux que l'esprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après; car, lorsque ce fantôme de négociation fut évanoui, lorsque les armes des alliés eurent encore de nouveaux avantages, le duc de Marleborough, plus maître alors que sa souveraine en Angleterre & gagné par la Hollande, fit conclure avec les Etats-généraux en 1709, un traité, par lequel ils resteraient maîtres de toutes les villes frontières qu'on prendrait sur la France, auraient garnison dans vingt places de la Flandre aux dépens du pays, dans Hui, dans Liége & dans Bonne, & auraient en toute souveraineté la haute Gueldre. Ils seraient devenus en effet souverains des dix-sept provinces des Pays-bas; ils auroient dominé dans Liége & dans Cologne. C'est ainsi qu'ils voulaient s'aggrandir sur les ruines même de leurs alliés. Ils nourrissaient déja ces projets élevés, quand le principal ministre de France

vint leur demander la paix : il ne faut pas être surpris, s'il fut reçu avec dédain.

De ces préliminaires d'abbaiſſement, le miniſtre de Louis XIV alla à la Haye recevoir, au nom de ſon maître, le comble de l'outrage. Il y vit le prince Eugéne, le duc de Marleborough, & le penſionnaire Heinſius : tous trois voulaient la continuation de la guerre : le prince y trouvait ſa grandeur & ſa vengeance; le ſecond, ſa gloire & une fortune immenſe, qu'il aimait également; le troiſième, gouverné par les deux autres, ſe regardait comme un Spartiate, qui abbaiſſait un roi de Perſe. Ils proposèrent, non pas une paix, mais une tréve; & pendant cette tréve, une ſatisfaction entière pour tous leurs alliés, & aucune pour les alliés du Roi; à condition que le Roi ſe joindrait à eux pour chaſſer d'Eſpagne ſon propre petit-fils dans l'eſpace de deux mois, & que pour ſûreté il commencerait par céder à jamais dix villes aux Hollandais dans la Flandre, par rendre
22 Mai 1709. Straſbourg & Briſac, & par renoncer à la ſouveraineté de l'Alſace. Louis XIV ne s'était pas attendu, quand il refuſait autrefois une compagnie de cavalerie au prince Eugéne, quand Churchil n'était pas encore colonel en Angleterre, & qu'à peine le nom de Heinſius lui était

connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles loix. Le marquis de Torci repartit sans avoir même négocié, & rapporta au Roi les ordres de ses ennemis. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ses sujets : il se justifia devant eux ; il adressa une lettre circulaire, par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encore soutenir, il excitait leur indignation, leur honneur, & même leur pitié. Les politiques dirent, que Torci n'était allé s'humilier à la Haye, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier Louis XIV aux yeux de l'Europe, & pour animer les Français par un juste ressentiment ; mais le fait est, qu'il n'y était allé que pour demander la paix. On laissa même encore quelques jours le président Rouillé à la Haye, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes ; & pour toute réponse les Etats ordonnèrent à Rouillé de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des réponses si dures, dit à Rouillé : *puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Il se prépara donc à tenter encore la fortune en Flandre. La famine, qui désolait les

campagnes, fut une reſſource pour la guerre : ceux qui manquaient de pain, ſe firent ſoldats : beaucoup de terres reſtèrent en friche ; mais on eut une armée. Le maréchal de Villars, qu'on avait envoyé commander l'année précédente en Savoye quelques troupes dont il avoit réveillé l'ardeur, & qui avait eu quelques petits ſuccès, fut rappellé en Flandre, comme celui en qui l'Etat mettait ſon eſpérance.

Déja Marleborough avait pris Tournai, dont Eugéne avait couvert le ſiége : déja ces deux généraux marchaient pour inveſtir Mons. Le maréchal de Villars s'avança pour les en empêcher : il avait avec lui le maréchal de Bouflers, ſon ancien, qui avait demandé à ſervir ſous lui. Bouflers aimait véritablement le Roi & la patrie : il prouva en cette occaſion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'eſprit) que dans un état monarchique, & ſur-tout ſous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a ſans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthouſiaſme peût-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur.

Dès que les Français s'avancèrent pour s'oppoſer à l'inveſtiſſement de Mons, les alliés vinrent les attaquer près des bois de Blangies & du village de Malplaquet.

Les deux armées étaient chacune d'environ quatre-vingt mille combattans ; mais celle des alliés était supérieure de quarante-deux bataillons. Les Français traînaient avec eux quatre-vingt piéces de canon ; les alliés cent-quarante. Le duc de Marleboroug commandait l'aîle droite, où étaient les Anglais & les troupes allemandes à la solde d'Angleterre : le prince Eugéne était au centre ; Tilli & un comte de Nassau, à la gauche avec les Hollandais.

Le maréchal de Villars prit pour lui la gauche, & laissa la droite au maréchal de Boufiers. Il avait retranché son armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, long-temps malheureuses, dont la moitié était composée de nouvelles recruës, & convenable encore à la situation de la France, qu'une défaite entière eût mise aux derniers abois. Quelques historiens ont blâmé le Général dans sa disposition ; *il devait*, disaient-ils, *passer une large trouée, au lieu de la laisser devant lui.* Ceux qui de leur cabinet jugent ainsi ce qui se passe sur un champ de bataille, ne sont-ils pas trop habiles ? 11 Septembre 1709.

Tout ce que je sçais, c'est ce que le Maréchal dit lui-même, que les soldats,

qui ayant manqué de pain un jour entier, venaient de le recevoir, en jettèrent une partie pour courir plus légèrement au combat. Il y a eu depuis plusieurs siécles peu de batailles plus disputées & plus longues, aucune plus meurtrière. Je ne dirai autre chose de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattaient les Hollandais, fut presque toute détruite, & même poursuivie la bayonnette au bout du fusil. Marleborough, à la droite, faisoit & soûtenait les plus grands efforts. Le maréchal de Villars dégarnit un peu son centre, pour s'opposer à Marleborough; & alors même ce centre fut attaqué: les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés: le régiment des gardes, qui les défendait, ne résista pas. Le Maréchal, en accourant de sa gauche à son centre, fut blessé, & la bataille fut perdue: le champ était jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés, sur-tout au quartier des Hollandais. La France ne perdit guères plus de huit mille hommes dans cette journée; ses ennemis en laissèrent environ vingt & un mille tués ou blessés: mais le centre étant forcé, les deux aîles coupées; ceux qui

avaient fait le plus grand carnage, furent les vaincus.

Le maréchal de Bouflers * fit la retraite en bon ordre, aidé du prince de Tingri-Montmorenci, depuis maréchal de Luxembourg, héritier du courage de ses pères. L'armée se retira entre le Quênoi & Valenciennes, emportant plusieurs drapeaux & étendards pris sur les ennemis. Ces dépouilles consolèrent Louis XIV; & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir disputée si longtemps, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le maréchal de Villars, en revenant à la cour, assura le Roi, que sans sa blessure il aurait remporté la victoire : j'en ai vu ce Général persuadé; mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'essayât pas d'empêcher que ceux qui n'avaient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allassent faire le siége de Mons. Les Hollandais craignirent pour cette entreprise;

* Dans le livre intitulé, *Mémoires du maréchal de Barwick*, il est dit que le maréchal de Barwick fit cette retraite : c'est ainsi que tant de mémoires sont écrits.

ils hésitèrent : mais le nom de bataille perdue impose aux vaincus, & les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire ; & le soldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encore. Ainsi Mons fut assiégé & pris, & toujours pour les Hollandais qui le gardèrent, ainsi que Tournai & Lille.

11 Octobre 1709.

CHAPITRE XXI.

LOUIS XIV continue à demander la paix & à se défendre : le duc de Vendôme affermit le Roi d'Espagne sur le trône.

NON seulement les ennemis avançaient ainsi pied-à-pied, & faisaient tomber de ce côté toutes les barrières de la France ; mais ils prétendaient, aidés du duc de Savoye, aller surprendre la Franche comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du royaume. Le général Merci, chargé de faciliter cette entreprise en entrant dans la haute-Alsace par Bâle, fut heureusement arrêté près de l'isle de Neubourg sur le Rhin, par le comte, depuis maréchal du Bourg. Je

ne ſçais par quelle fatalité ceux qui ont porté le nom de Merci, ont toujours été auſſi malheureux qu'eſtimés: celui-ci fut vaincu de la manière la plus complette. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie: mais on n'en craignait pas moins du côté de la Flandre; & l'intérieur du royaume était dans un état ſi languiſſant, que le Roi demanda encore la paix en ſuppliant. Il offrait de reconnaître l'Archiduc pour roi d'Eſpagne, de ne donner aucun ſecours à ſon petit-fils, & de l'abandonner à ſa fortune; de donner quatre places en ôtage, de rendre Straſbourg & Briſac; de renoncer à la ſouveraineté de l'Alſace, & de n'en garder que la préfecture; de raſer toutes ces places depuis Bâle juſqu'à Philipſbourg; de combler le port, ſi long-temps redoutable, de Dunkerque, & d'en raſer les fortifications; de laiſſer aux Etats-généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Voilà en partie les points qui devaient ſervir de fondemens à la paix qu'il implorait. 26 Août 1709.

Les alliés voulurent encore avoir le triomphe de diſcuter les ſoumiſſions de Louis XIV. On permit à ſes Plénipotentiaires de venir, au commencement de 1710, porter dans la petite ville de Gertrudemberg, les prières de ce Monarque.

Il choisit le maréchal d'Uxelles, homme froid, taciturne, d'un esprit plus sage qu'élevé & hardi; & l'abbé, depuis cardinal de Polignac, l'un des plus beaux esprits & des plus éloquens de son siécle, qui imposait par sa figure & par ses graces. L'esprit, la sagesse, l'éloquence, ne sont rien dans les ministres, lorsque le Prince n'est pas heureux : ce sont les victoires qui font les traités. Les ambassadeurs de Louis XIV furent plutôt confinés qu'admis à Gertrudemberg : les députés venaient entendre leurs offres & les rapportaient à la Haye au prince Eugéne, au duc de Marleborough, au comte de Zinzendorf ambassadeur de l'Empereur; & ces offres étaient toujours reçues avec mépris : on leur insultait par des libelles outrageans, tous composés par des refugiés français, devenus plus ennemis de la gloire de Louis XIV, que Marleborough & Eugéne.

Les plénipotentiaires de France poussérent l'humiliation jusqu'à promettre que le Roi donnerait de l'argent pour détrôner Philippe V, & ne furent point écoutés. On exigea que Louis XIV, pour préliminaires, s'engageât seul à chasser d'Espagne son petit-fils dans deux mois par la voie des armes : cette inhumanité

absurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inspirée par de nouveaux succès.

Tandis que les alliés parlaient ainsi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de Louis XIV, ils prenaient la ville de Douay : ils s'emparèrent bientôt après de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant ; & le lord Stairs proposa d'envoyer des partis jusqu'à Paris.

Presque dans le même temps, l'armée de l'Archiduc commandée par Gui de Staremberg, le général Allemand qui avait le plus de réputation après le prince Eugéne, remporta près de Saragosse une 20 Août
victoire complette sur l'armée en qui le 1710.
parti de Philippe V avait mis son espérance, & à la tête de laquelle était le marquis de Bay, général malheureux. On remarqua encore, que les deux Princes qui se disputaient l'Espagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne se trouvèrent pas à cette bataille. De tous les Princes pour qui on combattait en Europe, il n'y avait alors que le duc de Savoie qui fît la guerre par lui-même : il était triste, qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ses deux filles, dont il voulait détrôner l'une pour acquerir en Lombardie un peu de terrein, sur lequel l'Empereur Joseph

lui faiſait déja des difficultés, & dont on l'aurait dépouillé à la première occaſion.

Cet Empereur était heureux par-tout, & n'était nulle-part modéré dans ſon bonheur. Il démembrait de ſa ſeule autorité la Bavière; il en donnait les fiefs à ſes parens & à ſes créatures : il dépouillait le jeune duc de la Mirandole en Italie; & les princes de l'Empire lui entretenaient une armée vers le Rhin, ſans penſer qu'ils travaillaient à cimenter un pouvoir qu'ils craignaient : tant était encore dominante dans les eſprits, la vieille haine contre le nom de Louis XIV, qui ſemblait le premier des intérêts. La fortune de Joſeph le fit encore triompher des mécontens de Hongrie. La France avait ſuſcité contre lui le prince Ragotski, armé pour ſes prétentions & pour celles de ſon pays. Ragotski fut battu, ſes villes priſes, ſon parti ruiné. Ainſi Louis XIV était également malheureux au-dehors, au-dedans, ſur mer & ſur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues ſecrettes.

Toute l'Europe croyait alors, que l'archiduc Charles, frère de l'heureux Joſeph, régnerait ſans concurrent en Eſpagne. L'Europe était menacée d'une puiſſance plus terrible que celle de Charles-quint;

& c'était l'Angleterre long-temps ennemie de la branche d'Autriche-espagnole, & la Hollande son esclave révoltée, qui s'épuisaient pour l'établir. Philippe V, refugié à Madrid, en sortit encore & se retira à Valladolid; tandis que l'Archiduc Charles fit son entrée en vainqueur dans la capitale.

Le roi de France ne pouvoit plus secourir son petit-fils; il avait été obligé de faire en partie ce que ses ennemis exigeaient à Gertrudemberg; d'abandonner la cause de Philippe, en faisant revenir, pour sa propre défense, quelques troupes demeurées en Espagne: lui-même à peine pouvait résister vers la Savoie, vers le Rhin, & sur-tout en Flandre, où se portaient les plus grands coups.

L'Espagne étoit encore bien plus à plaindre que la France: presque toutes ses provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenseurs: elle était attaquée par le Portugal: son commerce périssait; la disette était générale. Mais cette disette fut plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étendue de pays, l'affection des peuples refusait tout aux Autrichiens, & donnait tout à Philippe. Ce monarque n'avait plus, ni troupes, ni

général de la part de la France : le duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était devenu son ennemi. Il est certain, que malgré l'affection de la ville de Madrid pour Philippe, malgré la fidélité de beaucoup de grands & de toute la Castille, il y avait contre lui un grand parti en Espagne. Tous les Catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent : la moitié de l'Aragon était aussi gagnée : une partie des peuples attendait alors l'événement ; une autre haïssait plus l'Archiduc, qu'elle n'aimait Philippe. Le duc d'Orléans, du même nom de Philippe, mécontent d'ailleurs des ministres Espagnols, & plus mécontent de la princesse des Ursins qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le pays qu'il était venu défendre ; & lorsque Louis XIV avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parlait déja en Espagne d'une abdication, le duc d'Orléans se crut digne de remplir la place que Philippe V semblait devoir quitter. Il avait à cette place des droits, que le testament du feu roi d'Espagne avait négligés, & que son père avait maintenus par une protestation.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône, en cas que Philippe V en descendît. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'Espagnols empressés à se ranger sous les drapeaux d'un Prince qui sçavait combattre. Cette entreprise, si elle eût réussi, pouvait ne pas déplaire aux puissances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'Espagne & la France réunies dans une même main; & elle aurait apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le duc d'Orléans était à Versailles: ses agens furent emprisonnés en Espagne. Philippe V ne pardonna pas à son parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eu la pensée de lui succéder. La France cria contre le duc d'Orléans. Monseigneur, père de Philippe V, opina dans le Conseil, qu'on fît le procès à celui qu'il regardait comme coupable: mais le Roi aima mieux ensevelir dans le silence un projet informe & excusable, que de punir son neveu dans le temps qu'il voyait son petit-fils toucher à sa ruine.

Enfin, vers le temps de la bataille de Saragosse, le conseil du roi d'Espagne & la plûpart des grands, voyant qu'ils

n'avaient aucun capitaine à oppoſer à Staremberg, qu'on regardait comme un autre Eugéne, écrivirent en corps à Louis XIV, pour lui demander le duc de Vendôme. Ce prince, retiré dans Anet, partit alors; & ſa préſence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en Italie, & que la malheureuſe campagne de Lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les Eſpagnols. Sa popularité, ſa libéralité qui allait juſqu'à la profuſion, ſa franchiſe, ſon amour pour les ſoldats, lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Eſpagne, il lui arriva ce qui étoit arrivé autrefois à Bertrand du Gueſclin: ſon nom ſeul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent; les communautés des villes, des villages & des religieux, en donnèrent. Un eſprit d'enthouſiaſme ſaiſit la nation: les débris de la bataille de Saragoſſe
Août ſe rejoignirent ſous lui à Valladolid:
1710. tout s'empreſſa de fournir des recrues. Le duc de Vendôme, ſans laiſſer ralentir un moment cette nouvelle ardeur, pourſuit les vainqueurs, ramène le Roi à Madrid, oblige l'ennemi de ſe retirer vers le Portugal, le ſuit, paſſe le Tage
9 Dé- à la nage, fait priſonnier dans Bri-
cembre huega Stanhope avec cinq mille Anglais,
1710.

atteint le général Staremberg, & le lendemain lui livre la bataille de Villaviciosa. Philippe V, qui n'avait point encore combattu avec ses autres généraux, animé de l'esprit du duc de Vendôme, se met à la tête de l'aîle droite: le général prend la gauche: il remporte une victoire entière; de sorte qu'en quatre mois de temps, ce prince, qui était arrivé quand tout était desespéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe.

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus sourde & non moins décisive se préparait en Angleterre. Sara Jennings, duchesse de Marleborough, gouvernait la reine Anne; & le Duc gouvernait l'état: il avait en ses mains les finances, par le grand trésorier Godolphin, beau-père d'une de ses filles; Sunderland secrétaire d'état, son gendre, lui soumettait le cabinet: toute la maison de la Reine, où commandait sa femme, était à ses ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois: si deux partis, les Whigs & les Toris, divisaient l'Angleterre; les Whigs, à la tête desquels il était, faisaient tout pour sa grandeur; & les Toris avaient été

forcés à l'admirer & à se taire. Il n'est pas indigne de l'histoire, d'ajouter que le Duc & la Duchesse étaient les plus belles personnes de leur temps; & que cet avantage séduit encore la multitude, quand il est joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la Haye que le grand Pensionnaire, & il influait beaucoup en Allemagne. Négociateur & général toujours heureux, nul particulier n'eut jamais une puissance & une gloire si étendues. Il pouvait encore affermir son pouvoir par ses richesses immenses, acquises dans le commandement. J'ai entendu dire à sa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui restait sans aucune grace de la cour, soixante & dix mille piéces de revenu, qui font environ quinze cens mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eu autant d'œconomie que de grandeur, il pouvait se faire un parti, que la reine Anne n'aurait pu détruire; & si sa femme avait eu plus de complaisance, jamais la Reine n'eût brisé ses liens: mais le Duc ne put jamais triompher de son goût pour les richesses, ni la Duchesse de son humeur. La Reine l'avait aimée avec une tendresse, qui allait jusqu'à la soumission & à l'abandonnement de toute volonté,

volonté : dans de pareilles liaisons, c'est d'ordinaire du côté des souverains que vient le dégoût, le caprice, la hauteur, l'abus de la supériorité ; ce sont eux qui font sentir le joug, & c'était la duchesse de Marleborough qui l'appesantissait. Il fallait une favorite à la reine Anne; elle se tourna du côté de Myladi Masham, sa dame d'atour. Les jalousies de la Duchesse éclatèrent : quelques paires de gants d'une façon singulière, qu'elle refusa à la Reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence, par une méprise affectée, sur la robe de madame Masham, changèrent la face de l'Europe. Les esprits s'aigrirent : le frère de la nouvelle favorite demanda au Duc un régiment ; le Duc le refusa, & la Reine le donna. Les Toris saisirent cette conjoncture, pour tirer la Reine de cet esclavage domestique, pour abbaisser la puissance du duc de Marleborough, changer le ministère, faire la paix, & rappeller, s'il se pouvait, la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre. Si le caractère de la Duchesse eût pu admettre quelque souplesse, elle eût régné encore : la Reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés : ce mystère & cette familiarité laissaient toujours la

voie ouverte à la réconciliation ; mais la Ducheſſe n'employa cette reſſource, que pour tout gâter. Elle écrivit impérieuſement ; elle diſait dans ſa lettre : *rendez-moi juſtice, & ne me faites point de réponſe.* Elle s'en repentit enſuite ; elle vint demander pardon, elle pleura : & la Reine ne lui répondit autre choſe, ſinon ; *vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut ſans retour : la Ducheſſe ne parut plus à la cour ; & quelque temps après, on commença par ôter le miniſtère au gendre de Marleborough, Sunderland, pour dépoſſéder enſuite Godolphin, & le Duc lui-même. Dans d'autres états, cela s'appelle une diſgrace : en Angleterre, c'eſt une révolution dans les affaires ; & la révolution était encore très-difficile à opérer. Les Toris, maîtres alors de la Reine, ne l'étaient pas du royaume : ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guéres aujourd'hui dans la grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour diſtinguer les factions. Les Whigs penchaient pour le preſbitérianiſme ; c'était la faction qui avait détrôné Jacques ſecond, perſécuté Charles deux & immolé Charles premier. Les Toris étaient pour les épiſcopaux, qui favoriſaient la maiſon

de Stuart, & qui voulaient établir l'obéissance passive envers les Rois, parce que les Evêques en espéraient plus d'obéissance pour eux-mêmes. Ils excitèrent un prédicateur à prêcher dans la cathédrale de Saint-Paul cette doctrine, & à désigner d'une manière odieuse l'administration de Marleborough, & le parti qui avait donné la couronne au roi Guillaume : mais la Reine, qui favorisait ce prêtre, ne fut pas assez puissante pour empêcher qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux chambres dans la sale de Westminster, & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encore plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secrettes inclinations pour son sang, r'ouvrir le chemin du trône, fermé à son frère par le parti des Whigs. Les écrivains qui disent que Marleborough & son parti tombèrent quand la faveur de la Reine ne les soûtint plus, ne connaissent pas l'Angleterre : la Reine, qui dès-lors voulait la paix, n'osait pas même ôter à Marleborough le commandement des armées ; & au printemps de 1711, Marleborough pressait encore la France, tandis qu'il était disgracié dans sa cour. Un agent secret de la France proposait sous-main des conditions de paix à Londres : mais le

ministère nouveau de la Reine n'osait encore les accepter.

Un nouvel événement, aussi imprévu que les autres, acheva ce grand ouvrage:
17 Avril 1711. l'empereur Joseph mourut, & laissa les états de la maison d'Autriche, l'empire d'Allemagne, & les prétentions sur l'Espagne & sur l'Amérique, à son frère Charles, qui fut élu Empereur quelques mois après.

Au premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armaient tant de nations, commencèrent à se dissiper en Angleterre, par les soins du nouveau ministère. On avait voulu empêcher que Louis XIV ne gouvernât l'Espagne, l'Amérique, la Lombardie, le royaume de Naples & la Sicile sous le nom de son petit-fils: pourquoi vouloir réunir tant d'états dans la maison de Charles VI? pourquoi la nation anglaise aurait-elle épuisé ses trésors? elle payait plus que l'Allemagne & la Hollande ensemble: les frais de la présente année allaient à sept millions de livres sterling: fallait-il qu'elle se ruinât, pour une cause qui lui était étrangère, & pour donner une partie de la Flandre aux Provinces-unies rivales de son commerce? Toutes ces raisons, qui enhardissaient la Reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation; & un

nouveau Parlement étant convoqué, la Reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais, en la préparant en secret, elle ne pouvait pas encore se séparer publiquement de ses alliés; & quand le cabinet négociait, Marleborough étoit en campagne: il avançait toujours en Flandre, il forçait les lignes que le maréchal de Villars avait tirées de Montreuil jusqu'à Valenciennes; il prenait Bouchain; il s'avançait au Quênoi, & de-là vers Paris; il y avait à peine encore un rempart à lui opposer.

Sep-tembre 1711.

Ce fut dans ce temps malheureux, que le célébre du Gué-Trouin, aidé de son courage & de l'argent de quelques Marchands, n'ayant encore aucun grade dans la marine, & devant tout à lui-même, équipa une petite flotte, & alla prendre une des principales villes du Brésil, Saint-Sébastien de Rio-janéiro. Son équipage revint chargé de richesses; & les Portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna; mais le mal qu'on faisait au Brésil, ne soulageait pas les maux de la France.

Sep-tembre & Octo-bre 1711.

CHAPITRE XXII.

Victoire du maréchal de Villars à Dénain : rétablissement des affaires : paix générale.

LEs négociations qu'on entama enfin ouvertement à Londres, furent plus salutaires. La Reine envoya le comte de Strafford, ambassadeur en Hollande, communiquer les propositions de Louis XIV. Ce n'était plus alors à Marleborough qu'on demandait grace : le comte de Strafford obligea les Hollandais à nommer des plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la France.

Trois particuliers s'opposaient toujours à cette paix. Marleborough, le prince Eugéne & Heinsius, persistaient à vouloir accabler Louis XIV : mais quand le général anglais retourna dans Londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ses emplois. Il trouva une nouvelle Chambre basse, & n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La Reine, en créant de nouveaux Pairs, avait affaibli le parti du Duc, & fortifié celui de la couronne. Il fut accusé, comme

Scipion, d'avoir malversé; mais il se tira d'affaire, à-peu-près de même, par sa gloire & par la retraite. Il était encore puissant dans sa disgrace : le prince Eugéne n'hésita pas à passer à Londres, pour seconder sa faction. Ce Prince reçut l'accueil qu'on devait à son nom & à sa renommée, & les refus qu'on devait à ses propositions : la cour prévalut; le prince Eugéne retourna seul achever la guerre ; & c'était encore un nouvel aiguillon pour lui, d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'assemble à Utrecht; tandis que les ministres de France, tant maltraités à Gertrudemberg, viennent négocier avec plus d'égalité; le maréchal de Villars, retiré derrière des lignes, couvrait encore Arras & Cambrai. Le prince Eugéne prenait la Ville du Quênoi, & il étendait dans le pays une armée d'environ cent mille combattans. Les Hollandais avaient fait un effort ; & n'ayant jamais encore fourni à toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au-delà de leur contingent cette année. La reine Anne ne pouvait encore se dégager ouvertement ; elle avait envoyé à l'armée du prince Eugéne le

duc d'Ormond avec douze mille Anglais, & payait encore beaucoup de troupes allemandes. Le prince Eugéne, ayant brûlé le fauxbourg d'Arras, s'avançait sur l'armée française : il proposa au duc d'Ormond de livrer bataille : le Général anglais avait été envoyé pour ne point combattre. Les négociations particulières entre l'Angleterre & la France avançaient : une suspension d'armes fut publiée entre les deux couronnes : Louis XIV fit remettre aux Anglais la ville de Dunkerque, pour sureté de ses engagemens. Le duc d'Ormond se retira vers Gand : il voulut emmener avec les troupes de sa nation, celles qui étaient à la solde de sa Reine ; mais il ne put se faire suivre, que de quatre escadrons de Holstein & d'un régiment liégeois. Les troupes du Brandebourg, du Palatinat, de Saxe, de Hesse, de Danemarck, restèrent sous les drapeaux du prince Eugéne, & furent payées par les Hollandais : l'électeur de Hanovre même, qui devait succéder à la Reine Anne, laissa malgré elle ses troupes aux alliés, & fit voir que si sa famille attendait la couronne d'Angleterre, ce n'était pas sur la faveur de la reine Anne qu'elle comptait.

19 Juillet 1712.

Le prince Eugéne, privé des Anglais,

était encore supérieur de vingt mille hommes à l'armée françaiſe ; il l'était par ſa poſition, par l'abondance de ſes magaſins, & par neuf ans de victoires.

Le maréchal de Villars ne put l'empêcher de faire le ſiége de Landrecy. La France, épuiſée d'hommes & d'argent, était dans la conſternation : les eſprits ne ſe raſſuraient point par les conférences d'Utrecht, que les ſuccès du prince Eugéne pouvaient rendre infructueuſes : déja même des détachemens conſidérables avaient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré juſqu'aux portes de Reims.

Déja l'alarme était à Verſailles, comme dans le reſte du royaume. La mort du fils unique du Roi, arrivée depuis un an ; le duc de Bourgogne, la ducheſſe de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, & portés au tombeau dans le même char ; le dernier de leurs enfans moribond ; toutes ces infortunes domeſtiques, jointes aux étrangères & à la miſère publique, faiſaient regarder la fin du régne de Louis XIV, comme un temps marqué pour la calamité ; & l'on s'attendait à plus de deſaſtres, que l'on n'avait vu auparavant de grandeur & de gloire.

Préciſément dans ce temps-là, mourut

en Eſpagne le duc de Vendôme : l'eſprit de découragement, généralement répandu en France & que je me ſouviens d'avoir vu, faiſait encore redouter que l'Eſpagne, ſoûtenue par le duc de Vendôme, ne retombât par ſa perte.

Landrecy ne pouvait pas tenir longtemps. Il fut agité dans Verſailles, ſi le Roi ſe retirerait à Chambort : il dit au maréchal d'Harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la Nobleſſe de ſon royaume, qu'il la conduirait à l'ennemi, malgré ſon âge de ſoixante & quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Une faute, que fit le prince Eugéne, délivra le Roi & la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ſes lignes étaient trop étenduës ; que le dépôt de ſes magaſins dans Marchiennes était trop éloigné ; que le général Albemarle, poſté à Dénain entre Marchiennes & le camp du Prince, n'était pas à portée d'être ſecouru aſſez tôt, s'il était attaqué. On m'a aſſuré qu'une Italienne fort belle, que je vis quelque temps après à la Haye, & qui était alors entretenue par le prince Eugéne, était dans Marchiennes ; & qu'elle avait été cauſe qu'on avait choiſi ce lieu pour ſervir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre juſtice au prince Eugéne, de penſer

qu'une femme pût avoir part à ses arrangemens de guerre. Ceux qui savent qu'un Curé & un Conseiller de Douay nommé le Févre d'Orval, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginèrent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer Dénain & Marchiennes, serviront mieux à prouver, par quels secrets & faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. Le Févre donna son avis à l'Intendant de la province, celui-ci, au maréchal de Montesquiou qui commandait sous le maréchal de Villars; le Général l'approuva, & l'exécuta. Cette action fut en effet le salut de la France, plus encore que la paix avec l'Angleterre. Le maréchal de Villars donna le change au prince Eugéne: un corps de dragons s'avança à la vue du camp ennemi, comme si on se préparait à l'attaquer; & tandis que ces dragons se retirent ensuite vers Guise, le Maréchal marche à Dénain avec son armée sur cinq colonnes: on force les retranchemens du général Albemarle, défendus par dix-sept bataillons; tout est tué, ou pris: le général se rend prisonnier avec deux princes de Nassau, un prince de Holstein, un prince d'Anhalt, & tous les officiers. Le prince Eugéne arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener

24 Juill. 1712.

de troupes; il veut attaquer un pont, qui conduisait à Dénain, & dont les Français étaient maîtres ; il y perd du monde, & retourne à son camp, après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les postes, vers Marchiennes le long de la Scarpe, sont emportés l'un après l'autre avec rapidité : on pousse à Marchiennes défendue par quatre mille hommes ; on en presse le siége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait prisonniers, & qu'on se rend maître de toutes les munitions de guerre & de bouche, amassées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la supériorité est du côté du maréchal de Villars : l'ennemi déconcerté léve le siége de Landrecy, & voit reprendre Douay, le Quênoi, Bouchain. Les frontières sont en sûreté : l'armée du prince Eugéne se retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain jusqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus signalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

30 Juill. 1712.

Septembre & Octobre 1712.

Si le maréchal de Villars avait eu cette faveur populaire qu'ont eu quelques autres Généraux, on l'eût appellé à haute voix le Restaurateur de la France : mais on avouait à peine les obligations

qu'on lui avait ; & dans la joie publique d'un succès inespéré, l'envie prédominait encore.

Chaque progrès du maréchal de Villars hâtait la paix d'Utrecht. Le ministère de la reine Anne, responsable à sa patrie & à l'Europe, ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre, ni ceux des alliés, ni la sureté publique. Il exigea d'abord, que Philippe V, affermi en Espagne, renonçât à ses droits sur la couronne de France, qu'il avait toujours conservés ; & que le duc de Berry son frère, héritier présomptif de la France, après l'unique arrière-petit-fils presque mourant encore qui restait à Louis XIV, renonçât aussi à la couronne d'Espagne, en cas qu'il devînt roi de France. On voulut que le duc d'Orléans fît la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encore de loi reconnue, qui oblige les descendans à se priver du droit de régner, auquel auront renoncé les pères : ces renonciations ne sont efficaces, que lorsque l'intérêt commun continue de s'accorder avec elles : mais enfin elles calmaient pour le moment présent une tempête de douze années ; & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réunie

foûtiendrait ces renonciations, devenues la base de l'équilibre & de la tranquillité de l'Europe.

On donnait par ce traité au duc de Savoie l'isle de Sicile avec le titre de Roi; & dans le continent, Fenestrelles, Exilles & la vallée de Pragelas : ainsi on prenait, pour l'aggrandir, sur la maison de Bourbon.

On donnait aux Hollandais une barrière considérable, qu'ils avaient toujours desirée ; & si l'on dépouillait la maison de Bourbon de quelques domaines en faveur du duc de Savoie, on prenait en effet sur la maison d'Autriche de quoi satisfaire les Hollandais, qui devaient devenir, à ses dépens, les conservateurs & les maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avait égard aux intérêts de la Hollande dans le commerce: on stipulait ceux du Portugal.

On réservait à l'Empereur la souveraineté des dix provinces de la Flandre espagnole, & le domaine utile des villes de la barrière. On lui assurait le royaume de Naples & la Sardaigne, avec tout ce qu'il possédait en Lombardie, & les quatre ports sur les côtes de la Toscane: mais le conseil de Vienne se croyait trop lésé, & ne pouvait souscrire à ces conditions.

A l'égard de l'Angleterre, sa gloire & ses intérêts étaient en sureté : elle faisait démolir & combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalousie : l'Espagne la laissoit en possession de Gibraltar & de l'isle de Minorque : la France lui abandonnait la baye d'Hudson, l'isle de Terre-neuve & l'Acadie : elle obtenait, pour le commerce en Amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux Français, qui avaient placé Philippe V sur le trône. Il faut encore compter, parmi les articles glorieux au ministère anglais, d'avoir fait consentir Louis XIV à faire sortir de prison ceux de ses propres sujets qui étaient retenus pour leur religion : c'était dicter des loix, mais des loix bien respectables.

Enfin la reine Anne, en sacrifiant à sa patrie les droits de son sang & les secrettes inclinations de son cœur, faisait assurer & garantir sa succession à la maison de Hanovre.

Quant aux électeurs de Baviére & de Cologne, le duc de Baviére devait retenir le duché de Luxembourg & le comté de Namur, jusqu'à ce que son frère & lui fussent rétablis dans leurs électorats ; car l'Espagne avait cédé ces deux souverainetés au Bavarois, en dédommagement de ses pertes ; & les alliés n'avaient pris ni Namur ni Luxembourg.

Pour la France, qui démolissait Dunkerque, & qui abandonnait tant de places en Flandre, autrefois conquises par ses armes, & assurées par les traités de Nimégue & de Riswick, on lui rendait Lille, Aire, Béthune & Saint-Venant.

Ainsi il paraissait, que le ministère anglais rendait justice à tout le monde: mais les Whigs ne la lui rendirent pas; & la moitié de la nation persécuta bientôt la mémoire de la reine Anne, pour avoir fait le plus grand bien qu'un souverain puisse jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations: on lui reprocha d'avoir pu démembrer la France, & de ne l'avoir pas fait.

Tous ces traités furent signés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du prince Eugéne, soit mauvaise politique du conseil de l'Empereur; ce monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eu certainement Landau & peut-être Strasbourg, s'il s'était prêté d'abord aux vuës de la reine Anne: il s'obstina à la guerre, & il n'eut rien. Le maréchal de Villars, ayant mis ce qui restait de la Flandre française en sûreté, passa vers le Rhin, & après s'être rendu maître de Spire, Worms, de tous les pays d'alentour, il
20 Août 1713. prend ce même Landau que l'Empereur

eût pu conſerver par la paix ; il force les lignes que le prince Eugéne avait fait 20 Sep-
tirer dans le Briſgau ; défait dans ſes tembre
lignes le maréchal Vaubonne ; aſſiége 30 Oc-
& prend Fribourg, la capitale de l'Au- tobre.
triche antérieure.

Le conſeil de Vienne preſſait de tous côtés les ſecours qu'avaient promis les cercles de l'Empire, & ces ſecours ne venaient point : il comprit alors que l'Empereur, ſans l'Angleterre & la Hollande, ne pouvait prévaloir contre la France, & il ſe réſolut trop tard à la paix.

Le maréchal de Villars, après avoir ainſi terminé la guerre, eut encore la gloire de conclure cette paix à Raſtat avec le prince Eugéne. C'était peut-être la première fois, qu'on avait vu deux Généraux oppoſés, au ſortir d'une campagne, traiter au nom de leurs maîtres : ils y portèrent tous deux la franchiſe de leur caractère. J'ai ouï conter au maréchal de Villars, qu'un des premiers diſcours qu'il tint au prince Eugéne, fut celui-ci : *Monſieur, nous ne ſommes point ennemis ; vos ennemis ſont à Vienne, & les miens à Verſailles.* En effet, l'un & l'autre eurent toujours dans leurs cours des cabales à combattre.

Il ne fut point queſtion dans ce traité, des droits que l'Empereur réclamait toujours ſur la monarchie d'Eſpagne, ni du

vain titre de Roi catholique que Charles VI prit toujours, tandis que le royaume reſtait aſſuré à Philippe V. Louis XIV garda Straſbourg & Landau qu'il avait offert de céder auparavant, Huningue & le nouveau Briſac qu'il avait propoſé lui-même de raſer, la ſouveraineté de l'Alſace à laquelle il avait offert de renoncer : mais ce qu'il y eut de plus honorable, il fit rétablir dans leurs états & dans leurs rangs, les électeurs de Cologne & de Baviére.

C'eſt une choſe très-remarquable, que la France, dans tous ſes traités avec les Empereurs, a toujours protégé les droits des Princes & des états de l'Empire. Elle poſa les fondemens de la liberté germanique à Munſter, & fit ériger un huitiéme électorat pour cette même maiſon de Baviére : le traité de Nimégue confirma celui de Weſtphalie : elle fit rendre par le traité de Riſwick, tous les biens du cardinal de Furſtemberg : enfin par la paix d'Utrecht, elle rétablit deux Electeurs. Il faut avouer, que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la France reçut la loi de l'Angleterre, & la fit à l'Empire.

Les mémoires hiſtoriques du temps, ſur leſquels on a formé les compilations de tant d'hiſtoires de Louis XIV, diſent

que le prince Eugéne, en finissant les conférences, pria le duc de Villars d'embrasser pour lui les genoux de Louis XIV, & de présenter à ce monarque les assurances du plus profond respect *d'un sujet envers son souverain.* Premièrement, il n'est pas vrai, qu'un Prince, petit-fils d'un Souverain, soit le sujet d'un autre Prince, pour être né dans ses états. Secondement, il est encore moins vrai, que le prince Eugéne, vicaire-général de l'Empire, pût se dire sujet du roi de France.

Cependant chaque état se mit en possession de ses nouveaux droits. Le duc de Savoye se fit reconnoître en Sicile, sans consulter l'Empereur qui s'en plaignit en vain. Louis XIV fit recevoir ses troupes dans Lille. Les Hollandais se saisirent des villes de leur barrière; & les états du pays leur donnèrent douze cens cinquante mille florins par an, pour être les maîtres en Flandre. Louis XIV fit combler le port de Dunkerque, raser la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mer, sous les yeux d'un commissaire anglais. Les Dunkerquois, qui voyaient par là tout leur commerce périr, députèrent à Londres pour implorer la clémence de la reine Anne. Il était triste pour Louis XIV,

que ses sujets allassent demander grace à une reine d'Angleterre; mais il fut encore plus triste pour eux, que la reine Anne fût obligée de les refuser.

Le Roi, quelque-temps après, fit élargir le canal de Mardick; & au moyen des écluses, on fit un port qu'on disait déja égaler celui de Dunkerque. Le comte de Stairs, ambassadeur d'Angleterre, s'en plaignit vivement à ce monarque. Il est dit dans un des meilleurs livres que nous ayons, que Louis XIV répondit au lord Stairs: *Monsieur l'ambassadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir.* Je sçais de science certaine, que jamais Louis XIV ne fit une réponse si peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les Anglais; il s'en fallait beaucoup: il l'était chez lui; mais il s'agissait de sçavoir, s'il était le maître d'éluder un traité, auquel il devait son repos & peut-être une grande
Avril partie de son royaume. Ce qui est vrai,
1714. c'est qu'il fit interrompre les travaux de Mardick, & qu'ainsi il céda aux représentations de l'Ambassadeur, loin de les braver. Les ouvrages du canal de Mardick furent démolis bientôt après dans la régence, & le traité accompli dans tous ses points.

Après cette paix d'Utrecht & de Rastat, Philippe V ne jouit pas encore de toute l'Espagne ; il lui resta la Catalogne à soumettre, ainsi que les isles de Majorque & d'Ivica.

Il faut sçavoir que l'empereur Charles, ayant laissé sa femme à Barcelone, ne pouvant soûtenir la guerre d'Espagne, & ne voulant ni céder ses droits ni accepter la paix d'Utrecht, était cependant, convenu alors avec la reine Anne, que l'Impératrice & ses troupes, devenuës inutiles en Catalogne, seraient transportées sur des vaisseaux Anglais. En effet la Catalogne avait été évacuée ; & Staremberg en partant s'était demis de son titre de vice-roi : mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile, & l'espérance d'un prompt secours de la part de l'Empereur & même de l'Angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province, imaginèrent qu'ils pourraient former une république sous une protection étrangère, & que le roi d'Espagne ne serait pas assez fort pour les conquérir. Ils déployèrent alors ce caractère que Tacite leur attribuait il y a si long-temps. « Nation intrépide, dit-il, qui compte » la vie pour rien, quand ils ne l'em» ploient pas à combattre. »

S'ils avaient fait pour Philippe V leur roi, autant d'efforts qu'ils en firent alors contre lui, jamais l'Archiduc n'eût disputé l'Espagne. Ils prouvèrent par leur opiniâtre résistance, que Philippe V, délivré même de son compétiteur, ne pouvait seul les réduire. Louis XIV, qui dans les derniers temps de la guerre n'avait pu fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre Charles son concurrent, lui en envoya alors contre ses sujets révoltés : une escadre française bloqua le port de Barcelone, & le maréchal de Barwick l'assiégea par terre.

La reine d'Angleterre, fidelle à ses traités, ne secourut point cette ville : l'empereur d'Allemagne promit de vains secours. Les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par le fanatisme : les prêtres, les moines, coururent aux armes & sur les bréches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion : un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq cens Ecclésiastiques moururent dans ce siége les armes à la main ; on peut juger, si leurs discours & leurs exemples avaient animé les peuples.

Ils arborèrent sur la bréche un drapeau noir, & soûtinrent plus d'un assaut. Enfin les assiégeans ayant pénétré, les assiégés

se battirent encore de rue en rue ; & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était prise, ils demandèrent encore en capitulant, qu'on leur conservât tous leurs priviléges. Ils n'obtinrent que la vie & leurs biens : la plûpart de leurs priviléges leur furent ôtés : soixante moines, condamnés aux galères, furent la seule vengeance que l'on prit. Philippe V avait traité plus rudement la petite ville de Xativa dans le cours de la guerre : on l'avait détruite de fond en comble, pour faire un exemple : mais si on rase une petite ville de peu d'importance, on n'en rase point une grande, qui a un beau port de mer, & dont le maintien est utile à l'état.

12 Septembre 1714.

Cette fureur des Catalans, qui ne les avait pas animés quand Charles VI était parmi eux, & qui les transporta quand ils furent sans secours, fut la dernière flamme de l'incendie qui avait ravagé si long-temps la plus belle partie de l'Europe, par le testament de Charles II, roi d'Espagne.

CHAPITRE XXIII.

Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1750.

J'OSE appeller encore cette longue guerre, une guerre civile. Le duc de Savoye y fut armé contre ses deux filles: le prince de Vaudemont, qui avait pris le parti de l'Archiduc Charles, avait été sur le point de faire prisonnier dans la Lombardie, son propre père qui tenait pour Philippe V : l'Espagne avait été réellement partagée en factions : des régimens entiers de Calvinistes français avaient servi contre leur patrie. C'était enfin pour une succession entre parens, que la guerre générale avait commencé; & l'on peut ajoûter, que la reine d'Angleterre excluait du trône son frère, que Louis XIV protégeait, & qu'elle fut obligée de le proscrire.

Les espérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le sont toujours. Charles VI, deux fois reconnu dans Madrid, fut chassé d'Espagne : Louis XIV, près de succomber, se releva par les brouilleries

imprévuës

imprévues de l'Angleterre : le conseil d'Espagne, qui n'avait appellé le duc d'Anjou au trône que dans le dessein de ne jamais démembrer la monarchie, en vit beaucoup de parties séparées : la Lombardie, la Flandre, restèrent à la maison d'Autriche : la maison de Prusse eut une petite partie de cette même Flandre, & les Hollandais dominèrent dans une autre ; une quatrième partie demeura à la France. Ainsi l'héritage de la maison de Bourgogne resta partagé entre quatre puissances ; & celle qui semblait y avoir le plus de droit, n'y conserva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'Empereur, lui resta pour un temps : il jouit quelques années de Naples, ce grand fief de Rome, qu'on s'est arraché si souvent, & si aisément. Le duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, & ne l'eut que pour soûtenir contre le Pape, le droit singulier mais ancien, d'être Pape lui-même dans cette isle ; c'est-à-dire, d'être, au dogme près, souverain absolu en matière de Religion.

La vanité de la politique parut encore plus après la paix d'Utrecht, que pendant la guerre. Il est indubitable, que le nouveau ministère de la reine Anne voulait préparer en secret le rétablissement du fils de Jacques II sur le trône : la reine

Anne elle-même commençait à écouter la voix de la nature, par celle de ses ministres; & elle était dans le dessein de laisser sa succession à ce frère, dont elle avait mis la tête à prix malgré elle. Sa mort prévint tous ces desseins : la maison de Hanovre, qu'elle regardait comme étrangère, & qu'elle n'aimait pas, lui succéda; ses ministres furent persécutés; & le parti du prétendant ayant tenté de soûtenir ses droits en 1715, ce parti fut défait; la rébellion, qui, si la reine Anne eût vécu plus longtemps, eût été une révolution légitime, fut punie par le sang qui coula sur les échafauds.

L'intelligence & l'union de la France & de l'Espagne, qu'on avait tant redoutée, & qui avait alarmé tant d'états, fut rompue dès que Louis XIV eut les yeux fermés. Le duc d'Orléans Régent de France, quoiqu'irréprochable sur les soins de la conservation de son pupille, se conduisit comme s'il eût dû lui succéder; il s'unit étroitement avec l'Angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la France; & rompit ouvertement avec la branche de Bourbon qui régnait à Madrid: & Philippe V, qui avait renoncé à la couronne de France par la paix, excita ou plutôt prêta son nom pour exciter des

ſéditions en France, qui devaient lui donner la régence d'un pays où il ne pouvait régner. Ainſi, après la mort de Louis XIV, toutes les vues, toutes les négociations, toute la politique, changèrent, & dans ſa famille & chez tous les Princes.

Le régent de France, uni avec les Anglais, attaqua l'Eſpagne; de ſorte que la première guerre de Louis XV fut entrepriſe contre ſon oncle, que Louis XIV avait établi au prix de tant de ſang.

Dans le temps de cette courte guerre, le miniſtère d'Eſpagne voulut tromper le duc de Savoie; & le duc de Savoie voulut tromper l'Empereur: & il réſulta de ce chaos d'intrigues, que les Eſpagnols dépouillèrent l'Empereur de la Sardaigne, & le duc de Savoie de la Sicile en 1718: mais forcés par la France qui les battait ſur terre, & par les Anglais qui les battaient ſur mer, ils rendirent alors la Sicile à la maiſon d'Autriche; & la Sardaigne devint le partage des ducs de Savoie, qui la poſſédent encore, & qui prennent le titre de Rois de Sardaigne.

Pour mieux ſentir, par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde ſont gouvernées, il faut remarquer que l'empire Ottoman, qui avait pu attaquer l'em-

pire d'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale, pour faire la guerre à l'Empereur, contre des troupes aguerries commandées par le prince Eugéne, qui vainquit les Turcs dans deux journées mémorables, & qui les réduisit à demander une paix humiliante : & pour comble de ces contradictions, dont toutes les affaires sont remplies, ce même Empereur, vainqueur des Turcs, ne put avoir la Sicile, que par le secours des Anglais & du régent de France.

Mais, ce qui étonna le plus toutes les cours de l'Europe, ce fut de voir quelque-temps après en 1724 & 1725, Philippe V & Charles VI, autrefois si acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires sorties de leur route naturelle, au point que le ministère de Madrid gouverna une année entière la cour de Vienne. Cette cour, qui n'avait jamais eu d'autre intention que de fermer à la maison Française d'Espagne tout accès dans l'Italie, se laissa entraîner loin de ses propres sentimens, au point de recevoir un fils de Philippe V & d'Elisabeth de Parme sa seconde femme, dans cette même Italie, dont on voulait exclure tout Français & tout Espagnol. L'Empereur donna à ce fils puîné de son

concurrent, l'investiture de Parme & de Plaisance & du grand duché de Toscane. Quoique la succession de ces états ne fût point ouverte, dom Carlos y fut introduit avec six mille Espagnols, & il n'en coûta à l'Espagne, que deux cens mille pistoles données à Vienne.

Cette faute du conseil de l'Empereur ne fut pas au rang des fautes heureuses; elle lui coûta plus cher dans la suite. Tout était étrange dans cet accord; c'était deux maisons ennemies, qui s'unissaient sans se fier l'une à l'autre; c'était les Anglais, qui ayant tout fait pour détrôner Philippe V, & lui ayant arraché Minorque & Gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité; c'était un Hollandais, Ripperda devenu duc & tout-puissant en Espagne, qui le signait, qui fut disgracié après l'avoir signé, & qui alla mourir ensuite dans le royaume de Maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle.

Cependant en France, la régence du duc d'Orléans, que ses ennemis secrets & le bouleversement général des finances devaient rendre la plus orageuse des régences, avait été la plus paisible & la plus fortunée: l'habitude que les Français avoient prise d'obéir sous Louis XIV, fit la sureté du Régent & la tranquillité publique. Une conspiration, dirigée de loin

par le cardinal Albéroni & mal tramée en France, fut découverte & dissipée aussi-tôt que formée. Le Parlement, qui dans la régence de la reine Anne, avait fait la guerre civile pour douze charges de Maîtres des Requêtes, & qui avait cassé les testamens de Louis XIII & de Louis XIV, avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorsqu'on eut augmenté la valeur numéraire des espéces trois fois au-delà du prix ordinaire. Sa marche à pied, de la grand-chambre au Louvre, ne lui attira que les railleries du peuple. L'édit le plus injuste qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un Royaume d'avoir chez soi plus de cinq cens francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement: la disette entière des espéces dans le public; tout un peuple en foule se pressant, pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie nécessaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la France était inondée; plusieurs citoyens écrasés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au palais royal, ne produisirent pas une apparence de sédition: enfin ce fameux systême de Laws, qui semblait devoir ruiner la régence & l'état, soûtint en effet l'un & l'autre par des consé-

quences que perſonne n'avait prévues.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple juſqu'aux Magiſtrats, aux Evêques & aux Princes, détourna tous les eſprits de toute attention au bien public & de toute vue politique & ambitieuſe, en les rempliſſant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner : c'était un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoyens pariaient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. Il arriva par un preſtige dont les reſſorts ne purent être viſibles qu'aux yeux les plus exercés & les plus fins, qu'un ſyſtême tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renaître la compagnie des Indes, établie autrefois par le célébre Colbert, & ruinée par les guerres : enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particulières détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce ſyſtême éclaira les eſprits, comme les guerres civiles aiguiſent les courages.

Après que la confuſion des finances eut ceſſé avec la régence, celle des affaires politiques ceſſa auſſi, lorſque le cardinal de Fleury fut à la tête du miniſtère. S'il y a jamais eu quelqu'un d'heu-

reux ſur la terre, c'était ſans doute le cardinal de Fleury : on le regarda comme un homme des plus aimables & de la ſociété la plus délicieuſe, juſqu'à l'âge de ſoixante & treize ans ; & lorſqu'à cet âge, où tant de vieillards ſe retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus ſages. Depuis 1726 juſqu'à 1742, tout lui proſpéra : il conſerva juſqu'à près de quatre-vingt-dix ans, une tête ſaine, libre, & capable d'affaires.

Quand on ſonge, que de mille contemporains il y en a très-rarement un ſeul qui parvienne à cet âge, on eſt obligé d'avouer, que le cardinal de Fleury eut une deſtinée unique. Si ſa grandeur fut ſingulière, en ce qu'ayant commencé ſi tard, elle dura ſi long-temps ſans aucun nuage, ſa modération & la douceur de ſes mœurs ne le furent pas moins. On ſçait quelles étaient les richeſſes & la magnificence du cardinal d'Amboiſe, qui aſpirait à la tiare ; & la ſimplicité arrogante de Ximénès, qui levait des armées à ſes dépens, & qui, vêtu en moine, diſait qu'avec ſon cordon il conduiſait les Grands d'Eſpagne. On connaît le faſte royal de Richelieu, les richeſſes prodigieuſes accumulées par Mazarin : il reſtait au cardinal de Fleury la diſtinction

de la modestie : il fut simple & œconome en tout, sans jamais se démentir. L'élévation manquait à son caractère : ce défaut tenait à des vertus, qui sont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix : il prouva, que les esprits doux & concilians sont faits pour gouverner les autres.

Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'état comme un corps puissant & robuste, qui se rétablit de lui-même.

Les affaires politiques rentrèrent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'Europe, le premier ministre d'Angleterre, Robert Walpole, était d'un caractère aussi pacifique ; & ces deux hommes continuèrent à maintenir presque toute l'Europe dans ce repos qu'elle goûta depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1733, repos qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagère de 1718. Ce fut un temps heureux pour toutes les nations, qui cultivant à l'envi le commerce & les arts, oublièrent toutes leurs calamités passées.

En ces temps-là se formaient deux puissances, dont l'Europe n'avait point entendu parler avant ce siécle. La pre-

mière était la Ruſſie, que le Czar Pierre le grand avait tirée de la barbarie : cette puiſſance ne conſiſtait avant lui, que dans des déſerts immenſes, & dans un peuple ſans loix, ſans diſcipline, ſans connaiſſances, tel que de tout temps ont été les Tartares : il était ſi étranger à la France & ſi peu connu, que lorſqu'en 1668 Louis XIV avait reçu une ambaſſade Moſcovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambaſſade des Siamois.

Cet empire nouveau commença à influer ſur toutes les affaires, & à donner des loix au Nord, après avoir abbatu la Suéde. La ſeconde puiſſance, établie à force d'art & ſur des fondemens moins vaſtes, était la Pruſſe : ſes forces ſe préparaient & ne ſe déployaient pas encore.

La maiſon d'Autriche était reſtée à peu-près dans l'état où la paix d'Utrecht l'avait miſe. L'Angleterre conſervait ſa puiſſance ſur mer, & la Hollande perdait inſenſiblement la ſienne : ce petit état, puiſſant par le peu d'induſtrie des autres nations, tombait en décadence, parce que ſes voiſins faiſaient eux-mêmes le commerce dont il avait été le maître. La Suéde languiſſait : le Danemarck était floriſſant : l'Eſpagne & le Portugal ſubſiſtaient par l'Amérique : l'Italie toujours

faible, était divisée en autant d'états qu'au commencement du siécle, si on excepte Mantoue, devenue patrimoine autrichien.

La Savoie donna alors un grand spectacle au monde, & une grande leçon aux Souverains. Le roi de Sardaigne, duc de Savoie, ce Victor-Amédée, tantôt allié, tantôt ennemi de la France & de l'Autriche, & dont l'incertitude avait passé pour politique, lassé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de soixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, & se repentit par un autre caprice, un an après. La société de sa maîtresse devenue sa femme, la dévotion & le repos, ne purent satisfaire une ame occupée pendant cinquante ans des affaires de l'Europe : il fit voir, quelle est la faiblesse humaine, & combien il est difficile de remplir son cœur sur le trône & hors du trône. Quatre Souverains dans ce siécle renoncèrent à la couronne ; Christine, Casimir, Philippe V, & Victor-Amédée. Philippe V ne reprit le gouvernement que malgré lui : Casimir n'y pensa jamais : Christine en fut tentée quelque-temps, par un dégoût qu'elle eut à Rome : Amédée seul voulut remonter par la force, sur le trône que son inquiétude lui avait

fait quitter. La ſuite de cette tentative eſt connue. Son fils, Charles-Emanuel, aurait acquis une gloire au deſſus des couronnes, en remettant à ſon père celle qu'il tenait de lui, ſi ce père ſeul l'eût redemandée, & ſi la conjonćture des temps l'eût exigé; mais c'était une maîtreſſe ambitieuſe qui voulait régner, & tout le conſeil fut forcé d'en prévenir les ſuites funeſtes, & de faire arrêter celui qui avait été ſon ſouverain : il mourut depuis en priſon. Il eſt très-faux, que la cour de France voulut envoyer vingt mille hommes, pour défendre le père contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires de ce temps-là : ni l'abdication de ce Roi, ni ſa tentative pour reprendre le ſceptre, ni ſa priſon, ni ſa mort, ne causèrent le moindre mouvement chez les nations voiſines.

Tout était paiſible depuis la Ruſſie juſqu'à l'Eſpagne, lorſque la mort d'Auguſte II replongea l'Europe dans les diſſenſions & dans les malheurs, dont elle eſt ſi rarement exempte.

Le roi Staniſlas, beau-père de Louis XV, déja nommé roi de Pologne en 1704, fut élu Roi en 1733, de la manière la plus légitime & la plus ſolemnelle : mais l'empereur Charles VI fit procéder à une autre élećtion appuyée par ſes armées &

par celles de la Russie. Le fils du dernier roi de Pologne, électeur de Saxe, qui avait épousé une niéce de Charles VI, l'emporta sur son concurrent. Ainsi la maison d'Autriche, qui n'avait pas eu le pouvoir de se conserver l'Espagne & les Indes occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu établir une compagnie de commerce à Ostende, eut le crédit d'ôter la couronne au beau-père de Louis XV. La France vit renouveller ce qui étoit arrivé au prince Armand de Conti, qui solemnellement élu, mais n'ayant ni argent ni troupes, & plus recommendé que soûtenu, perdit le royaume où il avait été appellé.

Le roi Stanislas alla à Dantzick soûtenir son élection. Le grand nombre qui l'avait choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce pays, où le peuple est esclave, où la noblesse vend ses suffrages, où il n'y a jamais dans le trésor public de quoi entretenir les armées, où les loix sont sans vigueur, où la liberté ne produit que des divisions; ce pays, dis-je, se vantait en vain d'une noblesse belliqueuse, qui peut monter à cheval au nombre de cent mille hommes: dix mille Russes firent d'abord disparaître tout ce qui était assemblé en faveur de Stanislas. La nation polonaise, qui un siécle

auparavant regardait les Ruſſes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux : l'empire de Ruſſie était devenu formidable, depuis que Pierre le grand l'avait formé. Dix mille eſclaves Ruſſes diſciplinés diſpersèrent toute la nobleſſe de Pologne ; & le roi Staniſlas, renfermé dans la ville de Dantzick, y fut bientôt aſſiégé par une armée de trente mille hommes.

L'empereur d'Allemagne, uni avec la Ruſſie, était ſûr du ſuccès : il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la France eût envoyé par mer une nombreuſe armée : mais l'Angleterre n'aurait pas vu ces préparatifs immenſes, ſans ſe déclarer. Le cardinal de Fleury, qui ménageait l'Angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonner entièrement le roi Staniſlas, ni hazarder de grandes forces pour le ſecourir : il fit partir une eſcadre avec quinze cens hommes, commandée par un Brigadier : cet officier ne crut pas que ſa commiſſion fût ſérieuſe ; il jugea, quand il fut près de Dantzick, qu'il ſacrifierait ſans fruit ſes ſoldats, & il alla relâcher en Danemarck. Le comte de Plélo, ambaſſadeur de France auprès du roi de Danemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraiſſait humiliante : c'était un jeune homme, qui joignait

à l'étude des belles-lettres & de la philosophie, des sentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune : il résolut de secourir Dantzick contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des Secrétaires d'état, laquelle finissait par ces mots : « je suis sûr que » je n'en reviendrai pas ; je vous recom» mende ma femme & mes enfans. » Il arriva à la rade de Dantzick, débarqua & attaqua l'armée russe ; il y périt percé de coups, comme il l'avait prévu ; & ce qui ne fut pas tué de sa troupe, fut prisonnier de guerre. Sa lettre arriva avec la nouvelle de sa mort : Dantzick fut pris ; l'ambassadeur de France auprès de la Pologne, qui était dans cette place, fut prisonnier de guerre, malgré les privilèges de son caractère : le roi Stanislas n'échapa qu'à travers beaucoup de dangers & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu sa tête mise à prix par le général des Moscovites, dans un pays libre, dans sa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élu suivant toutes les loix.

Le ministère de France eût entièrement perdu cette réputation nécessaire au maintien de sa grandeur, si elle n'eût tiré vengeance d'un tel outrage ; mais

cette vengeance n'était rien, si elle n'était pas utile.

L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on se portât sur les Moscovites ; & la politique voulait que la vengeance tombât sur l'Empereur : on l'exécuta efficacement en Allemagne & en Italie. La France s'unit avec l'Espagne & la Sardaigne : ces trois puissances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'Autriche.

Les ducs de Savoie avaient depuis long-temps accrû petit-à-petit leurs états, tantôt en vendant leurs secours aux Empereurs, tantôt en se déclarant contre eux : le roi Charles-Emanuel espérait le Milanais ; & il lui fut promis par les ministres de Versailles & de Madrid : le roi d'Espagne Philippe V, ou plutôt la reine Elisabeth de Parme son épouse, espérait pour ses enfans de plus grands établissemens que Parme & Plaisance : le roi de France n'envisageait aucun avantage pour lui que sa propre gloire, l'abbaissement de ses ennemis & le succès de ses alliés.

Personne ne prévoyait alors, que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre. On est presque toujours mené par les événemens, & rarement on les dirige : jamais négociation ne fut plus

promptement terminée, que celle qui unissait ces trois Monarques.

L'Angleterre & la Hollande, accoutumées depuis long-temps à se déclarer pour l'Autriche contre la France, l'abandonnèrent en cette occasion : ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération, que la cour de France avait acquise. L'idée de ses vuës pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encore ses ennemis naturels, lors même qu'elle faisait la guerre ; & rien ne fit plus d'honneur au ministère, que d'être parvenu à faire comprendre à ces puissances, que la France pouvait faire la guerre à l'Empereur, sans alarmer la liberté de l'Europe. Tous les Potentats regardèrent donc tranquillement ses succès rapides. Une armée de Français fut maîtresse de la campagne sur le Rhin ; & les troupes de France, d'Espagne & de Savoye jointes ensemble, furent les maîtresses de l'Italie. Le maréchal de Villars finit sa glorieuse carrière à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris Milan : le maréchal de Cogni, son successeur, gagna deux batailles ; tandis que le duc de Montémar, général des Espagnols, remporta une victoire dans le royaume de Naples, à Bitonto, dont il eut le surnom : c'est une récompense que

la cour d'Eſpagne donne ſouvent, à l'exemple des anciens Romains. Dom Carlos, qui avait été reconnu Prince héréditaire de Toſcane, fut bientôt Roi de Naples & de Sicile. Ainſi l'empereur Charles VI perdit preſque toute l'Italie, pour avoir donné un Roi à la Pologne: & un fils du roi d'Eſpagne eut en deux campagnes, ces deux Siciles, priſes & repriſes tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la maiſon d'Autriche pendant plus de deux ſiécles.

Cette guerre d'Italie eſt la ſeule, qui ſe ſoit terminée avec un ſuccès ſolide pour les Français depuis Charlemagne. La raiſon en eſt, qu'ils avaient pour eux le gardien des Alpes, devenu le plus puiſſant Prince de ces contrées; qu'ils étaient ſecondés des meilleures troupes d'Eſpagne, & que les armées furent toujours dans l'abondance.

L'Empereur fut alors trop heureux, de recevoir des conditions de paix que lui offrait la France victorieuſe. Le cardinal de Fleury miniſtre de France, qui avait eu la ſageſſe d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut auſſi celle de la terminer heureuſement ſans leur intervention.

Par cette paix, dom Carlos fut reconnu Roi de Naples & de Sicile. L'Europe

était déja accoûtumée à voir donner & changer des états : on aſſigna à François duc de Lorraine, déſigné gendre de l'Empereur, l'héritage des Médicis qu'on avait auparavant accordé à dom Carlos; & le dernier grand-duc de Toſcane, près de ſa fin, demandait, *ſi on ne lui donnerait pas un troiſième héritier, & quel enfant l'Empire & la France voulaient lui faire.* Ce n'eſt pas que le grand-duché de Toſcane ſe regardât comme un fief de l'Empire; mais l'Empereur le regardait comme tel, auſſi bien que Parme & Plaiſance, revendiqué toujours par le ſaint Siége, & dont le dernier duc de Parme avait fait hommage au Pape : tant les droits changent ſelon les temps. Par cette paix, ces duchés de Parme & Plaiſance, que les droits du ſang donnaient à dom Carlos, fils de Philippe V & d'une princeſſe de Parme, furent cédés à l'empereur Charles VI en propriété.

Le roi de Sardaigne duc de Savoye, qui avait compté ſur le Milanais, auquel ſa maiſon toujours aggrandie par degrés avait depuis long-temps des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le Novarois, le Tortonois, les fiefs des Langhes. Il tirait ſes droits ſur le Milanais, d'une fille de Philippe II, roi

d'Espagne dont il descendait. La France avait aussi ses anciennes prétentions, par Louis XII, héritier naturel de ce Duché : Philippe V avait les siennes, par les inféodations renouvellées à quatre rois d'Espagne ses prédécesseurs : mais toutes ces prétentions cédèrent à la convenance & au bien public : l'Empereur garda le Milanais, malgré la loi générale des fiefs de l'Empire, qui veut que l'Empereur seigneur suserain en donne toujours l'investiture; sans quoi les Empereurs pourraient engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne: mais cette loi souffre tant d'exceptions, il y a tant d'exemples pour & contre, qu'il faut avouer qu'en matière d'état l'intérêt présent est la première des loix.

Par ce traité, le roi Stanislas renonçait au royaume qu'il avait eu deux fois, & qu'on n'avait pu lui conserver; il gardait le titre de Roi: il lui fallait un autre dédommagement, & ce dédommagement fut pour la France encore plus que pour lui. Le cardinal de Fleury se contenta d'abord du Barois, que le duc de Lorraine devait donner au roi Stanislas, avec la reversion à la couronne de France; & la Lorraine ne devait être cédée, que lorsque son Duc serait en pleine possession de la Toscane. C'était faire

dépendre cette cession de la Lorraine de beaucoup de hazards ; c'était peu profiter des plus grands succès, & des conjonctures les plus favorables : on encouragea le cardinal de Fleury à se servir de ses avantages ; il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de quatre millions cinq cens mille livres, faite au duc François jusqu'à ce que la Toscane lui fût échue.

Ainsi la Lorraine fut réunie à la couronne irrévocablement ; réunion tant de fois inutilement tentée. Par là un Roi Polonais fut transplanté en Lorraine ; & cette province eut pour la dernière fois un souverain résident chez elle, & il la rendit heureuse. La maison régnante des princes Lorrains devint souveraine de la Toscane : le second fils du roi d'Espagne fut transféré à Naples. On aurait pu renouveller la médaille de Trajan, *regna assignata, les trônes donnés.*

La maison de France, à la fin de cette courte guerre, se trouva élevée à un point de grandeur qu'on n'eût pas osé prévoir, dans le temps des plus brillantes prospérités de Louis XIV. Presque tout l'héritage de la maison de Charles-quint,

l'Eſpagne, les deux Siciles, le Méxique, le Pérou, étaient dans ſes mains : & enfin la maiſon d'Autriche finit dans la perſonne de Charles VI en 1740. Ce qui reſtait de ſes dépouilles, fut près d'être enlevé à ſa fille, & partagé entre pluſieurs puiſſances. La France fit élire un Empereur, avec la même facilité que les Empereurs avaient auparavant fait élire des électeurs de Cologne & des évêques de Liége : la fameuſe pragmatique ſanction du dernier Empereur autrichien, qui aſſurait à ſa fille la poſſeſſion indiviſible de tous ſes états, pragmatique garantie par l'Empire, par l'Angleterre, par la Hollande, par la France elle-même, ne fut d'abord ſoûtenue de perſonne. L'électeur de Baviére, fils de celui qui avait été mis au ban de l'Empire, fut couronné ſans obſtacle duc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, Empereur à Francfort, par les armes de Louis XV : on alla juſqu'aux portes de Vienne. La fille de tant d'Empereurs ſe vit une année entière ſans ſecours, & ſans autre eſpérance que dans ſon courage. A peine avait-elle fermé les yeux à ſon père, qu'elle avait perdu la Siléſie par l'irruption d'un jeune roi de Pruſſe, dont la poſtérité parlera long-temps. Il profita le premier de la conjoncture, & fit

servir à sa grandeur une armée discipli-née comme celles des anciens Romains, que son père semblait n'avoir formée que pour la parade & la montre. La France, la Prusse, la Saxe, la Baviére, attaquaient les restes de la maison d'Autriche : ses alliés demeuraient dans le silence ; le partage de ses états paraissait assuré : mais on vit bientôt, combien il est difficile à un faible Prince, tel qu'était l'électeur de Baviére, empereur sans pouvoir, sous le nom de Charles VII, général presque sans troupes nationales, de conquérir des états par les mains d'autrui. Jamais de si grands avantages ne furent plus rapidement suivis de tant de desastres : tout ce qui devait faire sa grandeur, fit sa ruine ; & ce qui devait accabler la reine de Hongrie, servit à l'élever. La maison d'Autriche renaquit de ses cendres : la reine de Hongrie trouva un puissant allié dans George II, roi d'Angleterre ; elle eut ensuite pour elle le roi de Sardaigne, la Hollande, & enfin jusqu'à l'empire de Russie, qui envoya la dernière année de la guerre, environ trente-cinq mille hommes à son secours. Elle fit des paix particulières avec la Prusse & la Saxe : mais surtout son courage d'esprit la secourut autant que ses alliés. La Hongrie, qui

n'avait été pour ſes pères qu'un éternel objet de ſes guerres civiles, de réſiſtances & de punitions, devint pour elle un royaume uni, affectionné, peuplé de ſes défenſeurs: on combattit dans le cœur de l'Allemagne, en Italie, en Flandre, ſur les frontières même de la France, & ſur les mers de l'Inde & de l'Amérique, à peu-près comme dans la guerre de 1701. Le cardinal de Fleury, trop âgé pour ſoûtenir un ſi peſant fardeau, prodigua à regret les tréſors de la France dans cette guerre entrepriſe malgré lui, & mourut après n'avoir vu que des malheurs cauſés par des fautes. Il n'avait jamais cru avoir beſoin d'une marine : ce qui reſtait à la France de forces maritimes, fut abſolument détruit par les Anglais, & les provinces de France furent expoſées : l'Empereur, que la France avait fait, fut chaſſé trois fois de ſes propres états : il mourut l'un des plus malheureux princes de la terre, pour avoir été élevé au faîte des grandeurs humaines. La reine de Hongrie goûta le plaiſir & la gloire de faire élire Empereur ſon époux, & de recommencer une nouvelle maiſon impériale.

Louis XV, après avoir vu mourir en 1743 le cardinal de Fleury, & après l'avoir pleuré, gouverna par lui-même,

&

& répara les désastres qu'avoient produit les dernières années du gouvernement de son Ministre. Il fut heureux par-tout, excepté en Italie; parce qu'il avait contre lui le roi de Sardaigne, que le cardinal de Fleury avait aliéné.

Une chose remarquable dans cette guerre, c'est que jamais on ne vit tant de souverains à la tête de leurs armées. François de Lorraine, grand-duc de Toscane, depuis Empereur, fut plusieurs fois à la tête des troupes autrichiennes: dom Carlos, roi de Naples, fils de Philippe V, commandait son armée à Véletri: le roi d'Angleterre George II, gagna une bataille vers le Mein.

Le roi de Sardaigne fut par-tout où étaient ses troupes, & toujours avec succès. Le roi de Prusse remporta cinq victoires. Louis XV rendit la gloire & la supériorité à sa nation à la bataille de Fontenoi, & les conserva à celle de Laufeld. Enfin, après avoir subjugué en personne toute la Flandre, & pris Mastricht par les mains du maréchal de Saxe; après avoir chassé les ennemis de Provence, par celles du maréchal de Bellisle; après avoir sauvé Genes, par le maréchal de Richelieu; ayant affermi le roi de Naples sur son trône, il fit une paix aussi glorieuse que ses campagnes,

montrant dans le traité d'Aix-la-Chapelle une modération inouïe qu'on n'avait pas attendue, ne voulant rien pour lui de ce qu'avaient conquis ſes armes. Il eut la gloire de protéger tous ſes alliés, de remettre les Genois dans tous leurs droits, de faire rendre au duc de Modéne ſes états, d'établir l'infant dom Philippe dans Parme & Plaiſance, l'héritage de ſa mère. C'était en effet acquerir beaucoup, que d'être ainſi le protecteur de tous ſes alliés : la réputation, chez les Rois puiſſans, vaut des conquêtes. Après cette heureuſe paix, la France, ſe rétablit comme après la paix d'Utrecht, & fut encore plus floriſſante.

Alors l'Europe chrétienne ſe trouva partagée entre deux grands partis, qui ſe ménageaient l'un l'autre, & qui ſoutenoient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devrait aſſurer une éternelle paix. Les états de l'impératrice reine de Hongrie, & une partie de l'Allemagne, la Ruſſie, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, compoſaient une de ces grandes factions : la France, l'Eſpagne, les deux Siciles, la Pruſſe, la Suéde, formèrent l'autre. Toutes les puiſſances reſtèrent armées ; & on eſpéra un repos durable, par la crainte même que les

deux moitiés de l'Europe semblaient inspirer l'une à l'autre.

Louis XIV avait le premier entretenu ces nombreuses armées, qui forcèrent les autres Princes à faire les mêmes efforts ; de sorte qu'après la paix d'Aix-la-Chapelle, les puissances chrétiennes de l'Europe ont eu environ un million d'hommes sous les armes ; & on s'est flaté que de long-temps il n'y aurait aucun aggresseur, parce que tous les états étaient armés pour se défendre.

Fin du premier Volume.



